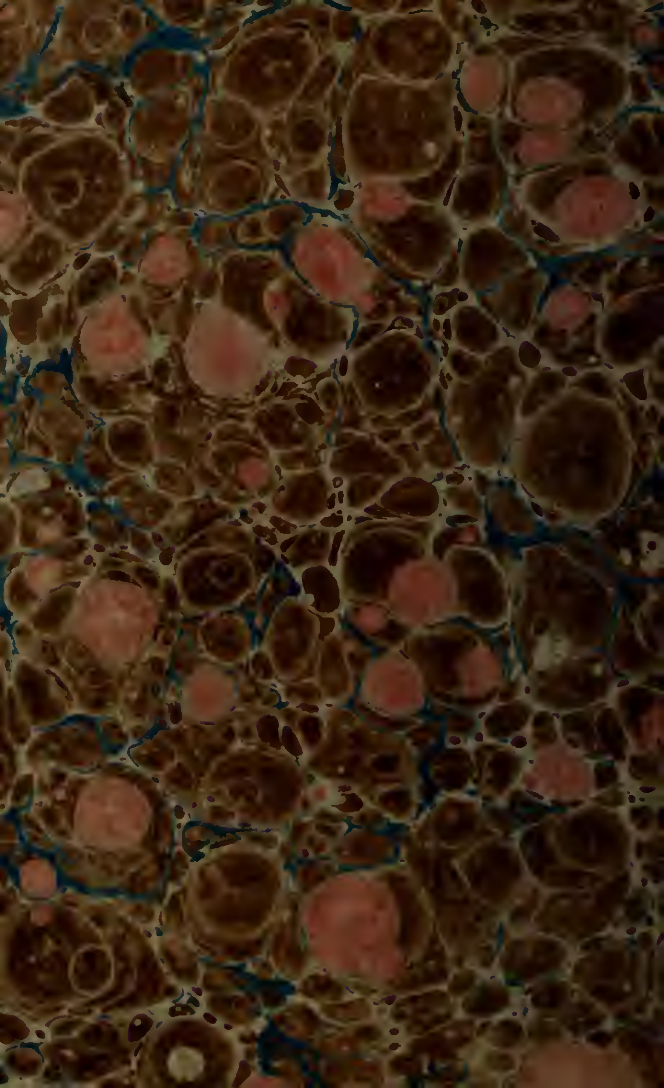
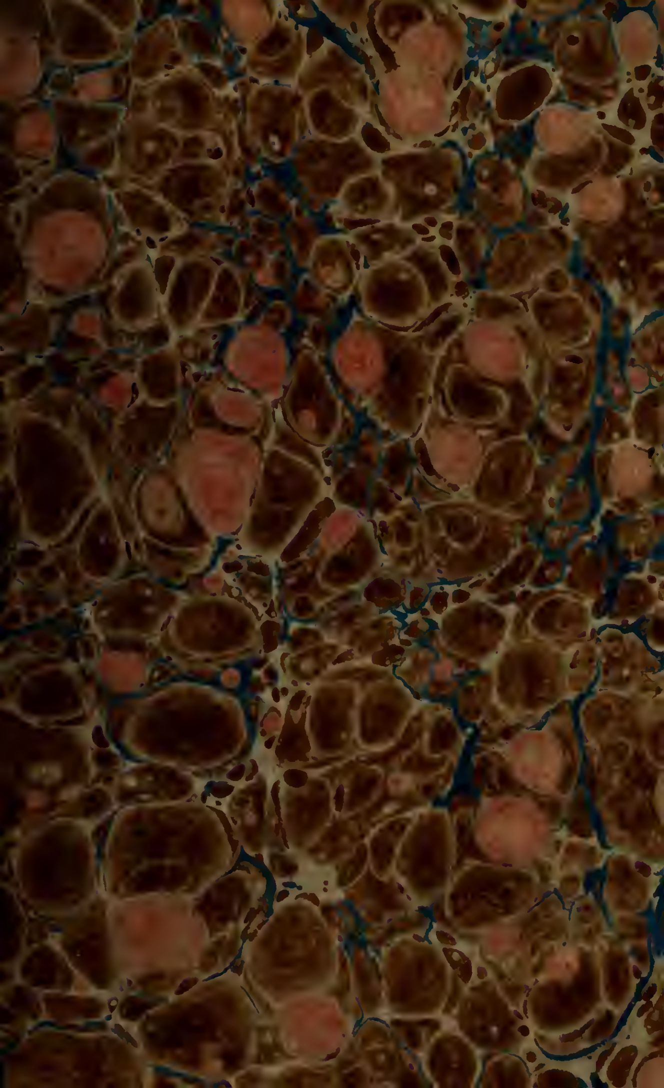






Chevallier

Joseph

Cur



JACQUES DELORME,

OU

BONHEUR ET RELIGION.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Se trouve aussi à Paris,

CHEZ A. JEANTHON, LIBRAIRE,

Place Saint-André-des-Arts, n° 11.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,

Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

JACQUES DELORME,

OU

BONHEUR ET RELIGION;

PAR M. B. D'EXAUVILLEZ.

TOME PREMIER.



PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 5.

1833



JACQUES DELORME,

OU

BONHEUR ET RELIGION.

CHAPITRE Ier.

Une figure agréable, un esprit vif et léger qui lui fournissait mille saillies heureuses, une fortune considérable, assuraient au jeune et élégant Florville le premier rang parmi les jeunes gens de la ville de Toulouse, qu'il habitait alors. C'était par lui qu'ils juraient, c'était sur lui qu'ils se modelaient; son ton, ses manières, et jusqu'à ses défauts, étaient les objets de leur admiration autant que de leur imitation. Les femmes elles-mêmes n'étaient pas à l'abri

de cet entraînement, et il n'en était pas une seule qui n'eût cru se rendre coupable d'une faute impardonnable si elle eût négligé de l'inviter à toutes ses soirées, à tous ses soupers et à tous ses bals.

Dominé par l'amour des plaisirs qui venaient ainsi continuellement s'offrir à lui, Florville menait une vie toute mondaine, sans s'inquiéter en rien des devoirs et des obligations que lui imposait sa religion. Il n'était point cependant ce qu'on peut appeler un impie dans toute l'étendue de ce mot. Trouvant plus doux de suivre ses passions que de les combattre, il se laissait seulement aller au torrent qui l'entraînait, et, chassant avec une déplorable persévérance les réflexions et les remords qui venaient parfois troubler ses jouissances, il cherchait à se rassurer dans ses désordres par la pensée du grand nombre de ceux qui les imitaient et les excusaient par des raisons qu'il était trop intéressé à trouver bonnes pour se

donner jamais la peine de discuter sérieusement leur valeur.

Deux illusions principalement le retenaient plus que toute autre dans ce funeste état. « Après tout, se disait-il, il sera toujours temps de penser à des choses aussi tristes quand la fougue de l'âge sera passé, et que les privations qu'elles m'imposeraient seront ainsi devenues moins coûteuses. La religion, se disait-il encore, et c'était là son objection favorite, est par trop sévère pour que tout ce qu'on nous ordonne en son nom soit véritablement nécessaire; et puisqu'on nous assure qu'elle oblige également tous les hommes, sans exception de conditions ni de personnes, il faut donc qu'elle soit également praticable pour tous; or, avec toutes les exigences qu'on lui prête, elle ne l'est évidemment pas. Cette contradiction, s'empressait-il de conclure, est une preuve qu'elle a perdu sa pureté primitive, et que les hommes l'ont défigurée en y mêlant des pratiques et

des observances qui lui sont étrangères. »

Telle était la déplorable logique de ce malheureux jeune homme; et sans rechercher le moins du monde à s'éclairer dans une affaire aussi importante, fuyant, au contraire, avec grand soin, tout ce qui aurait pu produire cet effet, il s'efforçait, à l'aide de ces faux raisonnemens, de se persuader qu'il était persuadé. Mais il avait beau faire, il ne pouvait imposer entièrement silence au cri de sa conscience, qui lui rappelait trop souvent, à son gré, les premières leçons qu'il avait reçues dans sa jeunesse, et réclamait contre ses nouvelles opinions. Malgré toute sa légèreté, il n'était pas non plus sans remarquer dans la société plusieurs choses défavorables à la cause de l'incrédulité. Ses plus nombreux partisans étaient dans la jeunesse, qui réfléchit peu. Parmi les jeunes gens, ceux qui se glorifiaient le plus de leur incrédulité étaient précisément ceux

qui connaissaient le moins la religion, et pouvaient, par conséquent, le moins l'apprécier. Les hommes et les femmes qu'il voyait le plus généralement respectés étaient connus par le sincère attachement qu'ils lui portaient; et s'il y avait dans la ville un mauvais sujet, une femme galante et déshonorée, un homme taré par ses vices, on pouvait être certain d'avance qu'ils appartenaient à la cause de l'incrédulité. Ces considérations et mille autres semblables détruisaient facilement tout l'effet de ses vains subterfuges; et lorsque, dans ces momens de loisir dont la vie la plus dissipée n'est cependant pas exempte, la voix de la raison s'élevait au-dessus de celle des passions, il l'entendait toujours, en dépit de lui-même, lui crier qu'il était bien plus entraîné que persuadé.

Mais les plaisirs et les séductions dont il était sans cesse environné laissaient sans aucun fruit ces utiles réflexions presque aussitôt abandonnées

que conçues; et, il faut le dire aussi, plus il avançait dans la funeste carrière qu'il avait embrassée, plus ces grâces précieuses d'un Dieu qui voulait le retirer de la fausse voie dans laquelle il s'était imprudemment engagé devenaient rares, et plus son aveuglement, qui s'augmentait chaque jour, en triomphait facilement.

Ainsi, continuellement balloté entre l'entraînement et le repentir, et déjà bien près d'avoir obtenu sur ce dernier un complet et détestable triomphe, Florville atteignit l'époque où un mariage honorable qui lui fut proposé à Paris, par l'une de ses tantes qui l'habitait, le força à se rendre dans cette ville. Avec les dispositions qu'il y apporta, il ne put qu'y perdre le peu de retenue qui lui restait encore, et de nombreuses erreurs, en effet, y signalèrent son séjour; mais, comme elles n'appartiennent pas à cette histoire, nous les passerons sous silence pour avoir plus de temps à donner ensuite aux détails

plus intéressans des circonstances qui amenèrent sa conversion.

Possesseur d'une fortune considérable dont la mort précoce de son père et de sa mère l'avait mis en jouissance depuis plusieurs années déjà, il crut pouvoir passer par-dessus toute considération d'argent dans l'alliance qui lui était proposée avec l'illustre famille des comtes de Fronsac. Mademoiselle Elise de Fronsac était une jeune personne de dix-neuf ans, belle, grande, bien faite, et dont une éducation soignée rehaussait encore l'éclat des dons heureux qu'elle avait reçus de la nature. Aussi, ce fut avec ravissement que Florville l'épousa, quoiqu'elle ne lui apportât en dot qu'un chétif domaine de quatre mille francs à peine de revenu, sans aucun autre espoir après la mort de sa mère restée veuve depuis plusieurs années, et qui avait annoncé franchement l'intention de laisser à son fils le reste de sa fortune, afin de l'aider à relever un nom qui n'était pas

sans quelque gloire dans nos annales.

Pendant deux ans entiers, ce ne furent que fêtes, que bals, que plaisirs, que divertissemens de toute espèce ; mais, après ce premier moment d'enivrement déjà si long, Florville, ayant enfin voulu compter avec lui-même, s'aperçut qu'il avait dépassé de beaucoup ses revenus, et qu'il était en dette de près de cent mille francs : force lui fut alors de mettre de l'économie dans les dépenses de sa maison ; mais sa jeune épouse, qui crut voir, dans les projets qu'il lui annonça, une conspiration contre les triomphes que lui assuraient dans le monde sa beauté et ses talens, s'y opposa de tout son pouvoir. Des prières et des remontrances, elle passa bientôt aux reproches ; la famille, prévenue par ses plaintes, et dont le luxe qu'elle affichait satisfaisait la vanité, prit hautement son parti, et l'encouragea dans sa résistance. La raison criait à Florville de ne pas céder ; mais l'amour des plaisirs, aussi vif chez

lui que chez sa femme, lui tenait un langage contraire, auquel il était depuis long-temps habitué à donner la préférence : combattu par ces deux sentimens opposés, il chercha à les concilier par des demi-mesures, tantôt accordant, tantôt refusant, et presque toujours déterminé par le caprice du moment beaucoup plus que par la prudence. Le résultat de cette alternative continuelle de rigueurs et de condescendances aussi peu raisonnées les unes que les autres fut ce qu'il devait être : l'union qui avait jusqu'alors toujours régné entre les deux époux disparut, et il ne resta bientôt plus que la mauvaise humeur qu'alimentaient sans cesse leurs réciproques récriminations.

Quatre années se passèrent de la sorte, pendant lesquelles Florville fut obligé de vendre successivement trois de ses plus beaux domaines ; car l'Esprit saint nous en a prévenus, *un abîme appelle un autre abîme ;* et l'expérience, en effet, nous prouve que presque tou-

jours une faute entraîne une autre faute. Ne trouvant plus dans son intérieur les agrémens qu'il était habitué à y trouver, le malheureux chercha des distractions ailleurs, et se laissa dominer par la passion du jeu auquel il perdit des sommes considérables. Cette circonstance, qui le força à faire de nombreuses réformes dans l'état de sa maison, porta à un si haut point le mécontentement de madame de Florville, que sa santé s'en altéra, et que son coupable époux eut le malheur de la perdre après deux années d'un dépérissement progressif qui résista à toutes les ressources de la médecine.

Une fin aussi triste et aussi prématurée fit oublier à celui-ci les torts qu'elle pouvait avoir eus, et, ne se ressouvenant plus que des siens qui avaient été plus grands encore, il déplora sincèrement une mort dont il pouvait, jusqu'à un certain point, ne pas se croire entièrement innocent. Les réflexions qu'elle lui inspira reportèrent toutes ses

pensées sur le seul enfant qu'il eût eu de son mariage, et, mettant ordre enfin à ses affaires, il reconnut avec effroi, après avoir liquidé toutes ses dettes, qu'il ne lui restait plus qu'un revenu de quatorze mille francs.

Après le luxe qu'il avait étalé, c'était une véritable ruine; aussi ne pouvant supporter l'idée de rougir désormais de sa misère devant ceux qu'il avait éblouis de son faste, il acheta une petite terre dans le nord de la France, et après avoir placé sa fille dans l'une des meilleures pensions de Paris, il alla l'habiter, dans la résolution de cacher aux yeux de tout le monde ses regrets et sa honte.

CHAPITRE II.

Il est facile de concevoir combien les premiers momens qu'il passa dans sa nouvelle habitation de Blaquemont, livré à de bien amères pensées, et privé de tous ces plaisirs dont il avaït jusqu'alors fait son unique occupation, durent paraître à Florville d'une tristesse et d'un ennui insurmontables. Plusieurs fois il fut sur le point de renoncer à sa résolution; mais son amour-propre se révoltant à l'idée d'une telle faiblesse, autant qu'à la perspective du rôle obscur auquel il serait désormais condamné dans le monde, lui rendait l'énergie de l'obstination, au défaut de celle de la raison.

Comme il avait souvent entendu parler des consolations de la philosophie, il voulut y avoir recours; mais ce fut

sans aucun résultat. A côté de quelques vérités utiles déjà suffisamment connues sans elle, il la vit proclamer les erreurs les plus grossières et soutenir les doctrines les plus monstrueuses. Ses perpétuelles variations, ses contradictions, ses doutes le révoltèrent autant que l'infamie de sa morale; et dans ses préceptes, ses leçons, ses conseils même les plus sages, il ne put voir que le dépit ou la vanité de leurs auteurs cherchant à se venger des rigueurs de la fortune en l'insultant, ou à se faire un nom célèbre par la hardiesse et la singularité de leurs opinions.

Dégoûté de ces ouvrages qu'il trouva d'une sécheresse rebutante, et dans lesquels rien n'alla jusqu'à son âme, il s'adressa à la lecture des romans; mais la peinture du monde et de ses plaisirs qu'ils lui remettaient sans cesse sous les yeux ne pouvait que rouvrir des plaies qu'il voulait fermer, et il fut encore forcé de les abandonner. Demandant alors aux amusemens et aux occu-

pations de la campagne des distractions plus satisfaisantes et moins dangereuses, il en reçut toutes celles qu'ils pouvaient lui donner, et les trouva néanmoins encore impuissantes à le préserver entièrement de ses pensées d'ennui, de regrets et de remords qui faisaient son tourment.

C'était bien sans doute le moment de se tourner du côté de la religion, et le désir lui en venait souvent : il se disait que le temps était enfin arrivé de s'assurer de la chose qu'il lui importait le plus de connaître, et de ne plus donner au hasard la solution d'une question de laquelle dépendaient d'aussi grands intérêts; mais la frayeur des obligations qu'entraînerait sa conviction venait aussitôt s'opposer à une aussi généreuse résolution; et par une déplorable, mais bien ordinaire inconséquence, son éloignement pour l'étude de la religion n'avait d'autre cause réelle que sa crainte de la trouver véritable. Il eût plus volontiers

étudié l'Alcoran et le fétichisme que l'Evangile et ses divines leçons.

Un aussi déraisonnable aveuglement, qui ne faisait que se fortifier chaque jour de plus en plus par les nouveaux prétextes qu'il inventait sans cesse pour le justifier, eût sans doute duré autant que sa vie, si Dieu, par une de ces faveurs toutes gratuites qu'il ne doit à personne, et qu'il distribue selon les vues d'une sagesse dont les mystérieuses profondeurs nous échappent, n'eût résolu d'y mettre fin par un de ces moyens extraordinaires qui, en confondant nos vaines prévisions, nous forcent à bénir sa miséricorde et à reconnaître son incontestable action dans un événement évidemment en dehors de toutes les probabilités humaines.

Depuis deux mois à peu près, Florville était établi à Blaquemont, et dans les conversations fréquentes qu'il avait eues avec les habitans de ce village, il avait pu remarquer qu'il était peu

d'occasions dans lesquelles ceux-ci ne citassent Jacques Delorme, son principal fermier, comme un modèle et une autorité dont il n'y avait pas à appeler. De quoi qu'ils lui parlassent, son nom leur revenait continuellement à la bouche; tantôt ils le citaient comme le plus joyeux convive des environs et le boute-en-train obligé de toutes les parties de plaisir; d'autres fois ils célébraient ses vertus comme ami, comme maître, comme époux, comme père; souvent aussi ils le citaient comme un oracle dans les affaires, comme le pacificateur de toutes les querelles, comme le conseiller le plus sage et le plus discret qu'il fût possible de trouver; enfin, c'était un concert unanime de louanges, de bénédictions et de complimens que chacun s'empressait de lui adresser; tous tenaient à honneur de se dire ses amis : aucun n'eût osé avouer la moindre mauvaise volonté contre lui.

Cette faveur générale dont jouissait

son fermier ne fut d'abord pour Florville qu'un sujet d'étonnement qui ne piqua même que légèrement sa curiosité. Sans doute, en pensant aux objets qui avaient si long-temps exclusivement occupé son attention, et dont le seul souvenir exerçait encore sur son esprit une telle influence, il trouvait celui-ci peu digne d'appeler ses méditations. Mais Jacques Delorme exploitait la ferme même du château; il l'avait continuellement sous les yeux; il pouvait remarquer sa constante bonne humeur, la paix inaltérable dont il paraissait jouir, la douce union qui régnait dans son ménage, le zèle et l'activité de ses domestiques, les attentions et les égards dont le comblaient ses amis; et de toutes ces observations qui se renouvelaient chaque jour, il était bien difficile, il était même impossible qu'il n'en vînt pas à conclure que cet homme était véritablement heureux, beaucoup plus heureux que lui, qui réunissait cependant tous les

avantages que peuvent promettre la fortune, la naissance et l'éducation.

Toutefois, cette réflexion ne fit, dans les commencemens, qu'une très légère impression sur son esprit. Trop de distance séparait dans son opinion le bonheur paisible et uniforme d'un simple villageois, de ces plaisirs si vifs et si variés dont il avait été long-temps environné, pour qu'il pût voir dans le premier quelque chose de bien désirable. Cependant, comme son oisiveté le laissait souvent livré à de solitaires méditations, peu à peu il finit par comprendre que chaque classe de la société devait avoir ses jouissances particulières, et que la Providence, aux yeux de laquelle le plus pauvre des hommes est autant que le plus riche, se serait, pour ainsi dire, manqué à elle-même, si elle n'avait établi entre toutes ces classes un égal niveau, de telle sorte que les simples et faciles jouissances des plus modestes habitans des campagnes, leur fussent aussi

sensibles et aussi précieuses que le sont aux grands du monde ces plaisirs plus recherchés, qu'ils achètent souvent à si grands frais. La conclusion de ce raisonnement venait toute seule ensuite : Jacques Delorme était donc aussi heureux que lui, Florville, avait pu l'être dans le temps de sa plus grande prospérité : l'un et l'autre avaient eu des voies différentes à suivre en raison de leur position différente dans la société; mais ces voies devaient aboutir à un même but, le bonheur. Il était évident que le premier y était arrivé et avait su s'y maintenir; le second, au contraire, pour avoir cru un moment y être également parvenu, avait vu ses illusions s'évanouir une à une, et avait fini par tomber dans un état qui n'excitait plus en lui que des chagrins et des regrets aussi vifs que continuels : le premier avait donc suivi une meilleure voie que le second ; nul moyen ne s'offrait à l'esprit de Florville pour échap-

per à cette inévitable conséquence.

Mais quelle avait été cette voie? Florville ne le soupçonnait que trop, et c'était là justement ce qui l'éloignait de se livrer au désir qu'il ressentait intérieurement d'étudier de plus près la conduite et les opinions d'un homme dont tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait lui paraissait autant de critiques de ses égaremens et de ses préventions. Dans son malheureux aveuglement, il alla même jusqu'à inventer mille raisons pour s'autoriser à concevoir des doutes sur la vérité d'un fait dont il était journellement le témoin. « Non, se disait-il dans ces momens où la passion l'emportait chez lui sur la raison, il est impossible que cet homme soit aussi heureux qu'il le paraît; pourquoi donc serait-il seul à l'abri de tant de misères qui pèsent sur l'humanité? Tout ce que je remarque en lui n'est probablement que l'effet des circonstances qui l'ont favorisé jusqu'à ce

jour, et peut-être aussi d'un caractère assez heureusement insouciant pour le rendre moins sensible qu'un autre aux contrariétés ordinaires de la vie. La religion peut bien, jusqu'à un certain point, lui rendre quelques bons offices; mais ce n'est pas à elle seule qu'il faut attribuer cette vie paisible et joyeuse que je lui vois mener. Le premier accident un peu considérable qu'il éprouvera, le trouvera peut-être moins résigné qu'un autre.

Cet exemple, ainsi que celui de plusieurs personnes pieuses qu'il avait autrefois connues dans le monde, eussent dû lui faire penser que la religion n'est pas d'une pratique aussi difficile qu'il se plaisait à le supposer ; mais *il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre,* dit le proverbe, et telle était malheureusement la cause de la surdité de Florville. Plutôt que de tirer de ces exemples une conclusion aussi naturelle, il leur opposait les incroyables austérités et les rudes

mortifications de quelques saints pénitens, la complète abnégation et l'entier crucifiement d'eux-mêmes qu'exigent certains ordres religieux ; et confondant l'exception avec la règle, le conseil avec le précepte, il se disait que des différences aussi prononcées dans la pratique d'une même religion étaient la preuve que les hommes ne s'entendaient plus sur son véritable esprit ; et soit par oubli, soit à dessein, il négligeait d'ajouter qu'il serait au moins raisonnable de rechercher dans l'étude de sa doctrine s'il n'y avait pas un moyen, peut-être bien simple, d'expliquer et de concilier ces apparentes contradictions.

CHAPITRE III.

Les réflexions que nous avons rapportées au chapitre précédent eussent probablement fait peu d'impression sur l'esprit de Florville, lorsque, livré tout entier aux distractions du monde, il n'avait de pensées que pour elles ; il est même douteux qu'il eût fait alors les observations qui les lui suggéraient en ce moment : mais dans le calme de la solitude, et dans l'absence de toute autre préoccupation, elles étaient, comme malgré lui, l'objet habituel de ses rêveries, et en comparant son état ordinaire de peines, d'ennuis et de dégoûts, à celui de paix, de joie et de satisfaction dont il voyait jouir son fermier, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il était placé, sur l'é-

chelle du bonheur, beaucoup au-dessous de ce bon et simple paysan.

Mais, si sa raison le forçait à cet aveu, sa vanité, d'un autre côté, qui le regardait comme humiliant, lui faisait chercher tous les moyens de s'y soustraire; et ainsi pressé entre sa conscience et ses passions, il en était réduit à ce point, qu'il épiait toutes les paroles et toutes les actions de Delorme, pour tâcher de découvrir en lui, soit quelque vice caché, soit quelque chagrin secret, qui lui permissent d'échapper à toutes les conséquences qu'il voyait clairement découler de sa conduite.

Tous ses soins cependant restaient sans résultat; Jacques Delorme était toujours le même, toujours également bon, toujours également aimé et chéri de tous ceux qui le connaissaient, toujours également heureux. Son bonheur, il est vrai, ne se manifestait pas par ces bruyans éclats de rire ou par ces grosses gaîtés qui font douter souvent

si celui qui s'y livre est animé par la joie ou par la folie ; mais c'était une bienveillance qui ne se démentait jamais ; c'était une douce sérénité qu'on pouvait, à tout moment, voir briller sur son visage ; c'était une absence totale de ces momens de colère, d'impatience ou de mauvaise humeur, qui prennent si souvent plus des trois quarts de la vie des autres hommes ; c'était enfin ce calme heureux d'une âme maîtresse d'elle-même, et qui ne voit, dans tout ce qui l'entoure, rien qui puisse lui faire craindre la perte du bien précieux qu'elle possède : femme, enfans, domestiques, amis, tous se plaisaient à prévenir ses désirs, et à lui prouver leur amour ou leur estime par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir.

Un spectacle aussi touchant et aussi rare ne pouvait manquer de produire un grand effet sur Florville, en lui rappelant de combien de peines et de tracasseries avait été mêlée sa courte

union avec mademoiselle de Fronsac, et en le faisant ressouvenir aussi des trahisons dont plusieurs de ses amis s'étaient rendus coupables envers lui, ainsi que de l'abandon absolu dans lequel tous les autres l'avaient laissé aussitôt après la perte de sa fortune : « Telle est donc, se disait-il douloureusement, la différence que le vice et la vertu mettent entre les unions formées sous leurs auspices! Pourquoi faut-il que j'y aie réfléchi si tard?.. »

La feuille légère que le vent ballotte dans les airs en mille sens opposés peut donner une juste image des mouvemens contraires auxquels était livré le malheureux Florville, selon que triomphait dans son cœur la raison ou la passion, qui s'y livraient un combat perpétuel, sans qu'aucune des deux pût remporter sur son adversaire une victoire assez complète pour lui imposer un entier silence. Il était dans cette désespérante perplexité d'un homme violemment poussé vers un objet qu'il

désire avec ardeur, et qu'en repousse avec une force non moins grande la crainte des dangers de sa résolution : victime de ce douloureux martyre, ses jours s'écoulaient sans consolation et ses nuits sans repos.

Cependant il existait une personne qui employait tous ses efforts à le distraire de ces accablans ennuis. Mademoiselle Mélanie avait été sœur de lait de madame de Florville, qui avait toujours conservé pour elle un vif attachement, et avait fini par se l'attacher sous le titre de demoiselle de compagnie. Florville, devenu veuf, et n'entendant absolument rien aux détails d'un ménage, l'avait priée de rester avec lui, et de se charger de ce soin. Privée de toute fortune, elle avait accepté cette offre avec joie; mais vive, légère et n'aimant que le plaisir, elle ne voyait qu'avec frayeur les graves pensées qui occupaient alors Florville, et prévoyant que le château qu'elle trouvait déjà si triste, le deviendrait

bien plus encore, si elle y laissait établir une réforme salutaire, elle mettait en jeu toutes les ressources de son esprit inventif pour suggérer d'autres pensées à Florville, et pour lui procurer de perfides distractions. Tous ses efforts néanmoins étaient inutiles, celui-ci restait insensible à toutes les séductions dont elle l'environnait; ou si, parfois, elle réussissait à lui rendre un moment sa gaîté, ce n'était qu'un rayon de soleil échappé entre deux nuages, et l'instant qui suivait le voyait retomber dans ses sombres rêveries. Ils étaient désormais passés pour lui ces jours d'illusion où le nombre et la variété des plaisirs avaient le pouvoir d'enivrer assez son âme pour en éloigner toute pensée importune. Seul alors avec la réalité, qui lui apparaissait d'autant plus triste qu'elle était dépouillée maintenant de ce prestige séducteur que lui prête la nouveauté dans les premières années de la vie, il se consumait en stériles regrets du

passé, et se fatiguait en inutiles efforts pour trouver un objet capable d'occuper toute l'activité de son âme.

Il n'en était pas de même chez Jacques Delorme; ce brave homme, tout occupé de ses travaux, n'avait pas le temps et encore moins la volonté de s'ennuyer. Après une journée laborieuse, et même pendant le cours de celle-ci, ce n'était pas sans un sentiment de plaisir toujours bien vif qu'il jouissait des attentions de la bonne Françoise, sa femme, des caresses de ses enfans, des prévenances de ses voisins, du zèle de ses domestiques. Quelque part qu'il allât, il ne rencontrait que des visages amis; sa présence était partout le signal de la joie ou de la consolation. Avait-il quelque sujet de se réjouir? chacun l'en félicitait; quelque sujet de s'attrister? tout le monde y prenait part: comme il s'intéressait au bonheur de tous, tous aussi s'intéressaient au sien, et cette douce réciprocité d'amitié augmentait la somme

de ses plaisirs, de tout ce qu'elle retirait à celle de ses peines. Aussi se demandait-il quelquefois à lui-même : « Qu'ai-je donc fait pour être aussi heureux pendant qu'il y en a tant d'autres qui sont si malheureux ? » Ah ! c'est que tu ne sais pas, honnête Delorme, c'est que ton âme religieuse ne connaît pas les vices que l'impiété a engendrés dans le cœur de ces infortunés qui, dans leur aveuglement, poursuivent le bonheur en courant dans la voie qui mène directement au malheur. Si tu pouvais soupçonner quel affreux cortége de vœux superflus, de désirs trompés, d'espérances déçues, de regrets cuisans, de remords déchirans, de craintes accablantes, d'infirmités précoces, de maladies dévorantes, ont amené avec eux ces vices dans lesquels ils se complaisent, tu ne t'étonnerais plus des épouvantables ravages par lesquels ces fruits impurs de l'impiété signalent leur domination, et tu ne pourrais plus qu'admirer la bonté de ton Dieu qui

donne à leurs tristes victimes la force de résister à tant de maux pour leur laisser le temps du repentir.

Au milieu de tant de bénédictions dont le Ciel se plaisait à récompenser sa piété, une circonstance cependant était pour Jacques Delorme un obstacle continuel à son parfait bonheur. Père de cinq enfans, trois garçons et deux filles, le second de ses garçons, nommé Pierre, à la suite d'une longue maladie qu'il avait faite à l'âge de sept ans, avait totalement perdu l'usage de ses jambes, et il fallait le porter partout où on voulait l'avoir. Ce cruel accident faisait souvent répandre en secret bien des larmes à la bonne Françoise; et son époux, quoique maîtrisant mieux sa douleur, n'y était cependant pas moins sensible. Mais le Dieu qui afflige est aussi celui qui console. Il voulut que le curé de l'endroit s'intéressât à Pierre d'une manière toute particulière, et cherchât à prévenir les momens d'ennui que son infirmité pour-

rait lui causer, par une profonde piété qui lui inspirât une entière résignation, et par une instruction plus étendue qui lui permît de trouver dans la lecture et dans l'étude des distractions que son état lui interdisait de chercher ailleurs. Ces soins généreux du bon curé eurent tout l'effet qu'il en attendait, et le petit Pierre, croissant chaque jour en piété et en connaissances, devint insensiblement le modèle, le docteur, et je dirai presque, la joie de ses parens. Dans les longues soirées d'hiver, lorsque tous, réunis au coin du feu, se reposaient des fatigues d'une laborieuse journée, c'était à lui qu'appartenait le soin de charmer leurs loisirs par le récit des histoires qu'il avait lues, et en entendant tantôt les sages réflexions, tantôt les saillies piquantes dont il les accompagnait, en voyant l'intérêt ou la gaîté qu'il excitait tour à tour chez tous les membres de cette heureuse famille, et qu'il paraissait partager lui-même si franchement, on

était plus tenté de l'envier que de le plaindre.

Mais, si tel était le langage de la raison, la nature, nous ne saurions nous le dissimuler, a d'autres sentimens. C'était elle qui mélangeait souvent d'amers regrets, dans le cœur des parens de Pierre, les pensées plus consolantes que leur inspiraient sa résignation et la satisfaction dont ils le voyaient jouir : il ne leur fallait pas moins alors que toute leur religion pour leur faire surmonter le chagrin qu'ils ressentaient à la vue de ce pauvre enfant, privé de l'une des facultés les plus précieuses de l'homme. « Vois-tu, femme, disait alors Delorme à la bonne Françoise, le bon Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient : si nous connaissions l'avenir comme lui, nous serions tout surpris de trouver un effet de sa miséricorde dans ce qui ne nous semble qu'un effet de sa colère. Qui sait ce que Pierre fût devenu, si, doué, comme il est, d'un esprit vif et malin, il eût pu

se livrer en liberté à tout ce que ses passions lui eussent conseillé? Peut-être Dieu ne lui en a-t-il refusé les moyens que pour prévenir de grandes fautes et même de grands crimes dont il prévoyait qu'il se serait rendu coupable; et cette pensée doit nous inspirer plus de joie que d'affliction de son état. Peut-être aussi Dieu, qui nous comble de tant de faveurs sur tout le reste, a-t-il voulu nous laisser continuellement sous les yeux un exemple vivant de la fragilité des prospérités humaines, pour nous empêcher d'y trop attacher notre cœur. D'ailleurs, tu le sais, il n'est personne dans ce monde qui n'ait ses peines plus ou moins vives; ce ne sera que dans le ciel que nous jouirons d'un bonheur parfait, et ne devons-nous pas remercier Dieu de nous en avoir donné une si facile à supporter? Car, en définitive, puisque Pierre ne se plaint pas, devons-nous être plus difficiles que lui, et regretter pour lui des choses qu'il

ne regrette pas, dont il sait si bien se passer, et dont, après tout, la privation ne l'empêche pas d'être aussi heureux qu'un autre? Allons, allons, Françoise, il y aurait de l'ingratitude à nous affliger; bénissons Dieu de tout ce qu'il nous accorde de faveurs, et bénissons-le aussi d'une rigueur qui, tu le vois, n'est même qu'apparente, puisqu'elle porte avec elle une consolation suffisante. »

Ainsi adoucie par les enseignemens de la religion, l'affliction de ces bons parens perdait toute son amertume; et si quelquefois encore la nature essayait de murmurer tout bas, la foi prenait aussitôt le dessus, et, condamnant d'indiscrètes plaintes, elle prévenait d'inutiles regrets.

CHAPITRE IV.

Le bonheur de Jacques Delorme ne se composait pas seulement de ces momens heureux, de ces douces jouissances dont j'ai cherché à donner une faible image dans le chapitre précédent; des voisins et des amis venaient souvent animer par leur présence la joie et la gaîté de ces délicieux instans consacrés au repos : une conversation plus variée, quelque jeu innocent. une chanson honnête, quelquefois même un petit régal de la façon de Françoise, qui n'était pas sans une certaine prétention au talent de la pâtisserie, doublaient alors les plaisirs de la soirée; et comme ils avaient été purs de tout excès et de tout vice, ils ne laissaient dans l'esprit que d'agréables souvenirs

et ne l'attristaient jamais par la crainte d'aucune suite fâcheuse.

Les dimanches surtout étaient pour Delorme des jours de réjouissances et d'amusemens. Sa religion, qui lui faisait un devoir de consacrer au repos ces saints jours, et de les sanctifier par l'assistance à tous les offices de l'église, ne lui interdisait pas de donner le reste de son temps à d'honnêtes divertissemens, et il savait, aussi bien que tout autre, le mettre à profit. Si, comme tout homme raisonnable en conviendra facilement, il n'est nullement nécessaire, pour s'amuser véritablement, de se battre, de se griser, de perdre au jeu quelquefois tout ce qu'on a pu gagner dans la semaine, de poursuivre de criminelles intrigues, qui sèmeront la division dans les familles et feront suivre un instant de plaisir d'une vie entière peut-être de regrets et de remords bien cuisans; pourquoi Jacques Delorme ne se serait-il pas amusé aussi bien que qui que ce soit? Les

plaisirs que sa religion lui défendait étaient uniquement ceux que la saine raison toute seule lui eût également interdits comme dangereux et funestes; et en se livrant à tous les autres, il devait leur trouver d'autant plus d'agrémens, qu'ils lui présentaient plus de sécurité.

Un dimanche soir, il avait réuni plusieurs amis pour célébrer en commun la fête de sa femme. Huit bouteilles de vin avaient été montées de la cave, pour quinze convives à la table des maîtres, dressée dans la plus belle chambre de la maison; et six autres pour douze domestiques et ouvriers habituels de la ferme, qu'on avait placés dans la pièce d'entrée. Françoise s'était, comme on pense bien, distinguée en pâtisseries de toute façon : les flans, les tartes, les galettes couvraient en abondance les deux tables; et le cidre mousseux, le vin généreux, excitant la gaîté générale, c'était une allégresse bruyante, un chorus universel

de plaisanteries, d'éclats de rire, de chansons joyeuses qu'on aurait pu entendre d'un quart de lieue à contre vent.

Florville, en ce moment, rentrait d'une promenade qu'il avait été faire dans la campagne avec Mélanie; son humeur était plus triste encore que de coutume : cette femme dissipée lui avait fait de vifs reproches sur la vie monotone et ennuyeuse à laquelle il la condamnait; de part et d'autre les propos s'étaient échauffés et avaient fini par de réciproques menaces de rupture et d'abandon, qui avaient même reçu de suite un commencement d'exécution; car, dès qu'on fut assez approché du château, Mélanie, dans l'excès de son ressentiment, avait subitement quitté Florville, et était rentrée seule par un sentier détourné.

Plus en proie donc que jamais à ses amères pensées, celui-ci rentrait lentement chez lui, dévoré par les remords que lui inspirait le souvenir de sa con-

duite passée, et abattu par la perspective non moins affligeante de l'avenir qu'il s'était préparé. Comme il passait près de l'endroit de la ferme où avait lieu le joyeux repas, il fut surpris d'abord du bruit qu'il y entendit; mais, reconnaissant bientôt que la gaîté la plus franche et la plus vive l'excitait seule, ce contraste si frappant avec les sentimens pénibles qui l'agitaient alors, produisit sur son âme la plus douloureuse impression : « Quoi! se dit-il, ces malheureux-là s'amusent, et moi je suis rongé de chagrins! j'ai de la jeunesse, de la force, de la santé autant qu'eux; j'ai plus qu'eux de la naissance, de la fortune, de l'instruction; et cependant ils s'amusent, tandis que moi, je végète dans l'ennui, quand je puis, pour bonheur suprême, parvenir à échapper au désespoir qui me poursuit! Décevans avantages dont j'avais la sottise de m'enorgueillir, vous ne pouvez donc rien pour nous rendre heureux! Vous ne m'avez

présenté un moment la séduisante image d'une trompeuse félicité que pour m'en rendre la perte plus douloureuse ensuite. O religion que j'ai négligée et qui reçois les constans hommages de ces braves gens, serait-il donc vrai que toi seule as le pouvoir d'assurer ici-bas le bonheur de l'homme? Oui, je le comprends maintenant, plus soumis à tes leçons, j'eusse évité les fautes qui m'ont perdu; et heureux époux, père fortuné, je goûterais encore aujourd'hui ces plaisirs purs que n'ont jamais remplacés les joies tumultueuses du monde dont j'étais idolâtre, et que remplaceront moins encore les criminelles distractions que le vice propose à mes ennuis. »

Il est des momens dans la vie de l'homme, même le plus dissipé et le plus irréligieux, où la vérité lui fait entendre sa voix par-dessus celle des passions; ce sont des grâces précieuses accordées par un Dieu miséricordieux qui veut le salut et non la mort du

pécheur; et malheur au cœur endurci qui leur résiste! il paiera bien cher un jour le coupable mépris qu'il en aura fait. Les réflexions auxquelles nous venons de voir Florville se livrer, et toutes celles qui lui avaient été précédemment suggérées depuis son séjour à Blaquemont, étaient du nombre de ces faveurs signalées du ciel : elles n'avaient pas jusqu'alors, il est vrai, vaincu ses résistances; mais elles lui avaient du moins inspiré un trouble et des remords dont il ne pouvait se défendre, et qui, lui rappelant sans cesse à l'esprit ces graves pensées, lui révélaient ainsi de plus en plus ses erreurs et la folie de sa conduite. Le dernier coup qu'il venait de recevoir dut donc faire sur lui plus d'effet que tous les précédens: honteux de son état, il prenait déjà en lui-même de courageuses résolutions pour en sortir. « C'en est fait, se disait-il, le charme est enfin rompu; ce ne sera pas en vain que j'aurai reçu les leçons d'une aussi longue et aussi dure expé-

rience. Que m'ont produit tous ces vains plaisirs dans lesquels, jusqu'à ce jour, j'ai fait consister mon bonheur? Quel fruit ai-je retiré de ma coupable indifférence religieuse, de ma prétendue philosophie? Hélas! mon séjour ici, mes regrets, mes remords, mes ennuis, mon désespoir, ne répondent que trop tristement à ces questions. Oui, je sortirai d'une position aussi pénible; j'en sortirai, quelque sacrifice qu'il me faille faire. Le premier de tous les biens, je le sens maintenant, est la paix de l'âme, et je ne puis espérer l'obtenir que par la vertu. »

Telles étaient, en ce moment, les salutaires résolutions de Florville; mais le vice ne lâche pas aussi facilement les victimes qu'il domine, et les imprudens qui ne craignent pas de boire une première fois dans sa coupe enivrante ne savent pas assez quel grand courage et quels incroyables efforts il faut ensuite pour parvenir à s'en éloigner. Chaque concession que nous lui faisons

est un lien de plus dont il nous enlace, en même temps qu'un titre à de nouvelles exigences ; nous devenons faibles en proportion de ce que nous lui accordons de force, et, bientôt devenus ses esclaves, il faut presque des miracles de la grâce pour nous retirer d'une servitude dont nous serions par nous-mêmes incapables de sortir.

Quel exemple plus frappant de cette triste vérité, que la déplorable et prompte rechute de Florville après les belles protestations qu'il venait de faire! Lorsqu'il rentra chez lui, Mélanie avait eu le temps de la réflexion, et, craignant d'avoir été portée par sa mauvaise humeur plus loin qu'il ne convenait à ses intérêts, elle avait déjà formé le projet de réparer ses torts par des attentions et des séductions qui pussent les faire oublier à celui qu'elle avait tant besoin de ménager. Quelques larmes feintes, quelques paroles trompeuses, suffirent pour dissiper tout le ressentiment du faible Florville, et le malheureux, ou-

bliant les promesses qu'il venait de faire, se replongea aussi avant que jamais dans cette coupable indifférence religieuse dont il venait de déplorer les amers résultats.

Cependant le remords avait fait trop de progrès en son âme pour s'y éteindre aussi promptement : c'était un feu caché sous la cendre, mais qui ne demandait qu'à s'ouvrir un passage, et auquel la moindre circonstance pouvait rendre toute son activité. Mélanie ayant prononcé quelques mots injurieux pour la famille Delorme, et s'étant avisée, dans ses indiscrets efforts pour faire sortir Florville de ses rêveries, de tourner en dérision la piété de Françoise, de telles plaisanteries rappelèrent à celui-ci les réflexions qu'il cherchait en vain à étouffer, et, le transportant d'une généreuse indignation, elles lui inspirèrent la dure réponse suivante : « Il vous sied bien, lui dit-il, d'insulter qui vaut mille fois mieux que vous : respectez du moins par votre silence

des vertus que vous n'avez pas la force d'imiter. »

Il n'est pas besoin de dire combien ces reproches excitèrent d'emportement, de récriminations, de pleurs, de plaintes, de menaces; chacun le conçoit assez. Après une scène des plus violentes qu'on puisse imaginer, Florville et Mélanie se séparèrent aussi ennemis que dégoûtés l'un de l'autre.

Au même moment les convives de Delorme se retiraient joyeux des plaisirs de leur innocente soirée, et les marques bruyantes de leur allégresse, parvenant jusqu'aux oreilles de Florville, furent un nouveau stimulant à ses regrets, et un nouveau sujet à ses réflexions, que la nuit elle-même n'eut pas le pouvoir d'interrompre.

CHAPITRE V.

Sans doute, après la scène de la veille, Florville va abjurer sa honteuse faiblesse; il va recouvrer sa liberté, et se vouer au culte d'une religion à laquelle sa raison n'adresse aucun reproche, et qui lui apparaît, maintenant que le prestige de la séduction est évanoui, comme le gage le plus assuré de son bonheur. Lorsqu'il descend au fond de son cœur, il en sent le désir, il en avoue l'utilité, il en reconnaît même la nécessité : qui pourrait donc l'empêcher de suivre cette généreuse et salutaire inspiration ? Rien autre chose que l'habitude, que la passion, qu'une fausse honte, qu'une sotte vanité. Après les sentimens qu'il a affichés, comment en faire paraître de

tout contraires? Ne se rendra-t-il pas la risée de ces paysans qui le verront revenir à la simplicité de leur foi, après ne pas leur avoir caché le mépris qu'il en faisait? Comment s'arracher à des habitudes qui sont devenues pour lui comme des besoins réels? Tels sont ses prévoyances, ses craintes, ses motifs de résistance. Dans la fleur de sa jeunesse, il remettait à son âge mûr à s'occuper de la religion; aujourd'hui qu'il est parvenu à cet âge, il recule devant les obstacles que le temps a accumulés; et comme il est évident que plus il avancera, plus ceux-ci s'accumuleront, il en résulte que si Dieu ne vient à son aide par quelqu'une de ces faveurs signalées de la grâce qu'il ne doit à personne, il mourra très-probablement dans ses incertitudes et ses irrésolutions, et aura ainsi acheté une éternité de malheurs épouvantables par une vie tout entière de dégoûts, d'ennuis et de remords. Si une matière aussi grave permettait la plaisanterie,

ce serait bien le cas de dire qu'il est impossible de faire un plus sot marché.

Aussi, n'est-ce pas par la réflexion et la sagesse que brillent les incrédules : il n'est pas une seule de leurs actions qui ne soit une inconséquence, et c'est avec une grande vérité qu'un auteur, dont je ne me rappelle plus le nom, a dit que le vice était un défaut de jugement. Florville ayant ainsi laissé corrompre le sien, et sans cesse tourmenté par deux sentimens opposés, celui du désir de sa conversion et celui de la crainte des obligations qu'elle lui imposerait, consumait tristement ses jours à chercher, selon que la passion ou la raison dominait en lui, tantôt des motifs de persévérer dans sa conduite, et tantôt des motifs d'en changer. Malheureux par chacun de ces deux sentimens qui se combattent également dans son âme, déjà dégoûté du vice, et insensible encore aux charmes de la vertu, la vie n'était pour lui qu'un

désespérant mélange de désirs repoussés par des craintes, de craintes repoussées par des désirs. Déplorable position qui ne permet aucune consolation, et ne se nourrit que de doutes, d'incertitudes, de frayeurs et de regrets !

Le lendemain des événemens rapportés au chapitre précédent, comme il se promenait, absorbé dans ses réflexions, il rencontra, assis à l'ombre d'un énorme chêne, l'un des habitans de Blaquemont, dont il connaissait les relations aussi fréquentes qu'amicales avec Jacques Delorme, et qu'il jugea avoir dû assister à la fête de la veille chez ce dernier. Un peu de curiosité et un grand besoin de se reposer des ardeurs d'un soleil brûlant, l'invitèrent à s'asseoir auprès de Pierre Lambert, et la conversation suivante s'engagea bientôt entre eux.

FLORVILLE.

Vous avez hier passé la soirée bien gaîment, monsieur Lambert; car je

présume que vous étiez du nombre des convives de Jacques Delorme.

P. LAMBERT.

Oui, Monsieur, j'en étais ; et c'est vrai que nous nous y sommes bien amusés ; c'est un si brave homme, ce Delorme, un homme si jovial, que rien que d'être auprès de lui, ça fait déjà plaisir.

FLORVILLE.

Et quand la bonne chère et le bon vin s'y joignent, le plaisir est double encore, sans doute.

P. LAMBERT.

Oh ! quant à ça, bien sûr que ça n'y gâte rien.

FLORVILLE.

Au bruit que vous faisiez, il était facile de juger que la fête était complète ; et je parierais bien qu'il y en a eu quelques-uns de vous qui ne marchaient pas très-droit en s'en retournant.

P. LAMBERT.

Oh ! là-dessus, je vous demande bien pardon ; mais vous avez tort : ce n'est

pas chez Delorme qu'on voit des choses pareilles ; on le respecte trop pour se permettre de semblables vilenies chez lui : et puis d'ailleurs vous connaissez le proverbe : *Qui se ressemble s'assemble ;* il n'y avait pas un seul de nous, hier, qui eût consenti à prendre un seul verre de plus que sa suffisance.

FLORVILLE.

Je n'en doute pas ; mais il est si facile de s'y tromper.

P. LAMBERT.

Oui, facile, pour ceux qui le veulent bien ; mais pour ceux qui savent qu'il vaut mieux rester d'un verre en-dessous que de risquer d'aller à un verre en-dessus, ces erreurs-là n'arrivent jamais. C'est ce que Delorme disait, il y a deux ans, à un de ses valets de charrue qui, à pareille époque, avait un peu passé la mesure : il voulait presque le renvoyer, tant il disait qu'il y avait peu de fonds à faire sur un homme qui se montrait aussi faible ; mais le pauvre diable lui a tant pro-

mis d'être mieux sur ses gardes à l'avenir, qu'il a fini par lui pardonner, et même par lui rendre toute sa confiance au bout d'un an d'épreuves.

FLORVILLE.

Au bout d'un an! Mais il prend bien le temps de se consulter, à ce qu'il paraît.

P. LAMBERT.

Oui, monsieur, tout autant; oh! ce n'est pas un homme comme un autre, que Delorme, et il ne s'en trouve pas pire, je vous en réponds.

FLORVILLE.

Effectivement, il a l'air de faire fort bien ses affaires.

P. LAMBERT.

Et ce n'est encore là cependant qu'une partie de ce qu'on admire en lui; mais c'est dans son ménage qu'il faut le voir, avec sa femme, avec ses enfans, avec ses amis, avec ses domestiques; tout ça l'aime, le respecte, cherche à lui faire plaisir : allez, il y a bien

des grands messieurs qui voudraient être aussi heureux que lui.

Ces paroles, qui rappelaient à Florville de douloureux souvenirs, et lui offraient une comparaison si humiliante pour son amour-propre, le déconcertèrent un moment; mais il se remit bientôt, et désirant profiter d'une occasion si favorable pour connaître toutes les particularités de la vie d'un homme dont la vue continuelle excitait en lui tant de réflexions, il continua ainsi : « J'ai déjà, en effet, remarqué toutes ces circonstances, et je lui en ai même fait plusieurs fois compliment. C'est une chose assez rare qu'un aussi grand bonheur, pour qu'il frappe les yeux et l'attention de tous ceux qui en sont témoins.

P. LAMBERT.

C'est bien vrai, ce que vous dites-là, Monsieur, et cependant quand on y pense, on est forcé de convenir qu'il n'y a rien dans tout ça que de bien naturel, et que c'est notre faute quand

nous ne sommes pas aussi heureux que Delorme.

FLORVILLE.

Et comment donc l'entendez-vous, monsieur Lambert? Si vous avez le secret de rendre les hommes heureux, vous devriez bien leur en faire part.

P. LAMBERT.

Je n'ai pas de secret du tout, je dis tout uniment qu'il n'y a qu'à faire comme Jacques Delorme pour être aussi heureux que lui, et ça saute aux yeux c'te vérité-là. Par exemple, il n'a que de bons procédés avec sa femme, et ne faudrait-il pas qu'elle eût trente-six mille diables dans le corps pour ne pas aimer et pour ne pas chercher tous les moyens d'être agréable à un mari qui n'est occupé du matin au soir qu'à la rendre heureuse?

FLORVILLE.

J'en conviens; mais ce ne serait cependant encore là qu'une de ces choses qui se rencontrent fréquemment dans le monde.

P. LAMBERT.

Oui ; mais ce n'est pas pour des femmes choisies, comme Françoise, parmi la plus fine fleur des honnêtes femmes. A la bonne heure pour tous vos mariages d'amourettes ou d'argent : ce n'est pas comme ça que Delorme s'est marié ; il a visé au solide : de l'argent, ça peut se perdre ; de la beauté, ça s'en va ; mais des vertus et des bonnes qualités, ça reste toujours, surtout quand un mari sait se conduire assez bien pour que sa femme trouve toujours son contentement dans son ménage ; et c'est justement aussi ce qu'il fait ; il en reçoit le prix, rien de plus naturel ; c'est s'il en était autrement, qu'il y aurait lieu de s'étonner.

Quant à ses enfans, c'est la même chose ; il vous les a élevés, mais je dis, il faut voir ; jamais d'emportement avec eux, toujours de la raison ; des complimens pour tout ce qu'ils faisaient de bien, des reproches et des punitions pour tout ce qu'ils faisaient de mal ;

toutes les bonnes habitudes, il les leur a données; toutes les mauvaises, il les a empêchées de venir, en s'y opposant dès leur commencement; et puis, toujours de bons exemples sous les yeux; un grand respect pour tout ce qui touche à la religion, une grande fidélité à faire tout ce qu'elle commande: aux offices tous les jours de dimanche et de fête; les prières le matin et le soir; le souvenir de Dieu souvent rappelé à leur esprit dans la journée, rien n'y a manqué; aussi, avec de telles semences jetées dans un champ aussi bien préparé, il a dû nécessairement pousser de bon grain, et il n'est pas étonnant que de pareils enfans lui donnent autant de satisfaction. Ses domestiques, qui sont pour lui comme de seconds enfans, et qu'il a eu soin de bien choisir, en ont tout naturellement les sentimens; et ses amis, avec lesquels il est toujours si affable, qu'il est toujours si prêt à obliger, aiment aussi, à leur tour, à lui rendre service. Com-

ment pourrait-on vouloir du mal à un homme qui veut du bien à tout le monde et qui ne médit de personne?

FLORVILLE.

Vous me faites là un tableau bien flatteur de Delorme. Mais où a-t-il acquis toutes ces vertus?

P. LAMBERT.

Quant à ça, nous ne savons que ce qu'il nous en a dit, car il n'est pas de ce pays-ci, voyez-vous; mais je l'ai entendu conter son histoire si souvent à ceux qui lui faisaient la même question, que je pourrais vous la répéter tout entière, pour peu que vous ayez envie de la connaître. »

Florville ayant assuré P. Lambert qu'il l'entendrait avec plaisir, celui-ci lui raconta l'histoire qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

« Jacques Delorme est né natif d'un endroit bien loin d'ici; il m'en a dit le nom peut-être plus de vingt fois, mais je n'ai jamais pu le retenir; tout ce que je m'en rappelle, c'est qu'il est à plus de soixante lieues de Blaquemont. Son père et sa mère avaient beaucoup d'enfans qu'ils élevèrent le plus chrétiennement possible; mais Jacques, qui était le dernier de tous, reçut encore une meilleure éducation que les autres; car le curé de l'endroit voyant en lui une grande douceur de caractère et beaucoup de bonne volonté, le prit en affection, et lui prodigua ses leçons et ses conseils avec un soin tout particulier. Jacques eût bien voulu en profiter plus long-temps; mais ses parens n'étaient pas riches; il fallut qu'il se mît à tra-

vailler dès qu'il en eut la force, et il ne put plus dès-lors voir le curé qu'à ses momens de repos et toujours pendant fort peu de temps chaque fois. Cette consolation lui fut encore bientôt enlevée ; car M. d'Orfeuil, le seigneur de l'endroit, ayant eu connaissance de tout le bien qu'on disait de lui, et le trouvant d'une tournure qui lui revenait bien, le demanda pour domestique : il était lui-même fort religieux ; il n'y avait à craindre dans sa maison ni scandale ni mauvais exemple, et comme il offrait de bons gages, les parens de Jacques acceptèrent avec joie ses propositions et lui confièrent leur fils.

» Ce changement d'état lui fut fort pénible dans les commencemens ; il ne pouvait se faire à l'idée d'être domestique, de dépendre des caprices d'un étranger, et de n'avoir plus d'autre volonté que les siennes : il ne lui fallut pas moins que la pensée de la soumission que nous devons tous aux ordres de la Providence, et des services qu'il

pouvait rendre à ses parens dans sa nouvelle position pour la lui faire supporter avec patience; mais à peine commençait-il à s'y faire, qu'une autre cause vint lui donner d'autres chagrins. C'est une chose assez ordinaire que les domestiques d'une même maison se jalousent les uns les autres, et n'aiment pas celui que le maître paraît affectionner le plus : Delorme m'a dit qu'il avait vu ça presque partout, et que les meilleurs même, hommes ou femmes, étaient bien rarement exempts de ce vilain défaut : ceux de M. d'Orfeuil l'avaient donc aussi; la bonne volonté qu'il témoignait à Jacques, et le bien qu'il disait de lui, excitèrent la jalousie de ses camarades, qui cherchèrent à lui rendre tous les plus mauvais offices possibles, et en firent un véritable martyr tout le temps qu'il resta dans la maison.

»Heureusement ce temps-là ne fut pas long; son obéissance et sa patience ne ardèrent pas à être récompensées. L'hi-

ver ayant ramené son maître à la ville, l'un des cousins de celui-ci, ecclésiastique aussi savant que vertueux, remarqua Jacques, et ayant besoin d'un domestique en ce moment, il le demanda à son parent qui lė lui céda. Jacques fut, dans sa nouvelle condition, *comme le poisson dans l'eau;* il avait peu de choses à faire et beaucoup de livres à sa disposition. L'abbé de Trannecy, le chanoine qu'il servait, s'apercevant de son goût pour l'étude, voulut bien le diriger lui-même, et en peu de temps il devint un vrai savant. Car, ne vous y trompez pas, Monsieur, quoiqu'il porte une blouse et qu'il mène la charrue, Jacques Delorme en sait furieusement long, allez; je l'ai entendu plusieurs fois raisonner avec notre curé, et je ne suis qu'un ignorant, à la vérité, mais il m'a semblé qu'on serait presque embarrassé de dire lequel des deux est le plus sciencé.

» Ce fut là, comme il le dit lui-même, le beau moment de sa vie; mais il ne

fut pas de longue durée ; la révolution survint, et les prêtres, comme les nobles, furent obligés de s'expatrier pour échapper à la mort dont ils étaient menacés. Jacques suivit son maître en émigration et l'accompagna dans tous ses voyages. Tant que dura l'argent qu'ils avaient emporté, leur existence ne fut pas trop triste ; mais quand il fut épuisé, comme il n'y avait pas possibilité d'en faire revenir d'autre, ils furent obligés de songer au moyen de gagner leur pain. M. de Trannecy, qui était un savant, ne fut pas embarrassé ; il donna des leçons de toutes sortes de sciences, et eut tout de suite beaucoup d'écoliers qui lui valurent beaucoup d'argent ; mais il tomba malade, et les petites épargnes qu'il avait eu le temps de faire furent bientôt épuisées ; alors ce fut au tour de Jacques de travailler ; comme il était grand et fort, il alla se louer comme journalier sur le port ; et pendant près de six mois que son maître fut incapable de reprendre le

cours de ses leçons, il suffit ainsi seul aux besoins de leur petit ménage.

»Enfin les fureurs de la révolution se calmèrent; les émigrés purent rentrer chez eux, et M. de Trannecy en profita. Peu après son retour en France, il fut nommé à un évêché, et Jacques Delorme devint son valet-de-chambre. C'était un beau poste qui lui valait trente pistoles par an; mais il n'en jouit pas long-temps : son maître mourut au bout de deux ans. Ce fut comme un coup de foudre pour Jacques, qui se croyait enfin tranquille pour bien des années, et qui, depuis qu'il était en service, n'avait pas encore pu mettre deux sous de côté pour s'assurer un sort dans sa vieillesse. Il songeait tristement à ce qu'il allait devenir, lorsqu'il fut tout-à-coup tiré d'inquiétude d'une manière bien agréable. Huit jours après la mort de l'évêque, il reçut de son principal héritier une somme de dix mille francs en beaux écus comptant, qui lui avait été léguée par tes-

tament, en reconnaissance de ses bons et loyaux services.

» Il avait alors trente-huit ans; son père et sa mère étaient morts depuis long-temps; ses frères et sœurs étaient établis et dispersés de droite et de gauche; il résolut de s'établir aussi. Dès que son intention de se marier fut connue, comme il avait une bonne somme d'argent, et qu'on savait en outre que c'était un garçon de bonne vie et mœurs, on lui offrit plus de vingt partis, dont il n'accepta aucun, parce qu'il ne voulait se marier qu'autant qu'il trouverait dans le caractère de sa femme l'assurance d'être heureux en ménage. « C'est pour la vie qu'on se marie, disait-il alors et répète-t-il encore souvent aujourd'hui, et l'on ne saurait apporter trop de précautions au choix d'une femme, qui non-seulement peut influer par elle-même sur le bonheur ou sur le malheur du restant de vos jours, mais qui peut aussi mal élever ses enfans et les rendre de nou-

veaux sujets de chagrin pour leur père.»
Chaque fois qu'on lui proposait un nouveau parti, on croyait le gagner en lui disant : La fille est belle ; ou bien, elle est riche; ou bien, elle a tel talent, telle qualité; mais, sans dédaigner toutes ces considérations, elles ne venaient pour lui qu'en seconde ligne, et il s'informait avant tout de sa conduite, de son caractère, des compagnies qu'elle fréquentait, des plaisirs qu'elle préférait. Vous ne le croiriez peut-être pas, mais c'est pourtant la pure vérité; il m'a assuré plus d'une fois que dans ces vingt partis au moins qu'on lui a offerts il n'en a trouvé que quatre dont il n'ait pas été dégoûté dès les premières explications, et dans ces quatre-là, pas un seul qui lui ait convenu quand il a pu connaître plus particulièrement la demoiselle.

» Il en était déjà à croire qu'il ne trouverait pas ce qui lui convenait, lorsqu'enfin un vieux domestique de M. d'Orfeuil lui parla de Françoise, la

fille du fermier de Blaquemont, dont il avait pu apprécier tout le mérite pendant différens séjours qu'il avait faits au château avec son maître, qui en était alors propriétaire. Le bien qu'il lui en dit lui donna l'envie de la connaître, d'autant plus qu'il savait que son vieil ami était un homme solide qui ne se laissait pas prendre aux apparences. Mais comment faire? comment se présenter dans une maison où il ne connaissait personne? Le bon souvenir que M. d'Orfeuil avait gardé de lui, le désir de récompenser les services qu'il avait rendus à son cousin, et peut-être aussi celui de procurer un bon parti à la fille d'un honnête homme dont il n'avait jamais eu qu'à se louer, levèrent cette difficulté; il donna à Delorme une commission pour Blaquemont, et celui-ci, après un séjour de trois semaines, s'étant convaincu qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'épouser Françoise, la demanda en mariage à son père, qui non-seulement

la lui accorda volontiers, d'après les excellens témoignages que M. d'Orfeuil rendit de sa conduite et de ses principes, mais qui, étant déjà vieux alors, lui céda le bail de la ferme : c'est ainsi que Delorme, après avoir tant roulé son corps par tout le monde, finit par s'établir définitivement à Blaquemont. Les conseils de son beau-père lui furent nécessaires, pendant les premières années, pour le mettre au courant de toutes les affaires du labour, auquel il ne connaissait pas grand'chose ; mais petit à petit, il a acquis tout ce qui lui manquait sous ce rapport, et comme c'est un homme infiniment sciencé, qui sait raisonner tout ce qu'il fait, c'est lui aujourd'hui qui en remontre aux autres. »

Ce récit intéressa vivement Florville, qui ne put méconnaître dans la bonne conduite de Delorme la première cause du bonheur dont il jouissait. Curieux de savoir jusqu'à quel point ce bonheur avait été sans mélange, il demanda à

Pierre Lambert : « Mais depuis qu'il est à Blaquemont, est-ce qu'il n'a pas éprouvé de contrariétés d'aucune nature?

— Que dites-vous donc là, monsieur? lui répondit Lambert. Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde qui n'en éprouve jamais de contrariétés? Mais par la manière de les supporter on les diminue, et même quelquefois on les fait cesser; et c'est à c'te manière-là qu'excelle Jacques Delorme. Je l'ai vu, et plus d'une fois même, dans des occasions où bien d'autres que lui auraient perdu la tête et auraient empiré leur position par les efforts désordonnés qu'ils auraient faits pour en sortir; mais lui, ce n'était pas ça du tout; il commençait d'abord, pour ne pas trop s'attrister et pour conserver sa tête libre, par voir tous les motifs de consolation qui lui restaient. Par exemple, il disait : V'là un tel malheur qui m'arrive; eh bien, ça n'empêche pas que j'ai encore une bonne femme, de bons

enfans, de bons domestiques, de bons amis, une bonne santé; le bon Dieu m'envoie c'te contrariété-là pour me faire souvenir de ne pas trop m'attacher aux biens de ce monde, et pour me punir des torts que j'ai eus envers lui; mais ce n'est qu'une marque de bonté de sa part; il aurait pu me l'envoyer bien plus grande, et je dois me trouver bien heureux encore qu'il se contente de si peu de chose quand il aurait pu me reprendre tout ce qu'il m'avait donné. Je serais bien bête si j'allais m'en désoler au point d'oublier tous les autres biens dont je jouis, et de perdre, par un désespoir aussi déraisonnable, tous les avantages que je puis en retirer pour mon salut, qui est bien plus précieux que tous les intérêts de ce monde. Convenez qu'avec un tel raisonnement, que chacun peut faire aussi bien que lui, un homme se met bien vite au-dessus de toutes ces petites contrariétés auxquelles nous sommes journellement exposés. Aussi, je

puis bien vous répondre que je ne les ai jamais vues altérer la bonne humeur de Delorme.

FLORVILLE.

C'est fort chrétien, sans doute; mais, en les prenant avec une pareille indifférence, on risque de les laisser s'aggraver jusqu'à un point qui peut finir par devenir accablant.

P. LAMBERT.

Oh! il n'y a pas d'indifférence du tout dans le fait de Delorme, ne vous y trompez pas; il y a de la résignation, et c'est une tout autre chose. Il commence comme ça par se rassurer contre ce qui lui arrive de fâcheux, pour ne pas s'en laisser abattre et pour retirer tout le mérite qu'il peut s'en faire auprès de Dieu; mais ça ne l'empêche pas de faire après, tout ce qui est en son pouvoir pour y remédier. »

Honteux de se voir ainsi surpassé par un simple paysan, dont il était forcé de s'avouer la sagesse supérieure à la sienne, Florville reprit : « Mais

puisqu'il reconnaît la volonté de Dieu dans ces contrariétés qui lui surviennent comme aux autres, il devrait craindre de s'y opposer en cherchant à les faire cesser.

P. LAMBERT.

Ce n'est pas lui qui se laisse aveugler par des raisons pareilles; il sait trop bien que si Dieu nous ordonne de nous soumettre avec résignation aux afflictions qu'il nous envoie, il ne défend pas du tout cependant, il voit même avec plaisir que nous prenions tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour les combattre : « Dieu, dit-il, veut nous éprouver et non pas nous abattre ; ces contrariétés qu'il nous envoie sont autant d'occasions qu'il nous donne d'exercer notre patience en même temps que notre courage ; il faut la réunion de ces deux vertus pour nous les rendre aussi profitables qu'elles peuvent le devenir ; la première, sans la seconde, serait imparfaite ; la seconde, sans la première, serait de nulle

valeur à ses yeux. » Je l'ai entendu plusieurs fois causer là-dessus avec M. le curé; c'était vraiment étonnant tout ce qu'ils disaient l'un et l'autre : on ne conçoit pas où des hommes ont pu puiser tant de science; j'aurais volontiers passé une nuit à les entendre : aussi je vous laisse à penser si j'ai écouté avec attention et si j'ai retenu tous leurs discours.

FLORVILLE.

Mais, indépendamment de ces contrariétés que vous appelez vous-même petites, est-ce qu'il n'en a jamais éprouvé de grandes ?

P. LAMBERT.

Elles sont terriblement rares pour un homme qui se conduit comme lui; aussi je ne m'en rappelle que d'une, mais qui était fameuse. Pour comprendre ça, il faut que vous sachiez que quand il a épousé Françoise, elle était recherchée en mariage par un homme du village nommé Gervais; c'était un parti sortable sous bien des

rapports; mais Françoise savait que Gervais manquait assez souvent à la messe les dimanches sans raisons suffisantes, et elle hésitait à l'accepter, dans la crainte, disait-elle, qu'un homme qui ne rend pas à Dieu ce qu'il lui doit n'y manque encore bien plus envers sa femme. Sur ces entrefaites, Delorme arriva, comme je vous l'ai dit, et l'épousa. Gervais en conçut contre lui une telle rancune, qu'il fut pendant plus de deux ans à le dénigrer partout et à lui jouer tous les mauvais tours possibles. Chaque jour il inventait quelque nouvelle menterie sur son compte; on n'en croyait, à la vérité, qu'à peine la moitié; mais il y en avait encore assez pour éloigner de lui tous les honnêtes gens du village; et le pauvre Delorme, malgré toutes ses vertus, qu'on n'avait pas encore eu le temps d'apprécier, était laissé seul comme un galeux dont on n'oserait approcher. Encore si Gervais s'en était tenu là, ça n'aurait été que demi-mal;

mais c'est qu'il ne manquait aucun de tous les mauvais tours qu'il pouvait lui jouer. Si je ne voyais pas au soleil qu'il va être bientôt l'heure de me remettre à mon travail, je pourrais vous en citer plus de dix; mais j'aime mieux vous dire comment Delorme se conduisit avec lui. Au lieu de rendre calomnies pour calomnies, il disait tout le bien et taisait tout le mal qu'il savait de lui; si on lui rapportait quelqu'un des mauvais propos qu'il tenait sur son compte, il se contentait de répondre sans s'émouvoir : « Que voulez-vous ? je lui ai pris, quoique bien innocemment, puisque je n'en savais rien, une bonne femme; c'est une chose assez rare pour qu'il regrette de l'avoir perdue. Je le plains de vouloir s'en venger par d'aussi vilains moyens; mais je serais aussi coupable que lui si je cherchais à lui rendre la pareille; ce n'est que par une bonne conduite que je veux prouver la fausseté de tout ce qu'il avance contre moi. »

C'était bien, en effet, ce qu'il pouvait faire de mieux; car peu à peu, en le voyant toujours si sage et si honnête, on finit par se désabuser sur son compte; il obtint l'estime et l'amitié de tout le monde, et Gervais lui-même, honteux de ses méchancetés, qui avaient fini par tourner contre lui, en demanda pardon, et devint l'un de ses meilleurs amis.

FLORVILLE.

C'est bien de la générosité à Delorme de lui avoir pardonné.

P. LAMBERT.

Vous ne le connaissez guère, si vous vous en étonnez; il n'a pas plus de rancune qu'une figure moulée. Vous lui faites du mal aujourd'hui? s'il en trouve l'occasion il vous fera du bien demain : c'est ce qu'il appelle la vraie sagesse et la vraie religion. Et si je vous disais qu'avant d'être raccommodé avec Gervais, il a risqué sa vie pour le sauver de la rivière, où il se noyait, vous seriez encore bien plus

surpris, n'est-ce pas? Eh bien, ce ne serait cependant que la pure vérité; tout le monde vous le dira comme moi, et même que ç'a été l'occasion de leur raccommodement. Gervais n'a pas pu tenir là contre, et s'il avait eu des torts auparavant, il faut dire à son honneur qu'il les a bien réparés depuis, en démentant tout ce qu'il avait dit, et en chantant partout les louanges de Delorme. »

L'heure du repos était finie pour Pierre Lambert, il prit congé de Florville pour se rendre à son travail, et celui-ci, cheminant lentement pour regagner son château, repassait dans son esprit toutes les particularités de l'histoire qu'il venait d'entendre, et ne pouvait s'empêcher de s'avouer que son fermier avait pris une meilleure route que lui pour arriver au bonheur.

CHAPITRE VII.

Florville, après le dîner, était retiré seul dans son cabinet, où il méditait tristement sur tout ce que lui avait dit P. Lambert dans la matinée, lorsqu'il fut tout-à-coup tiré de ses rêveries par le bruit d'une chaise de poste entrant au galop dans la cour du château. Son premier mouvement fut de courir à la fenêtre pour reconnaître qui lui arrivait. Son incertitude ne dura pas longtemps, car il ne tarda pas à voir son ancien ami, Jules de Morval, descendre de voiture et monter le perron avec cet air de joyeuse légèreté qui faisait le fonds distinctif de son caractère : « Du moins, s'écria Florville dans son premier moment de joie, je ne suis pas entièrement abandonné, et si Delorme a des amis, j'en ai aussi,

moi ; en voici un qui vient partager les ennuis de ma solitude pour chercher à m'en distraire. » En un instant les deux amis furent près l'un de l'autre, et la cérémonie des accolades et des poignées de main réciproquement données et reçues étant finie, Florville demanda à Morval quel heureux hasard lui procurait le bonheur de le voir.

MORVAL.

Du hasard! dis-tu? mais il n'y en a nullement dans mon fait. Quand on dit au postillon : *fouette pour tel endroit*, ce serait, au contraire, un hasard qu'il ne vous y conduisît pas.

FLORVILLE.

Je puis donc me flatter que tu as fait ce voyage pour moi seul? je t'en dois, en vérité, une bien grande reconnaissance.

MORVAL.

Je suis comme cela, moi; quand j'aime quelqu'un, ce n'est jamais à moitié; aussi ton départ secret et préci-

pité m'a fait tant de peine que je ne me suis pas donné de repos jusqu'à ce que j'aie enfin trouvé ton adresse.

FLORVILLE.

Et comment donc as-tu pu te la procurer?

MORVAL.

Par une connaissance de Mélanie, et j'ai voulu en profiter de suite pour venir te gronder d'une conduite aussi injurieuse pour tes amis, et pour moi surtout. Comment as-tu pu quitter ainsi Paris sans faire part à personne de ta résolution?

FLORVILLE.

Je ne voulais ni affliger les uns ni faire rire les autres à mes dépens ; j'ai cru plus sage le parti que j'ai pris.

MORVAL.

Eh bien, tu t'es grandement trompé; et je puis dire sans me vanter que si je n'avais pris aussi chaudement ta défense contre les mauvaises langues, ta réputation aurait infailliblement reçu un terrible échec.

FLORVILLE.

Ma cause était en bonnes mains, et je te remercie de ton zèle.

MORVAL.

Ce n'est pas pour me faire valoir; mais j'ai eu du mal à dissiper l'orage, car ton cas est grave, au moins : que dire pour excuser un homme de ton âge et dans ta position qui quitte subitement le monde pour aller s'enterrer dans une campagne à soixante lieues de la capitale? Quel diable de vertige t'a donc passé par la tête?

FLORVILLE.

J'étais las des plaisirs du monde; j'ai voulu me faire philosophe.

MORVAL.

Ce n'est pas une raison, cela, mon ami, ce n'est pas une raison. Qu'on se fasse philosophe à soixante ans, c'est une folie excusable alors; mais à ton âge la vraie philosophie est de n'en point avoir, et, comme le dit la chanson, de semer de roses le court espace de la vie.

FLORVILLE.

Enfin, que veux-tu, mon ami ? chacun a sa folie ; la mienne a été celle-là : je regrette la peine qu'elle t'a occasionée ; mais je m'en console en pensant qu'elle n'aura pas dû être de longue durée : on aura sans doute bien vite oublié mon absence ?

MORVAL.

Et c'est encore ce qui te trompe grandement ; on en a parlé pendant près de huit mortels jours.

FLORVILLE.

Prends garde, tu vas me donner de l'amour-propre. Avoir fait parler de moi pendant près de huit jours ! Mais il y a de quoi en perdre la tête de vanité.

MORVAL.

Ne fais pas le dédaigneux ; j'en connais bien qui désireraient un tel honneur et ne l'obtiendraient pas. Ce pauvre Rochambert, par exemple, à peine si on en a parlé pendant trois jours, et cependant sa fin a été bien tragique.

FLORVILLE.

Rochambert! et que lui est-il donc arrivé?

MORVAL.

O mon Dieu! rien qu'une pure bagatelle, qui ne valait certainement pas les grands événemens qu'elle a produits; il s'est avisé d'aller sur les brisées du chevalier de Saint-Aubin auprès d'une assez mauvaise danseuse de l'Opéra; ils se sont pris de paroles et ont été se couper la gorge au bois de Boulogne; le premier est mort au bout de trois jours des suites de ses blessures; le second en restera, dit-on, boiteux pendant toute sa vie.

FLORVILLE.

Quel affreux événement!

MORVAL.

Oui, et pour mon compte il a été doublement funeste; car il m'a fait perdre cinquante louis que j'avais gagnés la veille sur parole à Rochambert.

FLORVILLE.

Tu es donc toujours aussi joueur ?

MORVAL.

Que veux-tu ? c'est ma folie, comme la tienne est la philosophie.

FLORVILLE.

Et à propos de joueur, qu'est devenu d'Annecy ?

MORVAL.

Oh ! c'est bien fâcheux ; ce jeune homme-là n'avait pas du tout de conduite dans son jeu ; il s'est ruiné, entièrement ruiné ; ses parens se sont presque réduits à la mendicité pour payer ses dettes.

FLORVILLE.

Et M. et madame de Flarcourt, comment va leur ménage maintenant ?

MORVAL.

Le mieux du monde : ils ont fini par comprendre qu'ils ne faisaient que se gêner mutuellement par leur jalousie réciproque ; aujourd'hui monsieur va de son côté, et madame du sien, sans

qu'aucun des deux trouve à redire à la conduite de l'autre; ils sont dans l'enchantement de leur nouveau plan de vie.

FLORVILLE.

Pourvu que cela dure.

MORVAL.

On prétend qu'ils profitent un peu trop largement de leur liberté : on cite même déjà des créanciers qui commencent à s'impatienter ; tout cela pourrait bien avoir une mauvaise fin avant peu.

FLORVILLE.

Et le petit Delcourt, tranche-t-il toujours autant du grand seigneur ?

MORVAL.

Oh ! pour celui-là, il n'a eu que ce qu'il méritait; à force de vouloir devenir riche, il a fait tant d'entreprises qu'il a fini par en rencontrer une qui l'a culbuté, et si complètement, qu'il s'en est brûlé la cervelle de désespoir.

FLORVILLE.

Mais tu n'as donc aujourd'hui que des malheurs à me raconter?

MORVAL.

Ainsi va le monde, mon ami; les uns tombent, les autres s'élèvent; il faut prendre son parti là-dessus. C'était une belle allégorie que celle des anciens qui plaçaient la fortune sur une roue! elle est aussi vraie aujourd'hui que de leur temps.

FLORVILLE.

Oui, mais c'est parce que nous sommes encore aussi fous qu'eux.

MORVAL.

Oh! fais-moi grâce de ta philosophie, je t'en conjure; tu sais que c'est mon antipathie.

Cette conversation, dont nous ne rapportons ici que les circonstances les plus frappantes, conduisit les deux amis jusqu'à l'heure du souper, qu'on avait fait avancer en considération du voyageur; et celui-ci, un peu fatigué de sa route, ayant demandé la permission de se reti-

rer de suite après, Florville se retrouva seul encore deux heures au moins avant l'heure à laquelle il avait coutume de se coucher. La soirée était belle, et il en profita pour se promener dans son jardin. Poursuivi par l'idée fixe qui l'occupait sans cesse, ses pensées se portèrent naturellement sur la comparaison entre les deux conversations qu'il avait entendues dans la journée. Quelque léger qu'il fût encore, il ne put cependant s'empêcher de remarquer l'énorme différence qui existait entre les discours de Lambert et ceux de Morval : porté par inclination et par habitude vers ce dernier, il eût bien voulu pouvoir lui accorder la supériorité; mais sur quoi la justifier? c'était ce qu'il s'affligeait de ne pouvoir découvrir; et au contraire, plus il y faisait d'efforts, plus il y voyait d'impossibilité : « Que de folie d'un côté! était-il obligé de s'avouer, et que de sagesse de l'autre! que d'inconséquences chez mes anciens amis! et que de raison chez ces simples

paysans ! Aussi, que de troubles, que de revers, que de malheurs chez ceux-là ! et que de contentement, que de paix chez ceux-ci ! Ah ! si leur croyance, dont j'étais moi-même heureux autrefois, n'était qu'une chimère, elle devrait cependant encore être regardée comme un bienfait pour l'homme, puisque, s'il est possible de trouver ailleurs des momens de plaisir plus vifs, nulle part ailleurs cependant on ne trouvera un bonheur ni plus assuré ni plus constant.

De telles réflexions étaient bien propres sans doute à lui inspirer une généreuse résolution ; mais, enchaîné par les liens d'une longue habitude, retenu par une foule de préventions contraires, effrayé des privations auxquelles il devrait se condamner, autant que des obligations qu'il aurait à embrasser, il finissait, chaque fois que son esprit ne lui fournissait plus d'objections, par rompre brusquement avec ces salutaires pensées, en appelant à son se-

cours de coupables distractions qui l'en délivraient pour le moment. Cette triste ressource vint encore à son aide cette fois, et, après avoir commencé par s'avouer les torts de son ami, il rentra, tout préoccupé de la recherche des plaisirs qu'il pourrait lui procurer dans sa solitude.

CHAPITRE VIII.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il arrivât au château de Blaquemont rien qui mérite d'être rapporté ici. Après avoir épuisé toutes les nouvelles de la ville et tous les commentaires qu'elles leur fournirent, nos amis, n'ayant plus rien de neuf à s'apprendre, commençaient déjà, malgré toutes leurs inventions pour se déguiser la longueur des heures, à trouver qu'elles s'écoulaient bien lentement. Des parties de chasse, des promenades, des repas long-temps prolongés pour tuer le temps plus facilement, quelques cents de piquet dans la soirée, ne remplissaient encore qu'imparfaitement leurs journées, dont l'ennui, quoi qu'ils fissent pour l'éloigner, ne venait que trop souvent réclamer sa part. Morval pro-

posa *l'écarté*, pour varier, disait-il, l'uniformité du piquet et pouvoir ainsi rester plus long-temps au jeu; il proposa aussi, et toujours pour la même fin, d'intéresser celui-ci davantage. Florville y consentit, et dès ce moment tous les autres amusemens furent interrompus pour celui du jeu, dont les chances alternatives laissaient toujours une des deux parties avide de regagner sa perte ou d'augmenter son gain.

Cependant les chances ne se balançaient pas également; Florville avait déjà perdu près de deux mille écus, et dans l'état actuel de sa fortune, cette perte lui était infiniment sensible; c'était d'ailleurs presque tout ce qu'il avait en réserve, et il se voyait réduit à songer aux moyens de se procurer de suite de nouveaux fonds, lorsqu'un jour de grand matin, avant même qu'il fût encore levé, Firmin, son valet-de-chambre, vint lui annoncer que Delorme était là qui demandait à lui parler. Ayant donné l'ordre de le faire entrer,

celui-ci commença par s'excuser de venir l'interrompre de si bonne heure; « mais, continua-t-il, je savais que je vous trouverais encore moins libre plus tard, et j'ai un besoin essentiel de vous parler de suite.

FLORVILLE.

Vous avez fort bien fait, Delorme, d'en agir ainsi; et si je puis quelque chose pour vous, soyez persuadé que je ne me ferai pas prier.

DELORME.

Je vous en remercie de tout mon cœur, monsieur, et, pour en venir de suite au fait, afin de vous retenir moins long-temps, c'est que je me suis mis hier d'accord avec Jérôme pour ses trois journaux de terre dans *les bas-fonds ;* mais je me suis réservé le droit de me dédire jusqu'à ce que je sache s'il peut vous convenir de me vendre les cinq que vous avez au même endroit et qui touchent aux siens.

FLORVILLE.

Mais ils font partie de votre marché, Delorme.

DELORME.

Oui, monsieur, et ce n'est pas un inconvénient; si vous me les vendez, nous en diminuerons le prix sur mon bail, et tout sera dit.

FLORVILLE.

Qu'avez-vous donc qui vous presse si fort? votre bail, si je ne me trompe, a encore dix ans à courir.

DELORME.

C'est vrai, monsieur; mais j'en ai besoin pour une affaire que je médite, et dont je ne vous ai pas encore parlé, parce que jusqu'à présent elle n'était qu'un projet. Je marie Ursule, ma fille aînée, à Nicolas, le fils aîné de Genssion. Son père lui donne en dot une pièce de terre qui n'est séparée de celle de Jérôme que par la vôtre, et voilà pourquoi je voudrais en traiter avec vous, afin de les réunir toutes en un seul morceau.

FLORVILLE.

Vous m'étonnez, Delorme; il me semble que votre fille aurait pu trouver mieux.

DELORME.

Peut-être, en effet, aurait-elle pu trouver quelque chose de plus du côté de la fortune; cependant Genssion n'est pas sans rien; il donne quatre bons journaux de terre à son fils et une somme de douze cents francs comptant pour se mettre en ménage; si ce n'est pas tout ce que j'aurais pu désirer, j'en suis amplement dédommagé par l'excellente conduite et par les bons sentimens du jeune homme, que j'étudie depuis long-temps, et dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FLORVILLE.

J'en ai aussi entendu parler dans ce sens; et, sous ce rapport, je vous en fais mon compliment; mais, cependant, un peu plus de fortune n'aurait pas nui.

DELORME.

Non, sans doute; mais il aurait fallu

qu'elle se trouvât avec la même réunion de bonnes qualités; et ce sont deux choses bien difficiles à rencontrer ensemble aujourd'hui. Je n'ai pas vu lieu d'y réussir, et dans la nécessité de faire un choix entre plus d'argent ou plus de vertus, j'ai donné la préférence à ces dernières, parce que je les crois plus utiles au bonheur que l'argent, qui se perd si facilement par le défaut de conduite. A quoi aurait servi à ma fille de trouver un mari qui lui aurait apporté trois ou quatre mille francs de plus, et qui aurait peut-être fait son malheur par les défauts de son caractère ? »

Florville se pinça les lèvres en entendant ces paroles; mais il se remit aussitôt, et, changeant de conversation, il continua : « Au reste, ce que je vous en dis, n'est que par l'intérêt que je porte à votre famille ; vous savez mieux que moi ce qui convient à Ursule, et je connais assez votre sagesse pour être certain que vous n'aurez agi qu'avec

toute la prudence nécessaire. Ainsi, pour en revenir à votre proposition, puisque vous tenez à ces cinq journaux de terre, je ne veux pas vous les refuser ; combien m'en donnerez-vous ?

DELORME.

J'attends que monsieur me dise ce qu'il désire en avoir. »

Florville, dont on connaît le besoin pressant d'argent, crut devoir ne pas l'effrayer par un prix trop élevé, et, après avoir réfléchi un instant, il lui en demanda cinq mille francs.

DELORME.

Monsieur ne connaît pas la valeur de ce morceau de terre ; c'est le meilleur de tout le terroir. Je l'ai fait estimer et estimé moi-même : je lui en offre six mille francs. »

A cette proposition inattendue, Florville fixa sur Delorme des yeux où se peignaient la surprise et l'admiration. « Quel diable d'homme êtes-vous donc ? lui dit-il enfin. Vous voulez

payer plus cher qu'on ne vous demande !

DELORME.

Je dois, en conscience, avertir monsieur de son erreur ; ce serait un vol véritable d'en profiter.

FLORVILLE.

Eh bien ! soit ; mais je ne veux pas être vaincu en générosité ; j'accepte les six mille francs que vous m'offrez, et j'en emploierai la différence avec le prix que je vous demandais en divers objets que j'offrirai à Ursule pour cadeau de noces.

DELORME.

Ce sera alors une double reconnaissance que nous devrons à monsieur, et je lui en fais, dès aujourd'hui, mes sincères remercîmens. »

Florville, pressé d'argent, et ne voulant pas en demander avant la signature du contrat, fit venir en toute hâte un notaire qui rédigea de suite l'acte de vente, et midi n'était pas encore

sonné, que tout était déjà terminé et les six mille francs payés.

Ainsi tiré d'inquiétude sur ce point, Florville se remit à jouer avec une nouvelle ardeur, espérant toujours regagner ce qu'il avait perdu ; mais les chances lui devinrent de plus en plus défavorables, et en moins de trois jours il perdit, non-seulement les cinq mille francs du prix de sa vente, mais encore les mille francs qu'il s'était engagé à employer en cadeaux pour Ursule.

Qui dira son désespoir d'un tel résultat? Il proposa de jouer sur parole ; mais Morval ne lui répondit que par un sermon moitié sérieux, moitié ironique, sur le danger d'une telle conduite. « Tu m'appelais joueur, lui dit-il, et voilà que tu te montres toi-même plus passionné que moi. La veine n'est pas pour toi en ce moment, mon ami ; plus tu t'obstinerais, plus tu perdrais : ce n'est pas mon habitude de ruiner mes amis : ta perte est déjà assez considé-

rable : je ne veux pas l'augmenter au point de te gêner. »

Florville, qui n'avait fait et ne voulait faire à personne part du véritable état de ses affaires, fut obligé d'afficher une insensibilité qu'il était bien loin cependant d'avoir pour cette perte, et la journée qui la vit se consommer, se passa aussi gaîment, en apparence, que les précédentes ; mais, pour me servir d'une expression populaire, le diable n'y perdit rien, et la nuit lui revalut, et même avec usure, tout ce que le respect humain lui avait dérobé dans le jour, de malédictions, d'imprécations, d'emportemens et de fureur. Incapable de trouver un seul moment de repos dans son lit, le malheureux propriétaire de Blaquemont descendit au jardin dans l'espoir que la fraîcheur de la nuit calmerait la vive agitation dont il était tourmenté ; mais ce fut inutilement, ses remords l'y suivirent et aussi vifs et aussi brûlans.

Ainsi qu'une eau fangeuse qui retient

sous sa croûte épaisse les fétides vapeurs qu'elle renferme, répand au loin cependant de mortifères exhalaisons dès qu'une main imprudente a troublé son repos, de même un cœur coupable peut bien jouir pendant quelques instans d'une trompeuse tranquillité; mais le moindre choc qu'il éprouve, réveillant en lui une foule de déplorables souvenirs, rend à ceux-ci toute leur énergie, et les lui présente réunis en une masse accablante, semblables à une légion de spectres accusateurs dont les voix menaçantes lui crient anathème et lui dénoncent les vengeances suspendues sur sa tête.

Florville, sans doute, n'avait commis aucun de ces grands crimes dont le seul souvenir est un enfer anticipé pour celui qui s'en est rendu coupable; mais que de graves reproches n'avait-il point à se faire! avec quelle déplorable légèreté n'a-t-il point abandonné ces croyances salutaires qui

avaient fait le bonheur de son enfance et d'une partie même de sa jeunesse! avec quelle honteuse inconséquence n'a-t-il point adopté les principes opposés contre lesquels sa raison ne cessait de réclamer! quelle imprudence dans ses jugemens! quelle fureur dans ses plaisirs! quelle folie dans sa conduite! Il se rappelle les conseils si sages et si méprisés de son vieux père; il voit sa malheureuse épouse, dont il devait être le soutien et le guide, tombant au printemps de ses jours victime de leurs communes erreurs. Sa fille aussi, sa fille chérie lui apparaît pour lui demander compte de sa fortune dissipée, et, semblables à ces noirs démons qui rient des malheurs qu'ils ont faits, il voit en même temps et l'insensibilité d'un Morval consolant ses regrets par d'ironiques conseils, et les torts d'une Mélanie l'éloignant d'une réforme qu'elle redoute, et la perfidie d'un monde trompeur aux promesses duquel il a eu la sottise

de croire, et qui n'a su lui donner que les remords qui le déchirent.

Confondu aux souvenirs de tant d'erreurs et à la vue de leurs tristes résultats, incapable de s'excuser et ne trouvant en son propre cœur que des motifs de reproches et de condamnation, le malheureux Florville voudrait en vain se fuir lui-même et arracher de son esprit ces importunes pensées; la justice de Dieu, d'accord avec sa bonté, ne le permet pas; il faut qu'il souffre, parce qu'il a péché; il faut encore qu'il souffre, parce que, des réflexions que lui inspirent ses douleurs, peuvent naître son repentir et son retour au bonheur.

Ce fut sans doute par une disposition bienveillante de cette même bonté divine que ses pas incertains le portèrent sous les fenêtres de la ferme de son château. Le calme qui régnait sous ce toit heureux contrastait trop avec la brûlante agitation de son âme pour qu'il n'en fît pas la

remarque : « Tu dors, vertueux Delorme, dit-il en lui-même, tu dors en paix, et moi je veille pour les regrets et les remords! Peut-être en ce moment un songe flatteur te fait assister par avance aux noces de ta fille bien-aimée; tu jouis de la joie de ta famille ; tu reçois les complimens de tes amis ; tu bénis tes enfans ; tu leur souhaites une longue suite de jours heureux comme les tiens, et moi, maudit de Dieu, abandonné des hommes, traître à ma famille, traître à moi-même, je veille pour les regrets et les remords. »

Florville n'était point encore assez profondément perverti pour ne connaître que les fureurs du désespoir ; quelques larmes vinrent ici mouiller ses paupières ; son cœur oppressé en respira plus librement; sa douleur s'en trouva soulagée, et, rendu enfin à des pensées plus calmes, quoique encore aussi tristes, il crut pouvoir essayer

d'aller demander à un sommeil réparateur l'oubli des peines qui l'accablaient.

CHAPITRE IX.

Il était déjà dix heures du matin lorsque Florville descendit le lendemain dans la salle à manger, lieu ordinaire de leur réunion à cette heure. A son grand étonnement, il n'y trouva ni Morval ni Mélanie; mais le premier ne tarda pas à paraître, et, d'un ton qu'il s'efforça de rendre aussi dégagé que possible, il annonça qu'une lettre qu'il venait de recevoir de Paris l'obligeait à partir de suite, et qu'il avait même déjà envoyé demander les chevaux à la poste. Un départ aussi prompt étonna plus qu'il n'affligea Florville, qui ne répondit à cette annonce que par des propos vagues, dont la politesse du monde lui faisait un devoir. Mélanie ayant peu après fait dire qu'un violent mal de tête l'em-

pêchait de descendre, Florville et Morval déjeûnèrent tête à tête, et, à la précipitation avec laquelle ils mangèrent, à l'insignifiance de leur conversation, à la froideur de leurs complimens réciproques, il eût été difficile de dire lequel des deux était plus content d'être débarrassé de l'autre.

Enfin, le déjeûner finit, et les chevaux de poste arrivèrent; nos deux amis se firent les adieux le moins froids qu'il leur fut possible, et Morval, montant en voiture, indiqua au postillon la route de Bruxelles.

« A Bruxelles! répéta Florville en rentrant; je croyais qu'il retournait à Paris; il ne m'a rien dit de ce voyage: quelle discrétion avec un homme qu'il appelle son ami! » Piqué de cette réserve, il monta chez Mélanie pour savoir s'il ne lui en avait pas dit davantage; mais il la trouva sortie; elle était allée, lui dit Rose, sa femme-de-chambre, essayer si le grand air ne dissiperait pas son mal de tête.

L'heure du dîner les rassembla ; mais ce n'était plus cette Mélanie si vive, si légère, toujours si prète à rire ; elle était chagrine, silencieuse et distraite ; à la rougeur de ses yeux, il était facile de voir qu'elle avait beaucoup pleuré. La première pensée de Florville fut d'attribuer son état au départ de Morval et de s'en offenser ; mais elle avait si beau jeu à en rejeter la cause sur sa violente migraine, qu'elle le convainquit enfin, et qu'il finit par lui demander presque pardon de ses injurieux soupçons.

Laissé seul après son dîner, et fatigué des pénibles émotions qu'il avait éprouvées depuis plusieurs jours, autant que de sa veille de la nuit précédente, Florville voulut se coucher de bonne heure, et depuis long-temps déjà il était profondément endormi, lorsqu'il fut tout-à-coup éveillé par les aboiemens réitérés des chiens de cour. L'obstination avec laquelle ils les faisaient entendre lui parut singulière, et, se mettant à la

croisée, il remarqua, avec plus d'étonnement encore, que les chiens semblaient menacer quelqu'un dans le jardin. Se portant alors de ce côté, il ne fut pas long-temps, en effet, à entendre des chuchottemens et à reconnaître bien distinctement les pas de deux hommes, qui paraissaient avancer avec précaution. Appeler son valet-de-chambre, se couvrir et s'armer, fut pour lui l'affaire d'un instant, et Firmin n'ayant pas tardé à le joindre, ils descendirent aussitôt. « Monsieur, lui dit ce dernier pendant le trajet, je suis certain que tout ceci n'a rien de sérieux ; gardez-vous, je vous prie, de toute précipitation qui pourrait amener des malheurs irréparables et que vous regretteriez toute votre vie.

FLORVILLE.

Il y a donc ici des intrigues dont vous êtes au courant, Firmin, et dont vous ne m'avez pas averti ? que dois-je penser de vous ?

FIRMIN.

Monsieur, tout vous sera expliqué; mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment favorables; j'ai agi dans de bonnes intentions, et j'espère que vous me rendrez justice. »

En parlant ainsi, ils arrivèrent à une petite porte placée au bas d'un escalier dérobé et donnant sur le jardin. A la grande surprise de Florville, ils la trouvèrent ouverte, et, avançant aussitôt, ils virent non loin de là deux hommes portant une malle et paraissant se diriger de ce côté. A leur présence inattendue, ceux-ci jetèrent la malle à terre et s'enfuirent à toutes jambes. Florville voulait les poursuivre; mais Firmin le conjura de s'arrêter en lui disant que c'étaient de pauvres diables qui ne méritaient pas qu'on s'occupât d'eux. « Ce ne sont pas eux, continua-t-il, qui sont les véritables coupables.

FLORVILLE.

Mais, en définitive, que signifie tout ceci? Je veux le savoir, et je trouve fort

étonnant que vous en ayez été prévenu sans m'en avertir.

FIRMIN.

N'ayant pas jusqu'alors de preuves positives à vous donner, je n'aurais probablement fait qu'attirer votre colère sur moi, sans vous rendre aucun service.

FLORVILLE.

Au fait, monsieur Firmin, au fait; quels sont définitivement les coupables dans cette affaire? Vous plaira-t-il maintenant de me le dire?

FIRMIN.

Monsieur, l'un n'est plus en votre pouvoir; l'autre y est encore.

FLORVILLE.

Et quel est cet autre?

FIRMIN.

Mademoiselle Mélanie.

FLORVILLE.

Mélanie!

FIRMIN.

Oui, monsieur; et cette malle renferme ses affaires qui devraient rouler

maintenant sur le chemin de Bruxelles, si M. de Morval n'avait été aussi perfide envers elle qu'envers vous.

FLORVILLE.

O Dieu! que dites-vous là, Firmin? songez qu'il faut des preuves bien fortes pour croire à une pareille accusation!

FIRMIN.

J'y ai pensé, monsieur; et c'est pourquoi j'ai gardé jusqu'à ce moment un silence qui m'était pénible. Si vous voulez vous donner la peine de prendre cette malle avec moi, afin de n'appeler aucun témoin inutile, nous la porterons dans votre chambre, et j'espère que les explications que je vous y donnerai ne vous laisseront aucun doute. »

Florville se rendit à une proposition aussi raisonnable, et lorsqu'ils furent arrivés dans son appartement, Firmin lui raconta ce qui suit:

« M. de Morval, lui dit-il, avait autrefois connu mademoiselle Mélanie; ils renouèrent connaissance ici, et eurent ensemble plusieurs entrevues qui se

prolongeaientsouventassezlong-temps. Ce fut sans doute pendant l'une d'elles que fut conçu l'abominable plan qu'ils ne tardèrent pas à mettre à exécution. Vous n'avez attribué toutes vos pertes qu'aux chances du jeu; elles étaient forcées : vous avez été volé, c'est le seul terme dont je puisse me servir. »

Ici Florville se leva brusquement de son fauteuil, et, se promenant à grands pas dans sa chambre, il répétait avec l'accent du plus profond désespoir ces terriblesparoles : « Trompé! volé! etpar un homme que je croyais mon ami, et par une misérable que j'accablais de bienfaits! A qui donc se fier maintenant...?» Puis, fixant sur Firmin des yeux animés par la colère : « Songez-y bien, Firmin, lui dit-il, il faut des preuves bien évidentes à une accusation aussi grave.

— Vous les aurez, monsieur, lui répondit celui-ci sans se laisser déconcerter; veuillez vous calmer et m'entendre jusqu'à la fin.

» Mademoiselle Mélanie était d'accord avec M. de Morval; assise derrière vous, elle avait des signes de convention qui lui disaient votre jeu, et il jouait ainsi à coup sûr contre vous.

FLORVILLE.

Malheureux! pourquoi ne pas m'en avoir averti plus tôt?

FIRMIN.

Je l'ai appris trop tard, monsieur; toutes vos pertes étaient alors consommées, et la nouvelle que j'en reçus me donna en même temps l'assurance qu'elles ne devaient plus se renouveler. C'était hier dans la matinée; Rose était dans le cabinet de celle que vous lui avez donnée pour maîtresse, et qui la croyait sortie pour une commission dont elle l'avait chargée. M. de Morval vint la trouver, et ils eurent ensemble une conversation qui apprit à Rose qu'il fuyait Paris, poursuivi pour filouteries au jeu; qu'il partirait le lendemain pour Bruxelles; que Mélanie l'attendrait au bout du parc, et qu'il l'emmènerait avec

lui; enfin qu'ils partageraient par égales portions entre eux tout l'argent qu'ils vous avaient volé de concert.

» Ces arrangemens étant terminés, M. de Morval demanda à mademoiselle Mélanie de lui remettre tous ses bijoux, son argent et autres effets précieux pour les emballer plus soigneusement dans ses malles, et celle-ci, sans défiance, entra dans son cabinet pour les prendre. Sa surprise fut grande d'y trouver Rose; au cri d'étonnement qu'elle poussa, M. de Morval accourut, et tous deux, s'étant assurés que Rose avait entendu leur conversation, ne virent rien de mieux à faire que d'acheter son silence à prix d'argent. M. de Morval lui donna un rouleau de cinq cents francs en or, et lui fit promettre de ne rien dire; mais cette honnête fille qui, plus morte de saisissement que vive, n'avait promis que pour sortir plus vite d'une position aussi gênante, n'eut rien de plus pressé que de venir de suite me conter ce qui se passait, et

me demanda conseil sur ce qu'elle devait faire. J'y fus moi-même fort embarrassé; mais, connaissant toute la sagesse et toute la discrétion de M. Delorme, j'allai lui conter l'affaire et réclamer ses conseils. « Il y a bien des choses à considérer là-dedans, me répondit-il après avoir réfléchi un moment. D'abord, vous n'avez uniquement pour preuve, contre un homme et une femme qui ont la confiance de Monsieur, que le dire d'une jeune fille que Monsieur peut très-bien ne pas regarder comme suffisant, et que les coupables, qui ne paraissent pas novices en fourberies, trouveront mille prétextes pour récuser; de sorte que tous deux vous courrez risque d'être écrasés l'un et l'autre entre l'enclume et le marteau, sans qu'il en revienne aucun bien à votre maître. Ce ne serait cependant pas une raison suffisante pour vous dispenser de le prévenir, s'il y avait au moins une chance pour espérer quelque utilité de cet avertissement; mais je n'en vois au-

cune ; car, en admettant même que Monsieur y ajoute foi, son argent n'en est pas moins perdu, et puisqu'il n'en a plus à perdre, et qu'ils doivent se séparer bientôt, il n'y a par conséquent plus de dangers que les friponneries dont il a été la victime se renouvellent. Tout ce que pourrait produire cet avis en ce moment serait une querelle violente qui finirait peut-être par une effusion de sang ou même par la mort de l'une des deux parties, et c'est un malheur dont il importe avant tout d'éviter la possibilité, qui, d'ailleurs, comme nous venons de le voir, ne serait compensée par aucun avantage réel. Quant à mademoiselle Mélanie, Monsieur n'est-il pas trop heureux qu'elle montre ainsi ouvertement sa perfidie? et s'il avait connaissance de ses sentimens véritables, tels qu'ils vous ont été révélés, ne serait-ce pas même un devoir pour lui de la chasser honteusement? Laissez-la donc partir sans bruit et sans scandale, puisque telle est son intention :

c'est, à mon avis, le plus grand service que vous puissiez rendre à votre maître.

» Nous avons trouvé ces conseils très-sages et nous nous sommes déterminés à les suivre. Rose, en conséquence, a aidé elle-même à faire les paquets de sa maîtresse, qui est partie en avant, ce matin, pendant le déjeûner, pour attendre, ainsi qu'ils en étaient convenus, M. de Morval au bout du parc. Nous pensions l'affaire terminée, et nous attendions que vous vous aperçussiez vous-même de l'absence de Mlle Mélanie, lorsque, à notre grande surprise, nous la vîmes revenir après une absence de quatre heures. Elle se jeta, en entrant, sur son canapé, avec toutes les marques du plus violent désespoir, et pleura long-temps sans pouvoir proférer une seule parole; enfin elle dit à Rose : « Je suis trahie, ma chère Rose, par cet abominable Morval, par ce perfide, par ce scélérat; tous les hommes sont des monstres; » et elle se tordait les mains, et elle s'arrachait les cheveux,

et elle poussait des cris de rage et de fureur. Rose, qui n'avait pas encore la clé de cette énigme, lui demanda ce qui la faisait revenir et parler ainsi. « Ce qui me fait revenir ! reprit-elle, vraiment, c'est qu'il ne veut plus de moi, le monstre! Il m'a jouée, comme il avait joué son ami : il emporte mon argent, mes bijoux, mes effets les plus précieux ; il me prive de ma part convenue dans les gains qu'il a faits ici, et me laisse là sans s'inquiéter de ce que je vais devenir. L'infâme ! le scélérat ! je voudrais le tenir pour lui arracher les yeux, le hacher en mille pièces. »

» Rose, qui n'avait jamais assisté à de pareilles scènes, restait interdite sans savoir que répondre à de telles fureurs ; sa maîtresse continua : « Tiens, tiens, lis plutôt, ma chère, lis cette lettre qu'il m'a jetée en passant au grand galop devant la place où je l'attendais. Mon premier mouvement avait été de la déchirer ; mais j'ai réfléchi ensuite qu'il valait mieux la conserver pour me ser-

vir de titre contre lui à l'occasion. »
Cette lettre, que Rose lut avec attention, lui disait qu'après y avoir mieux pensé, il ne croyait pas prudent pour le moment de l'emmener avec lui à Bruxelles; qu'il lui conseillait de rester encore quelque temps avec vous; qu'elle se tranquillisât sur ce qu'il emportait à elle; qu'il en avait besoin dans l'état actuel de ses affaires, mais qu'il lui en rendrait un jour bon compte; et que, quant à sa malle renfermant ses robes et autres objets de nécessité journalière pour elle, elle n'avait pas à s'en inquiéter; qu'il l'avait remise à d'honnêtes gens qu'il avait bien payés pour la lui reporter la nuit même; que, si elle voulait les attendre à une heure du matin à la petite porte donnant sur le jardin, elle ne tarderait certainement pas à les voir arriver, et que, de cette manière, personne n'aurait connaissance de sa petite escapade.

» Voilà, monsieur, l'entière et exacte vérité dans cette affaire; nous avons

agi pour le bien et d'après les conseils d'un homme prudent ; si nous nous sommes trompés, c'est une erreur que nous vous prions d'excuser en considération de nos bonnes intentions. »

Florville, pendant tout ce récit, s'était promené à grands pas dans sa chambre ; il continua encore de même quelque temps après que Firmin eut cessé de parler, et paraissait abîmé dans les plus tristes réflexions. A la fin, cependant, se tournant vers son valet-de-chambre : « Aujourd'hui, dit-il, je me sens trop agité pour m'arrêter à une opinion quelconque ; demain chacun saura ce que je pense de sa conduite : laissez-moi seul maintenant, et ne parlez de tout ceci à qui que ce soit. »

CHAPITRE X.

Trois heures s'étaient à peine écoulées depuis cette déplorable scène, lorsque Florville sonna Firmin; sa vanité blessée en tant d'endroits différens à la fois, son amour trahi, ses intérêts lésés l'agitaient trop vivement pour qu'il pût rester long-temps dans cette pénible position. Ne voyant aucun moyen de suspecter la vérité d'un récit dont il avait la preuve sous les yeux, il avait facilement compris la nécessité d'une rupture violente avec l'être assez criminel et assez vil pour payer ses bontés par une aussi noire perfidie, et il s'y était déterminé. Grâce à la sage précaution qu'il avait prise de ne rien faire dans le premier mouvement de son indignation, il put éviter tout éclat scandaleux et toute querelle

inutile : « Remettez cette lettre à Mélanie, dit-il à Firmin dès qu'il fut entré dans sa chambre ; elle lui porte l'ordre de sortir de suite d'ici, et vous veillerez à ce qu'il soit promptement exécuté ; je ne veux pas que l'heure du déjeûner la retrouve dans le château ; que Louis la conduise dans mon cabriolet jusqu'au prochain village, où elle prendra la diligence, et que je n'entende jamais parler, ni de cette femme, ni de rien qui puisse y avoir rapport. Si elle demandait à me voir, n'oubliez pas que je m'y refuse entièrement. »

Les ordres de Florville furent fidèlement exécutés ; les paquets de Mélanie, déjà préparés pour un autre voyage, furent bientôt rassemblés et placés dans le cabriolet. En vain elle voulut tenter de fléchir celui qu'elle avait si indignement trompé : Firmin, qui connaissait les intentions formelles de son maître, et qui d'ailleurs n'était pas fâché de voir s'éloigner cet objet

de scandale, fut inexorable et lui en refusa tous les moyens. Ni ses pleurs, ni ses cris, ni ses promesses, ni les injures dont elle essaya tour à tour le pouvoir, ne purent le porter à manquer à sa consigne; et, voyant même que les choses traînaient trop en longueur, il la prit par le bras, et, l'entraînant vers le cabriolet, il la força d'y monter.

Florville était en ce moment à l'une des fenêtres de son appartement qui donnaient sur la route que devait suivre le cabriolet; lorsqu'il le vit s'éloigner au grand trot, il lui sembla être soulagé d'un poids énorme qui l'accablait; il respira plus facilement, et, se jetant dans un fauteuil : « Enfin, s'écria-t-il, me voilà libre! C'est, du moins, une compensation à tant de chagrins que j'ai éprouvés avant d'arriver à ces derniers; je puis commencer aujourd'hui une nouvelle carrière, et, en lui donnant une autre direction, éviter tous les écueils contre lesquels j'ai tant de fois échoué jusqu'à ce jour....

Oui, il faut changer; la raison et l'expérience m'en font une loi; il ne sera pas dit que toutes les peines et toutes les amertumes de la vie seront pour moi, et toutes les douceurs et les joies pour de misérables paysans qui n'y ont pas plus de droit que moi. »

Ainsi parlait Florville, un moment laissé aux seules inspirations de sa conscience; mais bientôt des habitudes enracinées, de vieilles préventions, d'injustes préjugés vinrent combattre ces généreuses résolutions. Péniblement affecté de la lutte violente que se livraient en son cœur les passions et la raison, il s'était levé, et, se promenant à grands pas dans sa chambre, il demandait en vain à son courage une détermination que celui-ci lui refusait. S'il se rappelait, en effet, avec une profonde douleur tant de cruelles déceptions dont il avait été la victime en poursuivant les plaisirs du monde, il ne voyait pas, d'un autre côté, avec moins d'effroi, les sévères devoirs que

lui imposerait la religion ; et son esprit, également combattu par les souvenirs du passé et par les terreurs de l'avenir, flottait incertain entre deux partis, dont aucun ne lui paraissait exempt de dangers et d'inconvéniens.

Pendant qu'il était livré à d'aussi pénibles perplexités, des scènes d'un bien autre genre se passaient dans la cour de la ferme du château. C'était le jour fixé pour la célébration du mariage d'Ursule ; une troupe de parens et d'amis venait la chercher pour la conduire à l'église, et bientôt les coups de fusil, les grands cris d'allégresse, les sons discordans de trois ou quatre violons firent retentir les airs des marques bruyantes de la joie générale. Florville, à qui tant d'événemens fâcheux arrivés coup sur coup avaient fait oublier tout le reste, surpris de ce bruit inattendu, courut à sa croisée pour en reconnaître la cause, et ses yeux l'en ayant promptement instruit, il n'eut pas la force de supporter la vue d'un bonheur qui contrastait si

douloureusement avec son état, et, fermant aussitôt sa croisée, il alla se rasseoir, plus triste encore, au fond de son appartement, où, dévoré de regrets et de remords, il se livra, sans réserve, comme sans consolation, aux déchirantes pensées qui l'accablaient.

Bien différente était alors la position du vertueux Delorme : autant tout est sombre, tout est triste dans le château, autant tout est joyeux, tout est animé dans la ferme. Mais, pour avoir une idée plus entière du bonheur qui y règne, il faut pénétrer dans son intérieur et assister aux scènes attendrissantes dont elle est le témoin. Parée, dans ce moment solennel, autant que la circonstance l'exigeait, mais plus belle encore de la pudique rougeur qui colore ses joues virginales, Ursule est aux pieds de son père et de sa mère, et sollicite leur bénédiction. Nicolas Genssion, son futur, a imité son exemple, et tous deux, à genoux, attendent en silence cette précieuse faveur. Les

larmes que la joie lui faisait répandre, et les sentimens divers qui agitent son âme, empêchent Françoise de parler; mais, plus calme et plus fort, Delorme, après avoir appelé sur la tête de ses enfans chéris toutes les bénédictions du ciel, leur tient ce discours dicté par la tendresse et par la religion : « Encore quelques heures, ma fille, lui dit-il, et vous aurez échangé le toit paternel pour celui de votre époux; ne vous faites pas d'avance de trop riantes images de votre futur bonheur; ce serait le moyen le plus certain de nuire à celui qui peut vous être réservé. Dans la nouvelle existence que vous allez commencer, comme dans celle que vous quittez, des peines et des plaisirs vous attendent; la religion seule vous donnera des armes pour résister aux premières, et des conseils suffisans pour ne pas vous laisser éblouir par les seconds. L'exactitude avec laquelle vous avez toujours rempli vos devoirs de fille me donne la douce confiance que

vous remplirez également ceux d'épouse et de mère. Vous saurez rendre aussi aux nouveaux parens que vous acquérez aujourd'hui le même respect et la même obéissance que vous nous avez toujours témoignés. Mais ce que je vous recommande principalement, c'est de ne jamais oublier que la perfection n'est le partage de personne en ce monde, et de savoir supporter avec patience les petits défauts que vous trouverez en celui à qui vous allez unir votre sort, de même que, je l'espère, il saura également supporter les vôtres. Confiance réciproque, indulgence mutuelle, c'est là, mes chers enfans, c'est là que gît toute la science du bonheur en ménage, lorsque, comme vous, les époux y apportent un cœur courageux et une âme vertueuse. Si je connaissais quelque chose de mieux, mon amour vous le dirait de suite; mais la piété sincère qui vous anime tous deux, mais les bonnes qualités que vous possédez également tous deux ne me laissent

que cette seule recommandation à vous faire. Pour vous assurer la force d'y être fidèles en toutes circonstances, demandez-en chaque jour la grâce à Dieu, qui peut seul vous la donner; priez-le aussi qu'il vous affermisse de plus en plus dans la voie dans laquelle vous avez commencé de marcher; recourez à lui avec confiance dans toutes les épreuves qu'il pourra vous envoyer, et, fortifiés par son secours, qui ne manque jamais à ceux qui savent l'implorer avec ferveur, vous passerez en ce monde une vie heureuse qui sera pour vous le gage d'une éternité mille fois plus heureuse encore. »

Le père et la mère de Genssion joignent leurs bénédictions à celles de Delorme, et les autres grands parens présens à cette scène y répondent par d'unanimes approbations. Mais bientôt l'heure du départ sonne, et l'on se met en marche pour l'église. Partout, sur sa route, le cortége est accueilli par les félicitations des villageois ac-

courus sur le pas de leur porte pour le voir passer. Les jeunes filles applaudissent en voyant Ursule si belle ; les garçons sourient à son futur ; les mères disent quelques mots d'encouragement et d'amitié à Françoise dont elles remarquent le trouble ; les pères secouent affectueusement la main à Delorme ; tous se font un plaisir de témoigner la part qu'ils prennent à la joie d'une famille qu'ils estiment et qu'ils aiment.

Florville avait été invité et avait promis d'assister à la messe de mariage : cette circonstance lui était revenue à la mémoire au moment du départ du cortége, et sa première pensée avait été de s'en dispenser ; mais quel humiliant aveu de ses chagrins et de sa faiblesse ! D'un autre côté, cependant, quelle triste figure ne ferait-il pas à cette cérémonie ? Pourrait-il prendre assez sur lui pour y paraître convenablement, et ses traits altérés, son air soucieux ne le trahiraient-ils pas plus que son absence ? Il osa néan-

moins compter sur sa force, et se rendit à l'église, où il arriva au moment où le prêtre entonnait le *Gloria in excelsis.*

Placé près de la mariée et de sa famille qui l'entourait, il remarqua sur tous leurs visages un air de profond recueillement qui l'étonna dans une circonstance dont tant de personnes, même religieuses, se font une excuse à leurs distractions et à leur légèreté : Delorme surtout le frappa. Jamais sa figure, autrefois belle, ne lui avait paru aussi imposante qu'en ce moment où, immobile, les bras croisés sur sa poitrine et la tête humblement inclinée, il implorait avec toute la simplicité d'une âme pure et toute la ferveur d'une foi vive les bénédictions du ciel en faveur de sa fille bien-aimée : un rayon de soleil passant à travers les vitreaux de l'église et venant se jouer sur ses cheveux blancs, semblait le couronner comme d'une auréole de gloire, et l'on eût pu, sans grands frais

d'imagination, le comparer, dans ce moment solennel, à l'un de ces radieux archanges qui, prosternés aux pieds du trône de l'Eternel, lui offrent sans cesse le tribut de leur amour et de leur reconnaissance.

Moins profond peut-être était le recueillement des autres membres de la famille; mais tous étaient trop pénétrés de l'importance de l'acte religieux auquel ils assistaient, pour se permettre aucune pensée contraire à sa sainteté. Persuadés que la plus précieuse marque d'attachement qu'ils pouvaient donner aux nouveaux époux était d'attirer sur eux la faveur du ciel, ils s'efforçaient, par de ferventes prières, de le leur rendre propice, et tout ce qui eût pu les distraire de ce devoir si doux leur eût semblé comme un vol fait à des parens chéris.

La vue de cette cérémonie religieuse, si différente de toutes celles auxquelles il avait jusqu'alors assisté, inspira à Florville de salutaires réflexions : « Je

ne m'étonne pas, se dit-il, que tant d'unions soient malheureuses dans le monde ; si la religion n'est pas une fable, il doit en être ainsi. Les époux et leurs parens viennent bien plutôt insulter Dieu jusque dans son temple, par les pensées qu'ils y apportent et les discours qu'ils s'y permettent, qu'implorer son secours ; il les maudit au lieu de les bénir, et de là tant de malheurs, sous tant de formes différentes, qui ne tardent pas à les accabler. Sans doute ils n'éprouveront pas le même sort, ces pieux époux pour qui tant d'ardentes prières s'élèvent au ciel. Ah ! que n'étais-je animé des mêmes sentimens et que n'ai-je eu les mêmes secours au moment de mon mariage ! Tu vivrais peut-être encore, pauvre Elise ! et ton heureux Florville n'eût point connu ces revers et ces chagrins qui lui rendent aujourd'hui le présent si douloureux et l'avenir si menaçant. »

Incapable de maîtriser les importuns

souvenirs que réveillait en lui cette cérémonie, Florville en vit arriver la fin avec joie ; et dès que le prêtre eut prononcé l'*Ite missa est*, il se hâta de sortir avant tout le monde, afin de se dérober à la vue d'une joie qui ne pouvait qu'aigrir ses peines en renouvelant ses regrets.

CHAPITRE XI.

Chacun peut concevoir aisément la joie qui régna pendant toute cette heureuse journée dans la ferme du château de Blaquemont. Après avoir donné à l'église l'exemple de la piété, Delorme, pendant toute la fête qui suivit, donna celui de la gaîté la plus franche et la plus animée. Nous ne dirons pas ici les jeux et les plaisirs qui embellirent cette fête; ce n'est pas au village que brillent les inventions en ce genre, et ils n'offriraient que la répétition de ce que chacun de nous a déjà vu sans doute plusieurs fois; mais ce que nous ne saurions passer sous silence, ce sont les touchans adieux d'Ursule à son frère Pierre. Vers la fin du jour et au moment où tout annonçait une prochaine séparation, ce pau-

vre infirme, qui se rappelait tout ce qu'il devait aux soins compatissans et aux attentions charitables de sa sœur, ne put supporter l'idée de son absence de la maison, et, sentant qu'il n'allait plus être maître de retenir ses larmes, il se fit porter dans une chambre voisine, où il leur donna un libre cours. Ursule s'était aperçue de sa sortie, et, laissant aux autres les joies de la fête, elle avait été s'enfermer avec lui pour tâcher d'adoucir ses chagrins et de consoler ses regrets. Nicolas, qui l'avait suivie, acceptant aussi pour son compte tous les engagemens qu'elle prenait, tous deux lui promettaient de le venir voir souvent, de l'emmener chez eux toutes les fois qu'il voudrait y venir; enfin, de s'occuper de lui tout autant que s'ils demeuraient ensemble. Le malheureux Pierre, tantôt dominé par la pensée de sa triste position, tantôt tout entier au bonheur de sa sœur chérie, les remerciait de leur bon cœur, recommandait Ursule

à Nicolas, et de grosses larmes ou un doux sourire venaient alternativement changer sa mobile figure, selon que l'un ou l'autre de ces deux sentimens l'affectait plus vivement.

Plus d'un quart-d'heure s'était déjà ainsi passé lorsqu'on s'aperçut de la disparition des nouveaux mariés. Delorme, qui avait tout remarqué, voulut prévenir les plaisanteries que cette circonstance pourrait occasioner, et que le long et copieux repas qui avait précédé ferait peut-être sortir des bornes convenables. Il s'empressa donc, sous prétexte de savoir si Pierre ne se trouvait pas incommodé, d'ouvrir les portes de la chambre où il savait les trouver tous trois, et chacun put admirer cette scène si attendrissante d'amitié fraternelle ; elle ferma la bouche à ceux qui préparaient peut-être déjà quelque spirituel impromptu, et il n'y eut qu'une voix pour louer le réciproque attachement de Pierre et d'Ursule.

La soirée déjà avancée commanda

bientôt ensuite la retraite à tous ces bons villageois, qui ne voulurent pas perdre dans les fatigues d'une veille trop prolongée les forces dont ils avaient besoin le lendemain pour leurs travaux habituels ; et après quelques instans donnés encore à la joie, après aussi une nouvelle salve d'artillerie pour célébrer le départ des nouveaux mariés, tout redevint, dans la ferme de Blaquemont, aussi calme et aussi silencieux qu'à l'ordinaire.

Hélas ! ce calme trompeur ne dura pas long-temps; le feu se déclara, sur les minuit, dans une grange immense que Delorme, dont l'exploitation s'était considérablement accrue depuis quelques années, avait fait bâtir lui-même au dernier renouvellement de son bail, et bientôt l'incendie, favorisé par la grande quantité de gerbes qui s'y trouvaient entassées, eut acquis un développement effrayant. En vain tout le village, accouru à la première nouvelle de ce désastre, chercha-t-il à

combattre les ravages du fléau destructeur, on fut promptement forcé de reconnaître l'inutilité de tous les soins, et, abandonnant sa proie au feu, on se borna à préserver les autres bâtimens de la ferme. Heureusement ils étaient couverts en tuiles, et la grange qui brûlait en était séparée par un espace d'une trentaine de pieds environ. Avec une sévère attention sur toutes les pailles enflammées que le vent emportait, et avec de l'eau jetée à profusion sur toutes les parties des bâtimens voisins que la violence du feu pouvait trop échauffer, on fut assez heureux pour n'avoir à regretter que la perte de la grange et de tout ce qu'elle contenait.

Mais ce n'en était pas moins une perte considérable pour Delorme, qui se voyait enlever en quelques heures le fruit de tant d'années de travail. Aussi long-temps que le danger avait réclamé son activité, il l'avait conservée tout entière; mais lorsqu'il put enfin envisager de sang-froid sa posi-

tion, il s'en trouva un moment accablé : ce moment fut court, il est vrai, mais il fut bien pénible. Certain que les soins que l'on donnait aux feux mourans de l'incendie suffisaient alors pour prévenir tout malheur, il s'était retiré chez lui pour consoler sa femme et ses enfans, et Florville l'y avait suivi dans la même intention; mais que pouvaient ses consolations tout humaines sur une famille aussi cruellement affligée! En vain son bon cœur le fit-il s'épuiser en mille efforts ingénieux pour adoucir au moins la peine de ces malheureux, ses paroles, reçues avec reconnaissance, n'avaient rien qui allât à l'âme, et n'étaient qu'un vain son sans puissance comme sans effet.

Ce n'était pas à lui qu'appartenait le pouvoir de guérir une plaie aussi profonde; un autre vint tenter l'entreprise et y réussit mieux. Le curé de l'endroit, accouru l'un des premiers sur le lieu du désastre, voulut aussi, lorsque ses soins y furent devenus inutiles, donner

ses consolations à Delorme : mais qu'il s'y prit bien différemment ! Il ne lui répéta pas ces conseils usés que le monde prodigue aux victimes du malheur ; il n'en appela pas à son courage, à sa fermeté ; il ne fit pas luire à ses yeux de trompeuses espérances pour l'avenir : mais après avoir compati à ses peines, après s'être affligé avec lui, il lui parla de résignation, de soumission aux ordres de la Providence : « Dieu vous avait donné des richesses, lui dit-il ; il vous en retire aujourd'hui une partie : sa sainte volonté est toujours adorable. Cette apparente rigueur cache certainement des vues miséricordieuses sur vous, et si ce n'est pas dès ici-bas qu'il veut les révéler, votre foi du moins vous assure que si vous savez y correspondre par un humble acquiescement, il saura aussi vous rendre pendant une éternité mille fois plus qu'il ne vous reprend dans ce monde pour quelques jours. Pourriez-vous consentir à perdre par une impatience coupable, le fruit

d'un échange aussi avantageux ? »

Ces paroles produisirent sur l'âme aussi éminemment chrétienne de Delorme tout l'effet qu'on devait en attendre. Elles calmèrent ce que, dans le premier moment de surprise, sa douleur pouvait avoir d'excessif ; et si elles ne lui rendirent pas de suite sa tranquillité habituelle, du moins elles le disposèrent à la recouvrer promptement, et l'aidèrent puissamment à surmonter l'abattement dans lequel l'avait jeté d'abord cet accident aussi imprévu qu'accablant.

Ses amis aussi, dès que leur présence ne fut plus nécessaire ailleurs, vinrent lui offrir les consolations les plus touchantes : c'était un spectacle vraiment attendrissant, que celui du généreux débat qui s'éleva alors entre eux pour faire accepter de préférence les services que chacun offrait à l'envi : les uns proposaient des fourrages pour remplacer ceux que la flamme avait dévorés, et ne voulaient entendre par-

ler de paiement que lorsque Delorme pourrait le faire sans se gêner; les autres offraient un emplacement pour recevoir ces fourrages en attendant que la grange fût rebâtie; ceux-ci se chargeaient de charrier le bois dont cette construction nécessiterait l'emploi; ceux-là, ne voulant être entendus que de lui seul, l'assuraient tout bas que s'il avait besoin d'argent, ils se feraient un plaisir de lui en prêter; tous enfin montraient un même empressement à lui adoucir le malheur dont il venait d'être la victime.

Profondément ému de tant de marques d'amitié, Delorme laissa tomber quelques larmes qu'il avait jusqu'alors refusées à sa position: « Mes amis, dit-il à son tour, mes chers amis, je vous remercie bien sincèrement de toutes vos offres généreuses; croyez que j'en serai reconnaissant toute ma vie; mais pour aujourd'hui, il m'est impossible d'en accepter ni d'en refuser aucune. Dans quelques jours, lorsque

j'aurai la tête plus libre, j'arrêterai avec plus de réflexion mon plan de conduite pour réparer le désastre qui vient de m'arriver, et ce sera alors que, s'il en est besoin, je me permettrai de dire à chacun de vous les services que je réclame de son amitié.

—Il ne faut pas de reconnaissance pour ça, reprit à haute voix quelqu'un de la compagnie; nous ne ferons probablement que réparer un malheur que nous avons peut-être nous-mêmes occasioné. Sans ces maudits coups de fusil qu'ils ont tirés hier soir au départ d'Ursule, je suis presque sûr que nous aurions tous passé la nuit bien tranquillement dans notre lit : je le leur avais dit, et vous le leur aviez dit vous-même aussi, Delorme; mais ils n'ont pas voulu nous écouter. Ces diables de jeunes gens, ça ne veut jamais en faire qu'à sa tête!

— C'est vrai ça, c'est vrai, répéta-t-on de toutes parts; il est bien à croire que c'est la bourre de quelque fusil qui

aura été mettre le feu à la grange; et puisque nous ne savons pas qui de nous a fait le malheur, il est bien juste que nous aidions tous à le réparer. »

Une telle scène ne pouvait que produire la plus vive impression sur Florville, qui la contemplait en silence et avec admiration. Se rappelant l'abandon dans lequel il avait été laissé, et comparant la conduite de ses soi-disant amis avec celle de ces bons villageois, il ne lui fut pas difficile de juger de quel côté était la plus honorable et la plus généreuse. « L'homme du monde, se dit-il, a des compagnons de folies et de vices; l'homme vertueux seul a des amis véritables : j'avais déjà fait une bien cruelle épreuve de la première vérité; j'en vois aujourd'hui une bien douce et non moins certaine de la seconde. »

Cependant il ne voulut pas en rester à une stérile admiration, et entraîné par l'exemple général, il prit à son tour la parole pour réclamer la plus forte part

dans les services à rendre à Delorme ; il l'autorisa à couper dans ses bois tout ce qui lui serait nécessaire pour la reconstruction de sa grange. Chacun applaudit à ce don généreux, et, pour la première fois peut-être de sa vie, Florville reçut des complimens sincères.

Mais le soleil, qui commençait à paraître sur l'horizon, rappelait tous ces bons villageois à leurs travaux ; inutiles alors auprès de leur ami affligé, ils se retirèrent après lui avoir réitéré l'offre de leurs services ; et Florville aussi, fatigué de corps autant que d'esprit, par suite de tant d'événemens divers dont il avait été la victime et le témoin en si peu de temps, se retira également et alla chercher chez lui un repos rendu nécessaire après tant de violentes secousses.

CHAPITRE XII.

Delorme, laissé enfin seul avec sa famille, remarqua avec peine l'abattement de sa femme et de ses enfans: ranimant alors lui-même son courage et sa foi pour tâcher de relever leurs esprits consternés : « Eh quoi! leur dit-il, n'étiez-vous donc chrétiens que dans la prospérité, et le moment où votre religion doit vous être plus précieuse, sera-t-il précisément celui où vous voudrez en perdre le fruit? L'épreuve est rude, j'en conviens; mais plus elle est ainsi, plus il sera glorieux d'en triompher; plus la récompense qu'elle peut nous faire mériter sera grande. En quoi d'ailleurs la diminuerions-nous, si nous refusions de nous y soumettre? et par combien de consolations, au contraire, ne pouvons-nous pas l'a-

doucir, si, en l'acceptant avec résignation, nous savons nous en assurer les heureux fruits? M. le curé vous l'a dit, et vous le saviez déjà : la peine qui nous est imposée n'est que pour un temps, et le dédommagement qu'il ne tient qu'à nous d'en obtenir sera pour une éternité. Vous ne m'avez jamais donné lieu de douter de votre foi, mes enfans ; appelez-la à votre secours en ce moment; n'eût-elle que cette seule pensée à vous offrir pour consolation, ce serait déjà suffisant pour vous faire supporter avec courage le malheur qui nous arrive. Sans doute notre sort va perdre quelque chose des douceurs qu'il avait ; mais ces douceurs ne nous étaient pas dues ; combien d'autres qui valent mieux que nous sont cependant plus malheureux que nous encore? Nous tenions de la pure bonté de Dieu tout ce que nous avions; des desseins dont notre faible intelligence ne comprend point en ce moment la profondeur, mais qui nous seront révélés un

jour, l'ont porté à nous en retirer une partie; ne voyons que ce qu'il nous laisse, lorsqu'il pouvait nous retirer tout; lorsque peut-être notre négligence, notre froideur dans son service, notre ingratitude pour tant de faveurs dont il nous avait comblés, méritaient cette juste punition, et remercions-le de nous avoir ainsi épargnés. »

Joignant aussitôt la pratique au précepte, Delorme se jeta à genoux, et toute sa famille ayant imité son exemple : « Mon Dieu, dit-il alors, vous êtes souverainement puissant, et il n'arrive rien dans ce monde sans votre permission; vous êtes souverainement bon, et vous ne permettez rien qui ne soit pour le bien de vos enfans : nous voici entre vos mains, résignés à votre sainte volonté, et confians en votre infinie miséricorde. Frappez, punissez, châtiez; faites de nous tout ce qu'il vous plaira; nous ne vous demandons qu'une grâce, la force de persévérer jusqu'à notre dernier jour dans les saintes résolu-

tions que vous-même nous inspirez; afin qu'après avoir su profiter pour notre justification des épreuves que vous nous aurez envoyées dans ce monde, nous soyons jugés dignes de recevoir dans l'autre les récompenses éternelles que votre divin Fils a promises à ceux qui, comme lui, porteraient ici-bas leur croix avec courage et résignation. »

Le Dieu bon que Delorme invoquait avec tant de ferveur ne fut point insensible à sa prière; tous les membres de sa famille l'avaient prononcée avec la même sincérité, tous se relevèrent également soulagés. Ce n'est point la joie qui règne dans leurs cœurs, mais c'est une douce sérénité, une pieuse satisfaction, plus délicieuses peut-être encore. L'effet en est sensible sur leurs traits défigurés, il n'y a qu'un instant, par le chagrin, et rendus maintenant à leur expression habituelle. Delorme s'en aperçoit aussitôt, il les en félicite, il les encourage, et leur adressant de

nouveau la parole : « A présent, leur dit-il, que nous avons, si je puis me servir de ce terme, *mis Dieu de notre parti*, nous devons penser qu'il n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes; la résignation qu'il nous ordonne est loin d'être de la paresse : mettons-nous donc à l'ouvrage, et tâchons de réparer promptement, par un surcroît de travail et d'assiduité, la perte que nous venons de faire. »

Il parlait encore lorsque Nicolas, appuyé sur le bras d'Ursule, entra chez lui. Sa tête était couverte d'un linge, sa figure était pâlie, mais rien du reste n'annonçait qu'il fût dangereusement blessé : « Ce n'est rien, ce n'est rien, s'empressa-t-il de répondre aux questions que chacun lui fit; c'est un maudit morceau de bois qui m'est tombé sur la tête dans la bagarre de cette nuit; j'ai un peu saigné, et ils ont voulu me ramener chez moi : voilà pourquoi vous ne nous avez pas vus plus tôt ni l'un ni l'autre; Ursule

n'a pas prétendu me quitter, et elle a pansé toute la nuit mon bobo, comme si c'était une blessure sérieuse. Mais vous autres, continua-t-il, à quoi en êtes-vous après une si triste nuit ? »

Lorsqu'il eut acquis la certitude qu'il n'y avait pas d'autres malheurs à déplorer ni à craindre que celui qu'il connaissait déjà, il changea aussitôt de conversation, sans même se donner le temps de répondre à toutes les questions que chacun lui faisait sur sa blessure : « Ah ça, beau-père, dit-il à Delorme, j'ai quelque chose de plus sérieux que tout ça à vous dire ; j'en ai causé avec Ursule, et elle est tout-à-fait de mon avis. Hier, vous étiez riche, et vous l'avez dotée en conséquence ; aujourd'hui vous ne l'êtes plus autant, et bien sûr que si c'était à refaire, vous lui donneriez moins : je ne veux pas profiter que mon contrat a été signé vingt-quatre heures plus tôt, et je viens proposer de vous

rendre tout ce que vous ne pourriez plus lui donner à présent.

Tous les enfans de Delorme.

Non, non, nous n'entendons pas cela ; et si notre père veut nous croire, il laissera l'affaire telle qu'elle est faite.

NICOLAS.

Mais ce n'est pas juste, je ne veux pas être riche à vos dépens.

JACQUES (*l'aîné des garçons de Delorme*).

Ursule n'a eu que sa part quand elle s'est mariée; l'accident de cette nuit ne la regarde pas.

URSULE.

Ce n'est pas bien, Jacques, ce que tu dis là; tu ne veux donc plus que je me regarde comme ta sœur?

Tous les enfans de Delorme.

Si, si, toujours.

NICOLAS.

Eh bien! entre frères et sœurs tout doit être commun ; je ne pourrais pas jouir avec plaisir de quelque chose que je saurais vous faire tort.

JACQUES.

Mais ce n'est pas toi qui nous l'auras fait, ce tort-là, ce sera le feu.

NICOLAS.

Je le sais bien; mais n'importe, c'est un hasard dont je ne veux pas profiter; avec ça que c'est moi qui ai tant pressé, que tout a été conclu quinze jours plus tôt; sans cette avance-là le contrat aurait été fait autrement. »

Delorme et sa femme étaient ravis d'admiration en reconnaissant un aussi bon cœur et des sentimens aussi délicats dans leur gendre : la noble générosité avec laquelle leurs enfans s'élevaient contre cette proposition, ne les comblait pas moins de joie. Après avoir joui quelque temps en silence des douces émotions que faisait naître en eux ce débat si extraordinaire, Delorme prit enfin la parole : « Nicolas, dit-il, j'apprécie tout ce que votre offre nous montre en vous d'amitié et de bons sentimens; je vous remercie de l'une et je vous loue des autres; mais

vous poussez le scrupule trop loin, mon ami; la dot d'Ursule vous est légitimement acquise, et....

NICOLAS.

Pardon, beau-père, si je vous interromps; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Pardi! je sais bien que vous n'avez pas le droit de m'en rien redemander; je sais bien aussi que quand vous la lui avez donnée, ce n'était pas au détriment des autres : mais enfin les choses ont terriblement changé depuis vingt-quatre heures, et c'est à ça que je veux remédier.

DELORME.

Ce malheur se réparera, mon ami, et peut-être même plus promptement que nous ne pensons tous. J'ai reçu tant d'offres de services, qu'il sera presque impossible qu'avec tant de secours, et Dieu aidant, je me ressente long-temps du désastre de cette nuit. M. de Florville, entre autres, me donne tous les bois dont j'aurai besoin pour reconstruire ma grange.

NICOLAS.

Ah bien, à la bonne heure, ça! je l'avais toujours dit que ce M. de Florville était un brave homme; mais ça n'empêche pas ce que je vous disais. Si vous rattrapez un jour ce que vous venez de perdre, vous nous rendrez ce que vous nous aurez repris, voilà tout.

URSULE.

Vous nous feriez vraiment de la peine, mon père, si vous nous refusiez. Vous voyez combien Nicolas y tient, et je n'ai pas besoin, sans doute, de vous dire que je ne le désire pas moins que lui.

NICOLAS.

Il me semble que ce serait entrer par une mauvaise porte dans une famille, que d'arriver là comme tout exprès pour lui prendre le plus clair de son bien. D'ailleurs, n'est-ce pas à l'occasion de nos noces que ce malheur est arrivé? Nous ne pouvons pas en être la cause sans en ressentir les effets.

DELORME.

Eh bien! puisque vous voulez absolument avoir votre part dans notre désastre, je promets de vous la donner par les services que je vous demanderai; c'est tout ce que je puis accepter de votre bonne volonté.

NICOLAS.

Au moins, ne me manquez pas; chargez-moi plus fort que tous les autres, ça ne sera que justice. Vous ne me ferez jamais payer ce qu'il vaut, le trésor que vous m'avez donné. »

Et en disant ces mots, Nicolas jetait sur Ursule un regard dans lequel il était facile de lire l'accord de ses sentimens avec ses paroles : ce fut le signal de la fin du débat. On s'embrassa, on se complimenta, on se questionna; et Nicolas, blessé pour le salut commun, et venant offrir une restitution aussi inattendue, fut l'objet des attentions de chacun. Après les horreurs d'une nuit aussi funeste, tous les cœurs avaient besoin de consolation; ils la trouvaient

abondante dans les sublimes enseignemens de la religion, et dans les doux épanchemens de cette amitié sincère qu'elle seule inspire, et que détruisent trop souvent, dans de semblables occasions, les froids calculs de l'intérêt humain.

Courageuse et résignée, toute la famille de Delorme retrouva bientôt après, au déjeûner que Françoise ne tarda pas à servir, toute sa gaîté habituelle. Chacun expliquait ses plans, chacun disait ce qu'il croyait convenable d'entreprendre; et à leur ton calme et tranquille, on eût pu croire qu'ils parlaient d'une affaire qui leur était étrangère. Une personne de la compagnie, cependant, paraissait soucieuse, et semblait ne prêter à la conversation qu'une oreille préoccupée : cette personne, c'était Delorme. Ses enfans respectèrent quelque temps son silence et son chagrin; mais comme il se prolongeait, Ursule, qui avait plus que les autres son franc-parler, voulut essayer

de l'en distraire, et lui adressa plusieurs fois la parole dans cette intention; elle n'en obtint que des réponses affectueuses, à la vérité, mais d'une brièveté désespérante. Moins circonspect et plus hardi, Nicolas, qui avait compris les intentions de sa femme, voulut aller directement au but : « Ne songez donc plus à tout ça, beau-père, lui dit-il ; avec un bon courage et de bons bras, le malheur sera bien vite réparé; vous le disiez vous-même tout-à-l'heure.

DELORME.

Aussi n'est-ce pas cela qui m'inquiète, mon ami; mais c'est de penser que j'eusse pu éviter la fâcheuse position dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, et que je ne l'ai pas fait. Cette réflexion, qui m'est venue à l'esprit il n'y a pas encore une demi-heure, me tourmente horriblement.

NICOLAS.

Comment donc ça? Ce n'est pas vous qui avez mis le feu, j'en suis bien sûr

par exemple ; ce n'est pas vous non plus qui avez dit aux autres de le mettre : ainsi, qu'est-ce qu'il y a de votre faute là-dedans ?

DELORME.

Il n'y a pas de ma faute si ma grange est brûlée, vous avez parfaitement raison ; mais il y a de ma faute si je n'ai pas le droit de m'en faire rembourser le prix, ainsi que de tout ce qu'elle contenait, et voilà ce qui me désole.

NICOLAS.

Et qu'est-ce donc que vous auriez pu faire pour ça ?

DELORME.

Il faut que je vous le dise afin de vous mettre à même d'éviter une pareille faute. Peu de temps après que ma grange fut bâtie, un Monsieur de la ville vint m'offrir de la faire assurer contre l'incendie ; il ne devait m'en coûter qu'une faible somme, vingt ou vingt-cinq francs par an ; et en consentant à la payer, si ma grange brûlait, on m'en remboursait la valeur. Je ne

connaissais pas encore ces sortes d'opérations, qui étaient toutes nouvelles, et je refusai ; mais depuis j'ai eu plusieurs exemples de cultivateurs qui ont été brûlés, et voyant qu'ils étaient tous exactement indemnisés sur le pied convenu, cela m'a fait penser que j'avais eu tort de refuser. Je me proposais chaque jour de me faire assurer comme eux; mais malheureusement jai tant retardé cette dépense, que vous en voyez aujourd'hui le résultat.

NICOLAS.

Mais je ne comprends pas ça du tout, moi; comment auraient-ils pu, avec vingt ou vingt-cinq francs par an que vous leur auriez donnés, vous rembourser peut-être vingt-cinq mille francs que valait votre grange, avec tout ce qu'elle contenait?

DELORME.

Ils l'auraient fait avec le produit de mille autres bâtimens également assurés, et qui n'auraient pas brûlé.

NICOLAS.

De sorte que ce sont les heureux qui paient pour les malheureux?

DELORME.

Précisément, mais ils paient une somme très-légère qui ne les gêne pas; car je n'en serais pas plus pauvre aujourd'hui, si j'avais consenti à payer vingt francs par an depuis que ma grange est bâtie; et s'il leur arrive un malheur, ils savent d'avance comment le réparer sans être à charge à leurs amis.

NICOLAS.

Eh bien! après tout, beau-père, que voulez-vous? Si vous avez fait une faute, il n'y a plus de remède, et ça ne vous avancerait pas de vous en chagriner; il faut prendre les choses comme elles sont. Commençons par rebâtir la grange, et vous la ferez assurer tout de suite après pour éviter que vous ne puissiez avoir de pareils regrets plus tard. Quant à moi, j'irai samedi à la

ville, et je prendrai aussi mes précautions pour ce qui me regarde. »

Tout en causant ainsi, la fin du déjeûner arriva, et la compagnie se sépara pour se rendre à ses travaux, devenus plus pressans et plus nombreux encore par l'accident de cette funeste nuit.

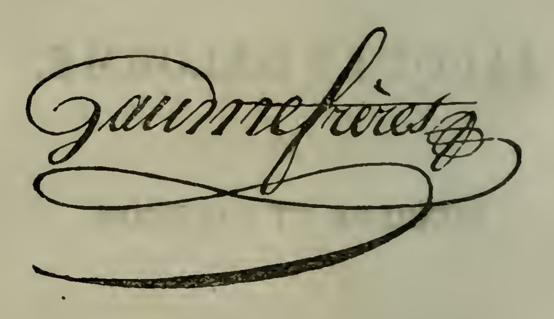
FIN DU TOME PREMIER.

JACQUES DELORME,

OU

BONHEUR ET RELIGION.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Se trouve aussi à Paris,

CHEZ A. JEANTHON, LIBRAIRE,

Place Saint-André-des-Arts, n° 11.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,

Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

JACQUES DELORME,

OU

BONHEUR ET RELIGION;

PAR M. B. D'EXAUVILLEZ.

TOME SECOND.



PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 5.

1833

JACQUES DELORME,

OU

BONHEUR ET RELIGION.

CHAPITRE XIII.

Les promesses des amis de Delorme ne furent point de vaines paroles; il était tellement aimé et respecté de tous les habitans du village, il en avait obligé un si grand nombre et en tant de manières différentes, que chacun se faisait un véritable plaisir et regardait même comme un devoir de lui prouver son estime ou sa reconnaissance. Si le monde nous présente, aujourd'hui surtout, tant d'actes dégoûtans d'égoïsme et d'ingratitude, ces vices af-

freux étaient alors entièrement inconnus encore dans le village de Blaquemont, où, grâce aux soins vigilans d'un pasteur aussi zélé qu'éclairé, et aux pieux exemples que Delorme ne cessait d'y donner, la religion avait conservé toute son influence, et inspirait à tous les cœurs cette aimable charité fraternelle qui allége le fardeau de ceux qui plieraient sous son poids, en le donnant à supporter à tous. « Qui l'aurait dit, s'écriait souvent l'heureux Delorme, qu'un aussi grand malheur aurait été pour moi la source de tant de joie? Sans lui, cependant, je n'aurais jamais connu tout ce qu'il y a de douceur et de consolation à se voir aussi aimé. O mon Dieu! qu'on a bien raison de dire que vous savez tourner le mal en bien quand il vous plaît! Un moment je me suis cru malheureux, et j'éprouve aujourd'hui que je n'ai jamais été aussi heureux. »

Que Florville était loin de pouvoir parler ainsi! ses chagrins étaient cau-

sés par ses vices, et toute espèce de consolation lui manquait; la vue même de Delorme, dont un aussi grand désastre n'avait pu qu'effleurer bien passagèrement la douce tranquillité, lui était douloureuse par la comparaison qu'elle le forçait de faire avec sa propre position. Dans les premiers momens, il avait cru le voir céder à une aussi forte épreuve, et, se préparant à triompher de sa défaite, il espérait y trouver une réponse victorieuse aux réflexions que lui avait suggérées la vue de son bonheur. « C'est la prospérité matérielle dont il jouissait, se disait-il alors, qui en était la cause; maintenant que l'adversité a pesé sur lui, nous verrons un peu si ses principes sauront lui conserver encore cet air de sérénité et de contentement que je lui ai si souvent envié. »

Mais il ne tarda pas à voir toutes ses malignes espérances déçues, et trois jours s'étaient à peine écoulés depuis l'incendie, qu'il avait déjà pu s'en assu-

rer. C'était un soir; Delorme était venu s'entendre avec lui sur la manière dont il exploiterait la permission qu'il lui avait donné d'abattre des arbres dans son bois : curieux de connaître le fond de son cœur, Florville avait voulu essayer de suite d'y lire et d'en découvrir les secrets sentimens. On va voir, par les réponses qu'il reçut, s'il trouva ce qu'il cherchait.

FLORVILLE.

Voilà un bien grand malheur pour vous, Delorme : je regrette bien de ne pouvoir faire plus pour venir à votre secours.

DELORME.

Mais, monsieur, ce que vous voulez bien faire est déjà beaucoup trop, et je ne saurais jamais vous en remercier assez.

FLORVILLE.

C'est qu'en vérité cela est venu comme un coup de foudre, et au moment encore où vous veniez de vous dégarnir pour marier votre fille.

DELORME.

J'en conviens, ce malheur est venu dans le moment où j'avais le moins de moyens pour le supporter.

FLORVILLE.

Et c'est d'autant plus terrible, que votre grange, je crois, était pleine.

DELORME.

Oui, monsieur, je n'en avais pas encore retiré une seule botte.

FLORVILLE.

En vérité, il y aurait de quoi se désespérer. A combien estimez-vous votre perte ?

DELORME.

De vingt-cinq à trente mille francs environ.

FLORVILLE.

Tant que cela! Mais c'est réellement affreux. Et comment pourrez-vous faire pour réparer jamais un pareil désastre?

DELORME.

Monsieur m'en a déjà fourni lui-même un puissant moyen.

FLORVILLE.

C'est bien peu de chose auprès de ce qu'il faudrait.

DELORME.

D'autres amis m'ont promis d'autres services, et j'ai lieu d'espérer qu'avec tant de secours réunis je ne me ressentirai pas long-temps de la perte que je viens d'éprouver.

FLORVILLE.

Mais ce sera toujours trop long; car vous auriez dû employer ce temps à augmenter votre fortune, au lieu de le perdre à la rétablir.

DELORME.

Il n'y a pas de doute que j'aurais pu désirer mieux que ce qui vient de m'arriver; mais enfin Dieu l'a voulu ainsi, il faut savoir se résigner. Ce parti m'est d'autant plus facile, qu'il m'envoie en même temps des consolations bien propres à adoucir mon malheur.

Florville avait en vain enfoncé et retourné, autant qu'il lui avait été possible, le fer dans la plaie de Delorme

pour tâcher de lui arracher quelque plainte; voyant ses efforts inutiles sur ce point, il voulut les essayer sur un autre, et continuant la conversation, il lui dit : « Et c'est précisément ce qui m'étonne qu'il l'ait voulu ainsi ; il me semble que de tels châtimens ne devraient tomber que sur ceux qui l'offensent.

DELORME.

Et quel est donc l'homme qui n'ait pas d'offense à se reprocher envers lui ?

FLORVILLE.

Mais s'il punit ainsi ceux qui mènent une vie semblable à la vôtre, comment donc punira-t-il les grands coupables ?

DELORME.

S'il ne les punit pas visiblement dans ce monde, il les punira éternellement dans l'autre. Les voies de Dieu, monsieur, ne sont pas semblables à celles des hommes, et ne veulent pas être jugées par les mêmes règles. Ce

que la sagesse humaine regarde comme un malheur affreux n'est souvent, dans les vues de la miséricorde divine, qu'une preuve de plus de sa bonté.

FLORVILLE.

C'est au moins une singulière bonté que celle qui vous ruine en brûlant votre grange.

DELORME.

Je conçois qu'un homme qui rapporterait tout à la terre ne saurait voir dans cet événement une preuve de la bonté divine; mais rien n'est plus facile pour celui qui sait qu'il n'est dans ce monde que pour un moment, et pour y mériter son éternité, bien plus que pour y jouir de quelques instans de plaisirs. Il en est de cela comme d'un roi qui donne à l'un de ses favoris une mission aussi dangereuse que pénible et importante: certes, si celui-ci ne voulait y voir que les fatigues et les périls auxquels elle l'expose, il ne trouverait pas que son

souverain lui ait fait une grande faveur en l'en chargeant ; mais il y voit les honneurs, les dignités, les récompenses de tout genre qui l'attendent à son retour s'il revient victorieux des obstacles, et il se réjouit d'avoir ainsi une occasion de les mériter. Eh bien ! Dieu en agit exactement de même envers ceux qu'il veut favoriser : comme il n'a besoin de rien, il n'a aucun service à leur demander ; mais il les éprouve par des adversités plus ou moins douloureuses, afin de leur fournir l'occasion de mériter un plus prompt et un plus grand bonheur dans le ciel, en expiant, dès ici-bas, les fautes dont il n'est personne de nous qui ne soit plus ou moins chargé, et en lui prouvant en même temps leur amour par un acquiescement sans bornes à sa sainte volonté. Pourquoi donc le favori du roi du ciel ne partagerait-il pas les sentimens des favoris des rois de la terre ? Il aurait d'autant plus tort, que la récompense qu'il attend sera plus grande,

et qu'il est plus assuré de l'obtenir de la justice et de la puissance du maître qu'il sert. Et, pour en revenir au fait qui nous occupe, si le monde appelle faveur, grâce, distinction honorable, qu'un lâche seul peut refuser, et que tous les hommes de cœur envient, celle qui envoie un brave officier se faire très-probablement tuer au poste le plus périlleux de l'avant-garde, pourquoi ne donnerais-je pas les mêmes noms à une épreuve qui peut me donner droit à une gloire et à des récompenses bien supérieures encore ?

FLORVILLE.

Je vous félicite de pouvoir envisager ainsi votre position; c'est, du moins, dans votre malheur, une consolation que bien d'autres n'ont pas.

DELORME.

Et dont ils se privent bien gratuitement.

FLORVILLE.

Vous avez celle-là, ils en ont d'autres; les chances se compensent.

DELORME.

Moins que vous ne paraissez le croire, monsieur, car tout tourne à bien pour le chrétien et à mal pour celui qui en rejette la foi et les espérances : c'est une vérité qui se prouve chaque jour par l'expérience. »

Florville se trouva et n'osa cependant paraître piqué de cette réponse, qui lui faisait faire un triste retour sur lui-même. Il répondit à Delorme, avec un ton à moitié ironique : « C'est que tout le monde n'est pas disposé à se contenter d'espérances comme les vôtres : on préfère ce qui est présent et positif.

DELORME.

Monsieur a précisément mis le doigt sur la plaie ; car c'est effectivement parce qu'on cherche ce qui n'appartient pas à cette vie, que, ne le trouvant pas, on ne rencontre que des déceptions qui font le malheur de tous ceux qu'elles ont séduites. De même qu'il est plus sage à des gens de notre état

de s'arranger pour y trouver leur bonheur, que de rechercher les plaisirs des riches qu'ils ne pourraient jamais obtenir, de même aussi il est bien plus sage à l'homme de s'arranger avec ce qu'il lui est permis de réaliser, que de courir après un bonheur que sa nature ne comporte pas, et que, par conséquent, il ne réalisera jamais. On accuse le chrétien de se repaître d'illusions et de ne vivre que dans l'avenir ; on veut, dit-on, du présent et du positif ; mais on ne fait pas attention que c'est justement le chrétien qui en jouit de ce présent et de ce positif, en même temps qu'il a, par surabondance, l'avenir pour lui, et que ce sont, au contraire, ceux qui lui font ce reproche qui ne vivent que de chimères et n'embrassent que des fantômes.

FLORVILLE.

Votre enthousiasme vous porte un peu loin, ce me semble, Delorme; et je crois que vous auriez du mal à me

prouver ceque vous annoncez; car, enfin, vous ne m'expliquerez jamais comment un homme qui ne perd aucune des occasions de plaisir que le monde lui offre est actuellement et nécessairement plus malheureux qu'un autre qui renchérit encore sur les malheurs de la vie par les privations que lui commande sa foi religieuse.

DELORME.

J'entreprendrais volontiers de justifier mon opinion si je ne craignais d'ennuyer monsieur; car il faudrait pour cela des développemens d'une certaine longueur.

FLORVILLE.

Eh bien! n'importe; je ne serai pas fâché de voir comment vous vous tirerez de cette entreprise. Vous savez que je ne suis pas accablé d'affaires, il s'en faut, et je vous donnerai avec plaisir autant de temps qu'il vous en faudra.»

Mais la soirée était déjà avancée; Firmin vint avertir son maître que le

souper était servi, et la discussion fut remise à la première soirée dont Delorme pourrait disposer.

CHAPITRE XIV.

Plus de quinze jours s'étaient passés depuis cette conversation, et Delorme, dont les occupations, déjà si multipliées, venaient de recevoir encore un aussi pénible surcroît, n'avait pas pu s'en distraire un seul instant pour satisfaire à l'engagement qu'il avait pris. Florville, pendant ce temps, voyait ses jours s'écouler tristement dans un fatigant ennui et dans de douloureux regrets; privé des passagères distractions du vice, il n'en avait pas acquis plus de droit aux consolations de la vertu ; dégoûté du premier, qui lui avait fait de si profondes blessures, et n'osant encore embrasser la seconde, dont l'aspect sévère effrayait sa faiblesse, il attendait avec une impatience qu'il était

honteux de s'avouer, les explications que Delorme lui avait promises. En vain il les avait cherchées dans les livres de la bibliothèque qu'il avait achetée avec le château ; ces livres, en petit nombre, et presque tous ascétiques, n'étaient pas à sa portée et entretenaient ses répugnances plus qu'ils ne les guérissaient. Il faut un esprit préparé pour pouvoir profiter de ces sortes d'ouvrages, et Florville, lisant les sublimes préceptes qui mènent à la perfection chrétienne ou les brûlantes expressions de l'amour divin qui enflammait tant de saints, ne ressemblait pas mal à un conscrit tiré le matin de sa charrue et qu'on enverrait le soir au milieu des dangers d'un combat meurtrier, avant qu'il ait pu même apprendre à manier son arme. On n'arrive pas généralement, sans un apprentissage quelconque, à la perfection de la vertu plus qu'à la perfection du courage.

Ce n'est pas toutefois que Delorme

se refusât le repos nécessaire; mais ces momens et ceux de la soirée surtout appartenaient de droit à sa famille, dont les membres réunis alors se rendaient réciproquement compte des travaux de la journée, ou en oubliaient la fatigue dans les charmes d'une innocente causerie dont l'enjoué Pierre faisait les délices par la vivacité de son esprit, et souvent aussi par le récit de quelqu'une des histoires intéressantes qu'il avait lues dans ses livres. Il leur en raconta une entre autres, à cette époque, qui produisit sur eux de si salutaires effets, en les animant d'une nouvelle confiance, et qui provoqua aussi de si utiles réflexions, que nous croyons devoir la rapporter ici. Nous allons la donner telle, à quelques expressions près, qu'elle fut racontée par Pierre.

LA PROVIDENCE JUSTIFIÉE.

« Monsieur le comte de B*** habitait ses terres une grande partie de l'année; aussi vertueux que riche, son plus grand bonheur était de soulager la misère; jamais le pauvre n'implorait en vain sa pitié, et souvent il allait lui-même le visiter, pour joindre aux dons de sa libéralité les consolations et les encouragemens dont il pouvait avoir besoin. Un jour, comme il se promenait sur les bords de la Seine, qui arrose ses vastes domaines, rêvant aux moyens de rétablir une honnête famille qu'un incendie venait de ruiner, il fut tout-à-coup tiré de ses réflexions par le bruit que fit un homme en tombant dans l'eau non loin de lui; le malheureux ne savait pas nager, et il ne tarda pas à être entraîné par le courant; de prompts secours lui furent portés; mais, malgré toute leur activité, il avait déjà perdu connaissance, et paraissait dans

un état bien voisin de la mort, lorsqu'on parvint à le retirer : le comte de B***, aidé de quelques paysans accourus à ses cris, le fit transporter dans son château, où un chirurgien, qu'il fit venir de suite, lui prodigua tous les soins que réclamait son état.

» Long-temps ils furent inutiles. A la fin cependant le malade ouvrit les yeux, poussa un profond soupir, et, après avoir rendu à différentes reprises une grande quantité d'eau, il finit par recouvrer ses sens et sa raison : le premier usage qu'il en fit fut pour remercier son libérateur; mais il ajouta aussitôt : « Hélas ! je ne vous remercie que de vos bonnes intentions, car vous m'auriez rendu un bien plus grand service en ne m'arrachant pas à une mort que je cherchais et qui peut seule finir mes peines. » Un tel désespoir fit frémir l'âme compatissante du comte, qui, jusqu'alors, croyait n'avoir secouru que la victime d'un accident. « Infortuné ! lui dit-il, vous oubliez donc où vous seriez main-

tenant si votre funeste projet s'était accompli? —Vous m'y faites penser; oui, je serais dans l'enfer; mais..... ajouta-t-il après une pause d'un moment, l'enfer serait-il donc plus affreux que ma position? »

» Celui qui parlait ainsi était un homme qui paraissait avoir une quarantaine d'années; sa mise annonçait une profonde misère; mais son ton et ses manières décelaient quelqu'un qui avait reçu une bonne éducation : ce contraste, qui n'échappa pas au comte de B***, semblait lui indiquer une grande infortune à secourir, et il résolut de ne rien négliger pour y parvenir; mais, jugeant qu'il était encore trop agité pour l'écouter et lui répondre de sang-froid, il se retira en l'engageant à ne s'inquiéter pour rien de tout ce qui pourrait lui être utile jusqu'à son parfait rétablissement.

» Le lendemain matin, le trouvant plus calme, il témoigna le désir qu'il avait de lui être utile, et, le plaignant

des malheurs qu'il avait sans doute éprouvés, il lui demanda de vouloir bien lui en confier l'histoire, afin de le mettre en état de juger les remèdes qu'il pourrait y apporter. Après bien des difficultés, auxquelles le comte de B*** ne s'était pas attendu, l'inconnu cependant finit par lui raconter l'histoire suivante :

« Je suis né en Bourgogne, dit-il, d'une famille noble et jouissant d'une fortune honnête : mon père, veuf depuis plusieurs années au moment de la révolution, sut, par une conduite pleine de prudence et de bonté, se concilier tellement l'amour de tous ceux qui le connaissaient, que, par une exception bien rare, il put échapper, sans trop de notables accidens, aux horreurs de cette désastreuse époque. Retiré à la campagne pendant ces jours de malheurs, il donna tous ses soins à mon éducation. Je n'entrerai dans aucun détail sur ces premières années de ma vie, elles sont étrangères à l'événe-

ment dont je vous ai promis le récit, et depuis long-temps j'évite avec d'autant plus de soin de me les rappeler, que l'importun souvenir de leurs douceurs excite en moi des regrets plus pénibles encore que le sentiment des maux affreux qui les ont suivis : une aussi belle aurore devait-elle amener une journée aussi orageuse? J'entrai dans le monde à peu près à l'époque où l'ordre renaissait en France ; j'avais vingt ans alors, et j'étais maître de ma fortune par la mort toute récente de mon père. Élevé dans l'amour de Dieu et des hommes, j'apportais dans une société, que j'étais loin de connaître, une grande horreur du vice, un profond mépris pour tout ce qui aurait pu ressembler à la duplicité, au mensonge, à l'égoïsme. Malheureux que j'étais ! avec de telles dispositions, c'était à ma perte que je courais, le cœur rempli d'espérances.

» Une somme de quarante mille francs, qui était due à mon père à Pa-

ris, m'appela dans cette ville : voilà l'origine de tous mes maux. Jamais, dans nos provinces, je n'eusse été la victime de tant de perfidies; leurs habitans n'y sont pas encore parvenus à ce dépouillement de tout préjugé qui fait excuser le crime par son succès; et la société, moins nombreuse, y fournit au vice moins d'occasions d'échapper à l'infamie qu'il mérite. J'avais cru n'y faire qu'un court séjour de plaisir autant que d'intérêt; mais mon débiteur me suscita tant de difficultés, que je fus obligé d'y rester beaucoup plus long temps que je ne l'avais pensé. Dans les intervalles que me laissait le soin de mon affaire, je fis des connaissances qui m'introduisirent dans le monde : simple et sans expérience encore, je fus frappé de la politesse qui régnait dans les sociétés; les paroles flatteuses qui m'étaient adressées, les attentions délicates dont j'étais l'objet, n'eurent point de peine à gagner mon cœur : je volai moi-même

au-devant de la séduction. Peu à peu cependant je reconnus que les principes de mes nouveaux amis n'étaient pas les miens; j'en vis les suites funestes, et je résolus de m'y soustraire par la fuite. Comme je pressais, dans cette intention, la liquidation de mon affaire, M. Duparc, mon débiteur, déposa son bilan, et, compris dans le sort commun de ses autres créanciers, rejeté dans de nouveaux embarras dont on me fit craindre la suite, je me crus heureux de vendre ma créance moyennant une somme de huit mille francs, que je reçus comptant, et qui m'indemnisa à peine des frais et des dépenses de toute espèce que j'avais dû faire pour poursuivre ce recouvrement.

» Je fus sensible à cette première perte. Cependant un événement bien plus intéressant vint bientôt en distraire ma pensée : peu de jours avant celui fixé pour mon départ, j'avais rencontré mademoiselle de Frémicourt; je ne pus la voir sans l'aimer; je fus

assez heureux pour lui plaire aussi, et six semaines après nous étions mariés. Mon beau-père insista fortement pour que je restasse à Paris, où il me montra, comme très-facile à mon âge et à ce qu'il voulait bien appeler mes talens, le moyen de faire fortune et de procurer à ma femme une existence plus honorable. Malgré tout ce qu'une proposition semblable avait de flatteur pour moi, je résistai cependant; plusieurs mois se passèrent dans ces débats; mais ma Julie m'ayant annoncé qu'elle allait bientôt me rendre père, M. de Frémicourt sut si bien faire valoir cette nouvelle considération, qu'il me décida enfin à entrer dans ses vues. J'avais ce qu'on peut appeler une honnête aisance pour la province; mais je n'étais pas riche; six mille francs de revenu composaient toute ma fortune: la famille dans laquelle j'étais entré était honorable sans doute, mais la révolution lui avait fait perdre tout son bien, et M. de Frémicourt, rentré de l'émi-

gration, n'avait pu donner aucune dot à Julie; elle ne m'avait apporté que l'espérance de son tiers dans la modique succession de sa mère, qui, en mourant, en avait laissé l'usufruit à son époux : un parent éloigné, fort riche et sans enfans, lui avait assuré une somme de trente mille francs après lui; voilà tout ce que j'avais reçu d'elle en l'épousant. Je crus donc faire l'action d'un bon époux et d'un bon père en sacrifiant mes propres goûts au bien de ma famille, et je me résolus à solliciter quelque emploi. Mon beau-père loua beaucoup mon projet, et promit de me servir chaudement; comme il avait un certain nombre de connaissances qui pouvaient m'être utiles en cette occasion, il me conseilla de me les attacher par quelques honnêtetés : je suivis son avis, et, après trois mois de profusion, qui me coûtèrent près d'une année de mon revenu, vous allez voir comme j'eus lieu de m'en applaudir. Un emploi avantageux, pour le-

quel la protection de celui qui se disait le plus mon ami était nécessaire, étant venu à vaquer : « Laissez-moi faire, me dit M. de Frémicourt, j'ai plus d'expérience que vous, et je vous réponds de tout. » Je le laissai faire, et huit jours après il m'apprit effectivement, non sans quelque embarras, qu'il avait réussi..... à se faire donner la place! Il chercha à excuser sa conduite par mille spécieux prétextes : « On m'avait, dit-il, trouvé trop jeune pour un emploi de cette importance, et, de peur de le voir donner à un autre, il l'avait demandé et obtenu pour lui-même; au surplus, je devais m'en consoler, puisqu'il n'en serait que plus à portée de m'être utile par la suite. » Je sentais, pendant son discours, tant de sentimens divers se combattre dans mon âme, que, craignant de manquer de respect au père de Julie, je lui épargnai la peine d'inventer de nouvelles raisons, et je me retirai précipitamment sans lui répondre.

» Je dois cependant lui rendre la justice d'avouer que peu de temps se passa sans qu'il m'ait fait ressentir l'effet de ses promesses. Je reçus un jour, sans l'avoir aucunement sollicitée, ma nomination à un emploi dont le traitement était de 4,000 francs : celui dont j'avais été frustré valait plus du double ; néanmoins je me trouvai encore heureux d'obtenir ce dédommagement, et nos relations avec mon beau-père reprirent bientôt ce ton d'amitié et de confiance qu'avait nécessairement diminué sa conduite précédente.

» A peine installé dans mes nouvelles fonctions, je ne tardai pas à m'apercevoir que, si je voulais me concilier la bienveillance de mes chefs et me ménager des moyens d'avancement, je devrais souvent laisser de côté les règles de la justice et suivre en tout des ordres dont le but coupable était évident : cette découverte diminua beaucoup de la joie que j'avais éprouvée ; néanmoins j'espérai pouvoir, en usant

d'adresse, concilier ma conscience avec ma place; j'avais même déjà plusieurs fois réussi à éviter toute coopération à ces mystères d'iniquité : après quelques plaisanteries et quelques reproches indirects, auxquels je répondis d'une manière qui pût satisfaire ceux qui me les adressaient, je croyais un traité tacite conclu entre eux et moi, d'après lequel je suivrais franchement la ligne de mes devoirs, sans jamais me permettre la moindre indiscrétion sur les exactions dont je serais le témoin, et auxquelles je resterais étranger. Je ne conservai pas long-temps cette sécurité trompeuse; un solliciteur dont la position m'intéressait singulièrement, étant venu un jour me demander un renseignement d'où dépendait une affaire très-importante pour lui, je le lui donnai : par un enchaînement de conséquences que je ne pouvais prévoir, ce renseignement compromettait plusieurs employés supérieurs de l'administration, dont il mettait à découvert les manœuvres frau-

duleuses ; ceux-ci n'eurent rien de plus pressé que de satisfaire à ses réclamations ; mais, quinze jours après, j'étais ignominieusement destitué.

» Il m'eût été difficile, après un tel échec, quoique aussi peu mérité, de retrouver un autre emploi ; je le sentis, et ne perdis pas mon temps en sollicitations. Cependant ma fortune première diminuée, et mes charges augmentées, ne me permettaient pas de rester dans une ruineuse oisiveté : j'étais jeune encore, plein de zèle et d'activité ; je n'étais pas dépourvu d'intelligence, j'aimais le travail, et surtout je brûlais du désir d'assurer à ma femme et à mes enfans une existence honorable ; je songeai donc à entrer dans le commerce : je consultai à ce sujet plusieurs personnes que je crus dignes de confiance ; toutes approuvèrent ma résolution, et je n'eus bientôt plus qu'à m'occuper des moyens de la réaliser. N'osant pas débuter seul dans une carrière à laquelle j'étais encore étranger, je voulus

m'associer à quelque maison déjà bien établie, et dont les succès précédens pussent me garantir les succès futurs; après bien des recherches, je crus l'avoir trouvée, et je lui confiai mon nom et la moitié de ma fortune.

» Pendant deux années entières, je n'eus qu'à m'applaudir du parti que j'avais pris; mais, après ce temps, des circonstances fâcheuses survinrent qui nous firent éprouver des pertes considérables. Mon associé voulut s'en indemniser par une banqueroute frauduleuse; je m'y opposai, et, furieux de se voir ainsi déçu dans ses coupables calculs, il résolut d'en compenser la perte par les manœuvres les plus infâmes: profitant d'une absence de quinze jours que je fus obligé de faire à cette époque, et sous prétexte de hâter notre liquidation, il fit à très-bas prix des ventes simulées, qu'il porta en compte comme réelles. Nous étions compromis pour des sommes importantes dans deux faillites dont nous étions les plus

forts créanciers, et, quoiqu'elles présentassent un actif presque égal à leur passif, moyennant un prix qu'il assigna à sa trahison, il fit si bien qu'il épouvanta les autres créanciers et leur fit signer avec lui un concordat entièrement à leur désavantage : enfin, au moyen de mille ruses infernales qu'il employa, il me mit dans la nécessité, loin de retirer, à notre réglement définitif, la moindre chose des sommes que j'avais versées, de rapporter, au contraire, vingt-cinq mille francs pour combler le déficit.

» Ayant ainsi perdu plus de la moitié de ma fortune, je résolus de ne pas compromettre le reste, et, ayant appris que cet ancien chef qui m'avait fait destituer venait, ainsi que celui à qui il avait fait donner ma place, d'éprouver le même sort à la suite d'une affaire dans laquelle leur coupable conduite avait été trop évidente, je crus le moment favorable pour rentrer dans mon emploi, et j'en fis la demande ; mais j'eus un concurrent redoutable

qui l'emporta sur moi : c'était le frère d'une danseuse de l'Opéra, qui avait la réputation d'être très en faveur auprès du directeur de cette administration. Trompé dans cette attente, j'essayai d'user du crédit de mes amis pour obtenir quelque équivalent ; je reçus d'eux de vives promesses d'intérêt dans les commencemens ; ils se bornèrent ensuite à de simples politesses, et bientôt après ils me fermèrent leur porte.

» Cependant mon beau-père s'employait chaudement pour moi, et pendant long-temps je pus espérer le succès des soins auxquels je le voyais se livrer ; mais à la fin, une circonstance inattendue vint m'apprendre combien peu je devais compter sur son appui. Une place qui était à sa nomination vint à vaquer ; quoiqu'elle fût peu importante, je la lui demandai avec instance, et j'en fus refusé sous le prétexte qu'il ne pouvait se dispenser de la donner à un protégé du duc de Clarac, trop puissant pour être éconduit.

« Mais avez-vous observé au duc, lui dis-je, que votre propre gendre la sollicitait, et qu'il en avait un besoin essentiel pour vivre ? — Je m'en serais bien donné de garde, me répondit-il ; c'eût été vraiment faire là une belle réputation à ma famille. » Je fus tenté de lui répondre : « De sorte que pour l'honneur de sa réputation, vous la laisseriez périr de faim ; » mais j'eus la force de me retenir, et je me retirai désespéré d'une telle politique dans la seule personne en qui il me fût encore permis d'avoir confiance.

» Mes ressources, de beaucoup inférieures alors aux besoins de ma famille, ne me permettaient pas de rester long-temps dans une ruineuse oisiveté ; déjà même j'avais été obligé de faire quelques dettes ; je perdis patience enfin, et, sans renoncer à l'espoir d'une place que je continuai de même à solliciter, je voulus me mettre en mesure de profiter de quelque occasion favorable qui pourrait se présenter pour

l'utile emploi de mes fonds dans une opération avantageuse. Je vendis donc ce qui me restait de propriétés, et je m'annonçai comme ayant une certaine somme à mettre dans une entreprise qui me conviendrait. Si vous connaissez Paris, ses nombreux intrigans et ses agens d'affaires, vous devez concevoir combien je reçus de propositions dans tous les genres, les unes aventureuses, les autres ridicules, très-peu qui méritassent d'être discutées. Enfin, M. de Frémicourt, que ce projet flattait plus que celui d'une place inférieure pour son gendre, et qui s'était intéressé chaudement à son succès, me fit obtenir la fourniture d'une partie considérable de draps pour l'habillement des troupes : il me fallait cent mille francs pour commencer cette opération ; je n'en avais que cinquante ; j'eus bientôt trouvé à emprunter les cinquante autres, et je me mis de suite en voyage pour faire mes acquisitions ; mais il était écrit que rien ne me réussirait :

ce n'est pas par la probité qu'on arrive maintenant à la fortune.

» Les draps nécessaires pour la première livraison que je devais faire étaient achetés et achetés avec conscience; j'avais préféré un bénéfice médiocre, mais honnête et certain, aux honteuses manœuvres par lesquelles d'autres parviennent à augmenter si considérablement les leurs : déjà je me félicitais d'un succès que je regardais comme assuré : « Reprends ta gaîté, avais-je écrit à ma Julie, le temps des malheurs est passé, nos affaires vont changer de face. » Hélas, oui! elles changèrent, mais bien autrement que je ne l'attendais. Jusque là, je n'avais qu'entrevu l'abîme qui menaçait de m'engloutir; quelques branches officieuses me retenaient encore sur ses bords; cette fois tous les appuis me manquèrent, et bientôt enseveli, par une chute rapide, dans son effrayante profondeur, tout espoir de salut me fut interdit. Un ancien fabricant, à qui il

était resté une très-grande quantité de marchandises que leur mauvaise qualité l'avait toujours empêché de placer, et que j'avais moi-même refusées, quoiqu'il me les eût offertes à un prix très-avantageux, s'entendit avec les personnes chargées de recevoir les miennes, et, le croiriez-vous, Monsieur? leur intrigue fut si bien nouée et si habilement conduite, que, après mille débats et mille contestations, mes draps furent définitivement rejetés comme trop inférieurs, et, ne pouvant plus satisfaire aux conditions de mon marché, j'en fus évincé. Ce même fabricant profitant alors de l'urgence qu'avaient si bien fait naître ses dignes amis, et se présentant avec les siens, ils furent acceptés de suite, et placés à trente pour cent plus cher que le prix auquel je les avais refusés.

» Vous jugez facilement quels furent pour moi les résultats de cette déplorable affaire; les frais qu'elle m'avait occasionés, la perte que je dus faire

sur mes marchandises, que je fus forcé de vendre à vil prix pour satisfaire aux échéances qui allaient se succéder rapidement; l'intérêt de l'argent que j'avais empruté, et dont on sollicita vivement le remboursement lorsqu'on connut mon désastre, me furent autant d'occasions de ruine, et, pour avoir voulu remplir fidèlement les conditions de mon marché, je perdis les derniers restes de ma fortune.

» Je luttai pendant quelque temps contre l'adversité, incertain du parti que je devais prendre : après les deux affronts que j'avais reçus du gouvernement, mon beau-père me donnait fort peu d'espoir de réussir à me procurer un emploi quelconque ; et, vous le dirais-je, Monsieur? plus les marques de notre misère devenaient évidentes, plus nous le voyions se refroidir sensiblement pour nous : ce ne fut bientôt plus qu'avec les plus grandes précautions, et seulement lorsqu'il était seul, que nous pûmes parvenir jusqu'à lui. D'un autre

côté, privé alors de toute ressource pécuniaire, que pouvais-je entreprendre? Déjà, pour satisfaire aux premiers besoins indispensables de ma famille, j'avais été obligé d'emprunter, à grands frais, sur la modeste succession assurée à ma femme; je n'entrevoyais partout qu'horreur et que misère, lorsqu'à la fin un riche négociant, avec lequel j'avais autrefois fait plusieurs affaires, et qui avait eu, depuis peu de temps, l'occasion de venir chez moi pour quelques renseignemens dont il avait besoin, parut s'intéresser à mon sort; il me proposa de voyager pour son compte, et il m'offrit même des conditions meilleures que je ne pouvais les attendre; elles furent bientôt acceptées, et je partis, bénissant le nom de celui qui arrachait une famille à la misère qui la pressait. Mais à quel homme, grand Dieu! prodiguais-je ainsi ma reconnaissance! Se peut-il qu'il existe de pareils monstres soufferts par la justice divine! Sous prétexte de veiller à ses besoins

et de lui remettre les économies que je faisais pour elle sur mon traitement, le traître fit de fréquentes visites à Julie, qui, alors âgée de vingt-sept ans, avait conservé, malgré ses longs chagrins, des attraits qui ne firent que trop d'impression sur son cœur criminel; il osa déclarer ses sentimens; ils furent rejetés comme ils devaient l'être; il fit des offres brillantes, qui ne furent pas plus écoutées; il se fâcha, menaça de retirer son appui, de me rappeler de mes voyages; ma Julie reçut ses menaces comme ses promesses, rien ne fut capable d'ébranler sa vertu. Le scélérat eut la barbarie de faire suivre ses menaces d'un prompt effet, et, peu content encore de cette première vengeance, il eut l'atrocité de répandre des bruits injurieux sur ma probité, qui m'empêchèrent, lorsqu'à mon retour je sollicitai un emploi semblable dans quelque autre maison, de réussir à me le procurer; de sorte que celui qui, jusqu'à ce jour, avait été la victime d'un honneur que

plusieurs même taxaient d'exagération, se vit en un instant, par la méchanceté d'un abominable libertin, décrié partout comme indigne d'aucune confiance.

» Ce serait abuser de votre patience, Monsieur, que d'entrer dans le détail de tous les efforts que je fis pour éviter cette affreuse misère vers laquelle je m'avançais avec une rapidité si effrayante. La ressource de quelques modiques emprunts sur la fortune à venir de ma femme fut bientôt épuisée, et je n'en retirai d'autre consolation que celle d'avoir prolongé de quelques jours la malheureuse existence de ma famille. Décrié dans le commerce ; sans appui pour obtenir le moindre des emplois du gouvernement, déjà d'ailleurs également prévenu contre moi par les deux injustices dont il était coupable à mon égard ; sans argent pour me livrer à la plus chétive des industries ; sans amis, sans protecteurs, sans guides, que pou-

vais-je faire, et qu'allais-je devenir?

» Plus résignée, parce qu'elle était plus vertueuse, ma femme, que son courage n'avait point encore abandonnée, passait les jours et les nuits à des travaux d'aiguille qui lui rapportaient quelque peu de chose; sa fille aînée l'aidait, autant que son jeune âge pouvait le lui permettre; mais qu'était-ce qu'une aussi médiocre ressource dans un aussi pressant besoin? Et moi, qui devais les soutenir, moi qui, jeune encore, ardent, plein de zèle, n'ambitionnais que les moyens de me livrer à un travail utile, je me voyais condamné à la plus désespérante inactivité! Trop plein du sentiment pénible de ma position, il absorbait toutes mes pensées, paralysait tous mes moyens; et, à force de vouloir plaire à tous, je n'oserais affirmer que je ne devins pas le jouet de tous.

» Jusqu'ici, monsieur, vous avez pu mesurer l'étendue de mes maux et

juger de la profondeur de mes blessures ; mais ce que vous ne saurez plus apprécier, car il faut l'avoir éprouvé pour comprendre l'inexprimable horreur d'une semblable position, c'est le sentiment, que je n'entreprends pas de définir, dont je fus saisi la première fois que j'entendis mes enfans réclamer un pain que je ne pouvais leur donner. Figurez-vous la mort, précédée des barbares tortures du supplice le plus prolongé ; joignez-y les inventions les plus infernales de la plus atroce cruauté ; si ce n'est pas encore assez, ajoutez-y tout ce que votre esprit peut concevoir de plus affreux, et, après tous ces efforts de votre imagination, je vous dirai encore : « Il ne mériterait pas le nom de père, celui qui ne serait pas plus ému de ce cri de l'innocence réclamant en vain le secours paternel, que de la vue de tous ces passagers supplices. »

» Hors de moi à cette scène déchi-

rante, je vole chez M. de Frémicourt: « Vos enfans, lui dis-je, n'ont pas de pain; les laisserez-vous mourir de besoin? » Cette nouvelle subite et inattendue sembla ranimer un moment sa sensibilité; je crus voir rouler quelques larmes dans ses yeux, et j'en obtins sans peine les secours nécessaires aux besoins pressans de ma famille. Hélas! j'étais bien près du moment où cette dernière ressource m'allait être encore ravie. Quoique fortement entaché de cet égoïsme qui n'est, pour ainsi dire, plus un vice aujourd'hui, tant il est général, mon beau-père, cependant, n'était pas un barbare, et jamais il n'eût laissé ses enfans périr de faim sous ses yeux. Un changement survenu dans la politique fit perdre la faveur à ses protecteurs; par contre-coup il perdit son emploi, et, retombé, à peu de chose près, dans l'indigence, il alla cacher son désespoir au fond d'une province éloignée.

» Les derniers secours qu'il nous avait

donnés ne retardèrent que de bien peu l'horrible catastrophe qui devait mettre le comble à nos maux ; notre misère alla bientôt toujours croissant, et, débiteurs de deux termes du chétif grenier que nous habitions, nous nous vîmes menacés d'être expulsés, si, dans un terme très-rapproché, nous ne parvenions pas à nous acquitter. Figurez-vous, monsieur, quel fut mon désespoir, à la réception de cette accablante nouvelle : j'errai pendant quelques jours dans les rues de Paris, comme un homme qui a perdu la raison ; je cherchais, et je n'aurais su dire ce que je cherchais ; il me semblait que j'avais quelque chose à demander à tous ceux que je rencontrais, et si par hasard quelqu'un de ma connaissance se présentait à ma vue, je fuyais comme un criminel qui aperçoit les soldats chargés de le poursuivre : devenu cependant plus hardi, j'entrai alors indistinctement chez tous ceux avec lesquels j'avais eu précédemment quelque relation ; que ne peut l'amour

d'un père! j'exposais sans honte ma situation, je priais, je sollicitais, je conjurais qu'on me procurât quelque emploi, fût-il le plus vil, le plus désagréable, le moins avantageux : promptement éloigné par les uns, objet de curiosité pour les autres, rarement écouté avec un véritable intérêt, je n'obtenais que la confusion d'avoir inutilement révélé ma profonde détresse.

» Le terme fatal indiqué par le propriétaire de notre logement approchait, et je n'avais encore rien obtenu ; en vain j'avais sollicité quelques secours du parent qui avait assuré trente mille francs à ma femme, je n'en avais reçu que des reproches sur ce qu'il appelait la dilapidation de ma fortune, et l'assurance qu'aussi long-temps qu'il vivrait, il ne se priverait jamais d'un sou pour nous : j'étais dans l'accablement du plus profond désespoir : « Mon cher ami, me dit ma Julie, prends courage; nous parerons encore cette fois au malheur qui nous menace; tu vois ce bel ouvrage

auquel je travaille depuis deux mois; j'ai redoublé d'efforts depuis quelques jours, le voilà aujourd'hui terminé; je vais le porter à la dame qui me l'a commandé, et son prix, qui excède de quelque chose ce que nous avons à payer, nous donnera la possibilité de satisfaire à notre propriétaire, et suffira encore à nos besoins pendant quelque temps. » Elle partit en effet, et moi, en attendant son retour, je bénissais le Ciel, qui, dans mes malheurs, m'avait du moins laissé une épouse dont le courage et la vertu étaient si dignes de mon admiration.

» Mais quelle fut ma douleur, en la voyant bientôt rentrer, les yeux baignés de larmes! « Tu pleures, Julie, lui dis-je; quel nouveau malheur avons-nous donc à craindre?—Hélas! mon ami, répondit-elle en se jetant dans mes bras, et versant un torrent de larmes, le plus grand de tous: cette dame n'a pas pu me payer aujourd'hui; elle ne pourra me donner qu'un à-compte dans un mois: qu'allons-nous devenir?

nos pauvres enfans seront-ils condamnés à expirer de froid sur la place publique? — Quoi! m'écriai-je avec indignation, une dame aussi riche, ne pas payer à des malheureux une telle bagatelle! mais as-tu bien expliqué le besoin que nous en avions? — Oui, mon ami, j'ai tout dit; mais elle se donne cette parure à l'insu de son mari; des pertes assez considérables qu'elle a faites au jeu, et une souscription qu'on a ouverte, il y a quelques jours, pour une œuvre de charité, à laquelle elle n'a pu se dispenser de contribuer, lui ont enlevé toutes ses épargnes. — Il n'en sera pas ainsi, lui dis-je, et je vais moi-même apprendre à cette dame qu'on ne se joue pas impunément de la vie des malheureux; son mari saura tout, si elle ne me donne pas d'argent, et s'il en est besoin, les tribunaux me feront raison de sa conduite. »

« Julie, toujours bonne, voulut un moment s'opposer à ma résolution; mais je lui montrai nos enfans, et elle

me laissa partir. Comme j'entrais dans la rue de Varennes, où demeurait cette dame, je crus reconnaître, descendant de cabriolet à la porte d'un des superbes hôtels de cette rue, un ancien ami auquel, dans des temps plus prospères, j'avais prêté une somme de cinquante louis qu'il avait promis de me rendre dans les quarante-huit heures, et dont, après ce temps, il avait toujours évité de me faire une reconnaissance, en m'en promettant le remboursement de jour en jour : il était enfin parti pour un long voyage, sans m'en prévenir, et depuis cette époque je l'avais entièrement perdu de vue. Sa mise recherchée et l'élégant cabriolet dans lequel je le rencontrai ce jour-là, semblaient annoncer au moins une grande aisance, et je ne doutai pas, si c'était bien effectivement lui, de recouvrer enfin cette somme, qui eût été un trésor pour moi dans un semblable moment. Je questionnai le domestique, et ses réponses ne me

laissèrent aucun doute à ce sujet. M'étant fait indiquer son domicile ordinaire à la campagne, et celui qu'il habitait alors momentanément à Paris, et certain ainsi qu'il ne m'échapperait plus, je me rendis, le cœur plein d'une douce espérance, chez la dame à qui je désirais parler : après avoir long-temps attendu, je fus enfin introduit; mes instances et mes menaces ne purent obtenir qu'une faible somme, que je me regardai encore comme fort heureux de recevoir, et je courus de suite au logement de mon ancien ami; il n'était pas encore rentré, et l'on ignorait l'heure de son retour; je m'y représentai le soir, il était rentré et ressorti : « Eh bien! me dis-je, j'y viendrai demain matin avant qu'il soit levé, et il faudra bien que je lui parle. » Vain espoir! j'arrive, et l'on m'apprend qu'il vient de partir pour sa campagne. J'étais trop pressé par le besoin pour hésiter sur le parti que je devais prendre : « Je pars, dis-je à Julie,

Dorville ne demeure qu'à six lieues de Paris. — Dorville! dit le comte; serait-ce celui qui demeure à un quart de lieue d'ici? — Celui-là même, continua l'inconnu : l'ayant trouvé chez lui, je me nommai, je lui rappelai nos anciennes relations, et après lui avoir dépeint ma triste position, je finis par lui demander le remboursement de ce qu'il me devait : « Avez-vous un billet de cette somme? » me dit froidement cet homme atroce; et sur ma réponse négative : « Je ne vous dois donc rien, » ajouta-t-il. Quelques instances, quelques observations que je lui fisse, je n'en pus tirer autre chose, et comme je commençais à me répandre en reproches sur l'indignité de sa conduite, il me fit mettre à la porte par ses gens.

» Il existe peut-être, monsieur, des hommes assez courageux, et assez vertueux tout à la fois, pour supporter avec résignation un sort aussi cruel que le mien; j'admire la force

de leur âme, mais je ne sus pas l'imiter : les outrages que je venais d'éprouver, l'ingratitude dont j'étais la victime, l'inutilité de mes longs efforts pour sortir de la misère, les injustices nombreuses que j'avais souffertes, et plus que tout cela, la pensée de ma malheureuse famille pour laquelle je n'étais plus depuis longtemps qu'un pesant surcroît de charges, vinrent s'offrir à mon esprit, comme je côtoyais la rivière pour retourner à Paris. Agité de tant de sentimens divers réunis tous pour m'accabler, je ne vis bientôt plus que la satisfaction d'échapper tout-à-coup aux maux d'une position dont il ne m'était plus possible d'entrevoir le terme, et dans l'égarement de mon désespoir, j'acceptai comme un bonheur cette mort qui se présentait à moi sous une apparence aussi flatteuse. Vous m'avez arraché à ses éternelles conséquences, et vous me faites entrevoir des jours plus heureux ;

puisse le ciel récompenser vos bonnes intentions et permettre qu'elles se réalisent! — Oui, sans doute, elles se réaliseront, s'écria vivement le comte de B***, qui avait écouté avec l'attention la plus soutenue l'histoire de l'étranger, et dont plusieurs fois les yeux s'étaient mouillés de larmes pendant le récit de ses longues infortunes; ne vous nommez-vous pas de Baussigni ? » Celui-ci, en entendant prononcer inopinément son nom par un homme dont il ne croyait pas être connu, fit un mouvement de surprise et avoua qu'il s'appelait ainsi : « Je vous avais deviné, continua le comte, dès que vous avez parlé du motif de votre destitution; et ce que vous avez dit ensuite de Dorville, qui m'est particulièrement connu, et qui, dans le temps, m'a parlé de vous, et même du service que vous lui avez rendu, a confirmé ma première pensée. Sachez, monsieur, que ce renseignement qui causa la perte de votre place valut à

mon frère, nouvellement revenu de l'émigration, la rentrée en jouissance d'une grande partie de sa fortune; j'ai hérité de ses biens, et je me trouve ainsi chargé de la reconnaissance qu'il vous devait : s'il fut la cause innocente de tous les chagrins qui suivirent la justice que vous lui rendîtes, c'est à moi qu'il appartient de réparer des maux dont j'ai recueilli les fruits, et je serai fidèle à cette obligation. »

» La joie et l'étonnement se peignirent sur les traits de M. de Baussigni : « O ma femme! s'écria-t-il, ô mes enfans! quoi! vous pourriez encore connaître des jours heureux! Soyez donc bénie, ô divine Providence, que j'ai trop long-temps méconnue, et qui n'avez sans doute attendu pour me secourir les derniers excès de mon désespoir, que pour mieux faire éclater votre miséricorde et votre irrécusable assistance : soyez béni aussi, ô vous, généreux mortel, son digne

ministre sur la terre; et dans l'impuissance où je suis de vous exprimer toute ma reconnaissance, daignez en accepter pour gage ces larmes brû-lantes que je répands sur votre main bienfaisante. »

»La sincérité de tout le récit de M.de Baussigni pouvait être suffisamment démontrée au comte de B*** par la connaissance qu'il avait déjà de l'exactitude de deux des circonstances de son histoire; néanmoins, comme la preuve d'intérêt qu'il méditait de lui donner n'était pas ordinaire, il voulut, avant de s'expliquer entièrement, prendre de plus amples renseignemens sur sa conduite : un messager qu'il dépêcha de suite à Paris, muni de toutes les instructions nécessaires, revint dès le lendemain, porteur des nouvelles les plus satisfaisantes, et le comte alors n'hésita plus à annoncer ses intentions à son ami : « Je possède, lui dit-il, trente mille francs de revenu, dont vingt me viennent de la

succession de mon frère, à qui vous en aviez fait recouvrer quinze; je suis veuf et n'ai point d'enfans; mes héritiers sont des parens fort éloignés que je connais à peine; sans nuire à la justice que je leur dois, je puis disposer en votre faveur de la portion de ma fortune qui vous coûta si cher, et qui, sans vous, serait également perdue pour eux; je vous l'assure donc après moi, et la jouissance de la moitié dès à présent. »

»Ici M. de Baussigni voulut interrompre le comte. « Un moment, lui dit celui-ci; il faut maintenant que je vous explique quel service, à mon tour, j'attends de vous : la solitude, à mon âge, est souvent pénible; votre compagnie et celle de votre aimable famille embelliraient mes vieux jours; venez faire votre demeure dans mon château; c'est ainsi que nous ne séparerons pas ceux que la Providence a presque si miraculeusement unis; et, par cette réciprocité de bons services mutuels,

chacun de nous tour à tour obligeant et obligé, il sera impossible de dire lequel des deux fait plus pour l'autre.»

» Une manière aussi délicate d'offrir un bienfait aussi grand ne fit qu'ajouter à la reconnaissance de M. de Baussigni; une voiture fut mise à sa disposition pour aller chercher sa femme et ses enfans, et, deux jours après, toute cette heureuse famille avait pris possession de son nouveau séjour. Les maux qu'elle avait éprouvés lui rendirent plus précieuse encore la tranquillité dont elle jouit alors; mais, comme le soldat rentré dans ses foyers aime à se rappeler les fatigues, les périls qu'il a surmontés pour mieux goûter les douceurs de sa position, de même l'époux de Julie aimait à se rappeler les événemens de sa vie, et souvent, dans l'effusion de sa reconnaissance, il disait au comte de B*** : « C'est donc ainsi que la Providence sait faire tourner à notre avantage les maux qui

nous paraissent les plus cruels à supporter; il fallait l'horrible excès de notre misère pour nous rendre nécessaire la faible somme due à ma femme pour son travail; il fallait que cette somme lui fût refusée pour que je rencontrasse Dorville; il fallait que je ne pusse pas le trouver à Paris pour me forcer à venir le chercher à la campagne; il fallait toute l'infamie de sa conduite pour me porter aux derniers excès du désespoir; et lorsque tout m'abandonne, lorsque j'ai irrévocablement renoncé à tout espoir, alors la main de Dieu paraît visiblement, et sans effort, elle me mène au bonheur que je cherchais en vain depuis longtemps. O Providence divine! que ma langue s'attache à mon palais avant que je cesse de chanter tes louanges, et d'espérer en ton secours! — Oui, lui répondait son ami; et cependant songez qu'elle eût pu aussi retarder les bienfaits qu'elle a voulu répandre sur vous: celui-là a bien le droit d'exer-

cer notre patience pendant un temps, qui a une éternité tout entière à sa disposition pour nous récompenser. »

CHAPITRE XV.

L'histoire qui précède, écoutée avec l'attention la plus soutenue, fut suivie d'une foule de commentaires auxquels Delorme sut donner un si haut intérêt par les sages réflexions qu'il en tira, que nous avons cru devoir les reproduire ici. Ce fut Nicolas Genssion, son gendre, qui était venu avec Ursule passer la soirée en famille, qui les commença en disant : « Après un tel exemple, on voit bien qu'il ne faut jamais désespérer; c'est au moment où l'on croit tout perdu, que souvent tout se trouve, au contraire, gagné.

JACQUES.

Sans doute; mais cependant il faut convenir que ces rencontres-là sont rares.

JÉRÔME (*le dernier des garçons de Delorme*).

Et je ne conseillerais pas de s'y fier, à ceux qui seraient tentés de se jeter à l'eau, comme M. de Baussigni ; ils pourraient bien n'en être pas quittes à aussi bon marché.

DELORME.

Ce sont de ces coups de la Providence par lesquels elle aime à révéler aux hommes sa présence continuelle, mais qui, par cette raison-là même, sortent évidemment de la règle générale.

FRANÇOISE.

Mais si elle est déjà aussi bonne, même pour ceux qui l'offensent aussi grandement par leur désespoir, que n'est-il pas permis d'en attendre à ceux qui mettent en elle toute leur confiance ?

NICOLAS.

C'est précisément ça aussi que je dis à Ursule chaque fois qu'elle veut trop se chagriner du malheur qui vient de vous arriver : « Celui qui a pris un pois

à tes parens, lui dis-je, saura bien leur rendre une fève, si ça lui convient; et si ça ne lui convient pas, c'est qu'il vaut mieux pour eux, par des raisons que nous ne connaissons pas, qu'il en soit autrement: ainsi, puisque nous savons que tout ce qu'il fait est pour le mieux, ça serait donc démentir notre foi que de nous chagriner de quelque chose dont nous ne voyons pas l'utilité; ça serait dire au bon Dieu que nous n'avons pas de confiance en lui, et que nous ne voulons accepter que ce que nous pouvons juger par nous-mêmes. » Il n'y aurait pas de bon sens dans une pareille conduite.

JACQUES.

Ce que tu dis là, Nicolas, est bien vrai; mais il faut convenir qu'il y a des occasions où c'est terriblement difficile à exécuter.

NICOLAS.

Oh! quant à ça, je ne dis pas non; nous ne sommes pas de chair et d'os sans en éprouver les faiblesses, et il y

a bien des circonstances dans lesquelles il est rare d'avoir la force de rester tout d'abord maître de soi-même ; mais avec le temps, la raison vient au secours de la nature, et quand on a la foi, il suffit d'une pensée comme celle que je viens de dire pour vous faire secouer promptement votre chagrin.

DELORME.

J'aime à vous entendre parler ainsi, Nicolas ; c'est la marque d'un bon esprit et d'un bon chrétien ; et je puis même ajouter, c'est le présage assuré d'une vie heureuse dans ce monde. Oui, mes enfans, il suffit de la foi pour nous rendre supérieurs à tous les maux de cette vie, et pour nous les faire supporter, je ne dis pas seulement avec patience, mais même avec joie. C'est elle, en effet, qui nous montre un Dieu infiniment puissant et infiniment bon, qui nous promet des récompenses éternelles, si nous savons les mériter pendant la courte épreuve qu'il nous fait subir ici-bas, et qui dispose tout de manière à nous

mettre continuellement en main les moyens par lesquels nous pouvons les acquérir, de telle sorte que si nous les manquons, nous ne puissions en accuser que nous-mêmes. C'est elle encore qui nous montre uniquement occupé des soins de l'éternité, et rapportant à ce dessein tous les événemens que sa sagesse ordonne, ce grand Dieu pour qui toutes les prospérités temporelles et passagères que notre aveuglement désire avec autant d'ardeur, sont comme si elles n'étaient pas. Rien dans ce monde ne peut abattre ni même étonner celui qui a véritablement la foi : les guerres, les révolutions, les famines, les pestes, les tremblemens de terre, les inondations, les grêles, les orages, les incendies ont sans doute leurs causes secrètes dans la malice des hommes, ou dans les lois de la nature ; mais celui qui a la foi voit leur cause première dans la volonté du Dieu qui, pour punir ou pour avertir des populations coupables, pour donner d'utiles leçons aux

siècles à venir, pour rappeler à lui des enfans qui l'oubliaient, ou pour préparer de nouvelles générations pures des excès de celles qui les ont précédées, se sert de quelqu'un de ces moyens qu'il a établis et dont il dirige l'action. Dans des événemens de moindre importance, dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, le fidèle voit également la main toute puissante du Dieu qu'il adore. Il la voit soutenant la faiblesse ou récompensant les vertus de celui-ci par quelque prospérité temporelle; châtiant la faute ou éprouvant le courage de celui-là par quelque accident imprévu : tout est pour lui une preuve vivante de son action. Si le juste meurt à la fleur de son âge, c'est qu'il avait déjà mérité sa couronne, et que Dieu n'a pas voulu le laisser plus long-temps exposé au danger de la perdre; s'il prolonge, au contraire, sa carrière au milieu de pénibles épreuves, c'est que Dieu veut en faire un modèle qui anime la con-

stance des autres, et que, lui réservant un poids plus immense de gloire, il le lui fait acheter par un travail plus long et plus difficile. Les prospérités de l'impie ne l'ébranlent pas davantage ; elles sont pour lui la preuve d'une autre vie, comme ses revers, la preuve d'une justice divine qui veut se manifester dès ce monde, pour l'instruction des hommes. Tout enfin, en lui, autour de lui, ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il craint, ce qu'il désire, il explique tout, il s'accommode à tout ; et parce qu'il remet tout entre les mains de celui qu'il sait disposer de tout pour son plus grand bien, il ne s'épouvante ni ne s'attriste de rien ; et ainsi élevé par ses espérances au-dessus des maux passagers qui peuvent l'atteindre ici-bas, insensible à leurs blessures les plus douloureuses, il arrive plein de joie et de confiance au terme heureux d'une carrière dont sa foi a doublé les douceurs et corrigé les amertumes.

PIERRE.

Comme, par exemple, quand elle me fait prendre mon état en patience; sans elle, je me croirais le plus malheureux des hommes; avec elle, au contraire, je me console, et je trouve même à m'applaudir de n'être pas exposé à faire tant de sottises que les autres.

JACQUES.

Il n'y a pas de doute que celui qui voit la main de Dieu dans tout ce qui lui arrive, et qui ne considère les événemens de ce monde que dans leur rapport avec l'éternité qu'il attend, doit leur trouver toujours un côté consolant et même avantageux, puisqu'il n'en est pas un seul qu'il ne puisse faire tourner au profit de cette éternité; mais, malgré tout ça, j'en reviens toujours à dire qu'il est souvent terriblement difficile, dans l'occasion, de mettre cette vérité en pratique : le mal est présent, et le bien est dans

un avenir éloigné ; ça fait une furieuse différence.

DELORME.

Je ne la nie pas, et je l'admets même dans toute son étendue ; elle est telle, que l'homme abandonné à lui seul ne parviendra jamais à en triompher; mais, pour la vaincre, nous avons le secours de la grâce de Dieu, qui ne nous manque jamais, et à laquelle c'est toujours nous qui manquons lorsque nous succombons. Ainsi, ce n'est pas sur nos propres forces qu'il faut mesurer la difficulté, mais sur nos forces soutenues par la puissance d'un Dieu; et assurés d'un tel appui, que pouvons-nous encore craindre?

NICOLAS.

Sans même aller si loin, est-ce qu'on ne sait pas que tous les jours il arrive des choses dont on serait d'abord tenté de se chagriner, et qui finissent cependant par vous tourner à bien, même sous peu de temps? Pourquoi donc commencer par se désoler d'un événe-

ment dont quelques jours après nous aurons peut-être à nous applaudir ? Je me rappelle que mon père m'a souvent conté qu'un de ses oncles, qui était très-riche, avait eu bien de la peine à se consoler d'avoir manqué l'acquisition d'une jolie ferme près de chez lui, par la faute d'un débiteur qui n'avait pu le rembourser à temps : eh bien ! au bout de six mois de sa vente, jour pour jour, la ferme a été brûlée par le feu du ciel, et je vous demande si son oncle, alors, a encore été fâché de ne pas l'avoir achetée.

JACQUES.

Je conçois que non ; mais quant à nous, je ne sais pas comment nous pourrions espérer un bien quelconque du malheur qui vient de nous arriver.

DELORME.

Et quand il ne nous en reviendrait aucun dans ce monde, n'avons-nous pas toujours celui que nous pouvons en retirer pour l'autre, et celui-là ne

vaut-il pas seul tous les premiers réunis? A quel titre d'ailleurs pourrions-nous nous plaindre? Nous avions peu de chose, mes enfans, beaucoup moins que ce qui nous reste encore aujourd'hui, lorsque nous nous sommes mis en ménage, votre mère et moi : les hommes sans religion peuvent bien dire que c'est à nos travaux que nous avons dû l'accroissement de notre fortune; mais nous, qui savons que c'est en vain que l'homme arrose la terre de ses sueurs, si Dieu ne bénit ses efforts; nous qui en avons vu tant d'autres travailler avec autant de zèle et d'intelligence que nous, et ne retirer cependant de leurs soins que la misère, nous remercions le Seigneur de nos succès, et nous reconnaissons que c'est à sa bonté que nous les devons. Loin de nous décourager de l'accident dont il nous frappe, nous y trouvons, au contraire, une nouvelle occasion de le louer : car, en même temps qu'il nous montre à combien peu tiennent

ces prospérités temporelles auxquelles nous eussions pu nous trop attacher, il nous montre aussi combien cependant il est riche en miséricorde pour ceux qui l'aiment et le servent avec fidélité. C'est lui, n'en doutez pas, qui compense ce qu'un coup semblable a toujours de cruel, par les services dont il a inspiré la pensée à tant de généreux amis, et qui vont réparer nos pertes en si peu de temps. Quand je pense à tant de marques d'un si touchant intérêt qui m'ont été prodiguées, et au peu de choses qu'elles me laisseront à regretter, je ne sais, en vérité, si je ne dois pas m'applaudir plutôt que me plaindre de la circonstance qui me les a values.

NICOLAS.

Quant à ça, beau-père, je ne dis pas que le bon Dieu n'y est pour rien ; mais quand on se conduit comme vous, on est toujours sûr de trouver ses amis au besoin.

DELORME.

Je connais le monde mieux que vous, Nicolas; et si ce que vous dites est souvent vrai, il ne l'est cependant pas toujours. Mais, d'ailleurs, n'est-ce pas encore à Dieu et à l'observance de sa loi que je dois de m'être toujours conduit de manière à mériter des amis aussi dévoués? C'est donc à lui, vous le voyez, à lui seul, que je dois tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à ce jour, et tout ce que j'éprouve encore d'heureux. »

C'était dans de telles conversations que Delorme et sa famille puisaient les consolations qui les entretenaient dans cet état de paix et de contentement intérieur qui faisait l'admiration de tous ceux qui les connaissaient. Heureux d'avoir placé leur confiance en celui qui ne trompe jamais, ils éprouvaient par une bien douce expérience que même ses rigueurs sont accompagnées de plus de satisfaction

que les décevantes joies du monde, toujours surpassées par les cuisans chagrins qu'elles engendrent.

CHAPITRE XVI.

Il avait fallu peu de temps à Delorme pour surmonter son premier abattement; quelques instans de faiblesse arrachée par la surprise, et on l'avait vu aussitôt recouvrer sa sérénité et son bonheur : « Comment pourrait-il en être autrement? disait-il à un ami qui en marquait son étonnement. J'ai fait une perte, il est vrai, et même considérable pour moi; mais d'abord je trouve à la réparer presque en entier dans les services de mes amis; et ensuite, quand même j'eusse été privé de ce dédommagement, à quoi me servirait de m'en affliger? Le chagrin qu'on surmonte n'est-il pas une double cause de plaisir, par la peine qu'il éloigne et par la satisfac-

tion qu'il procure? Pourquoi donc s'y abandonner, lorsqu'on gagne tant à en triompher? »

Peu de personnes, sans doute, nieront cette vérité; mais elles contesteront la facilité et presque la possibilité de sa pratique : c'est qu'en effet elle n'est pas à leur usage; il faut les vertus et la foi de Delorme pour en éprouver les bienfaisans résultats; que ces personnes commencent par les acquérir, et elles pourront ensuite les apprécier : un aveugle ne raisonne pas sur les couleurs.

Ce n'étaient pas seulement ses égaux qui se plaisaient à l'aider; comme il avait été bon avec tout le monde, tout le monde aussi aimait à lui prouver sa reconnaissance chacun à sa manière. Il en reçut, un jour, une preuve à laquelle il fut vivement sensible. Depuis quelque temps il remarquait qu'un ouvrier journalier, qu'il employait ordinairement à peu près à l'année, et qui n'avait pas jusqu'alors montré un bien

grand zèle à son travail, commençait ses journées une demi-heure plus tôt, mettait moins de temps à ses repas et quittait fort tard dans la soirée ; surpris de ce changement, il lui en demanda la cause : celui-ci balbutia d'abord quelques mots insignifians ; mais bientôt pressé de questions, il finit par répondre : « Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire, c'est que j'ai pensé que c'était le cas de vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat ; vous avez soutenu toute ma famille pendant la longue maladie que j'ai faite l'hiver dernier, et quand j'ai vu la grosse perte que vous venez de faire, je me suis dit : « V'là l'occasion de rendre à ce brave M. Delorme une partie de ce que je lui dois : je ne puis pas faire grand'chose pour lui, et d'ailleurs il ne voudrait rien accepter d'un pauvre diable comme moi ; mais je puis travailler quelques instans de plus par jour, et si ça peut contribuer pour quelque petite chose à lui faire du bien,

ça ne sera que justice ; il en a tant fait aux autres, qu'il faut bien que les autres sachent se prêter un peu à la circonstance, ne fût-ce que pour encourager ceux qui, comme lui, aiment à secourir les malheureux. »

De telles marques d'intérêt effacent bien des chagrins ; il est difficile d'être réellement malheureux, quand on est aussi généralement et aussi sincèrement aimé. Que le riche cesse de me vanter le pompeux éclat qui l'environne ; que le voluptueux ne me parle pas de ses honteux plaisirs, l'ambitieux de ses chimériques jouissances ; douce amitié, toi seule as des charmes réels et durables ! Fille chérie de la vertu et mère aimable du bonheur, don précieux d'un ciel propice, par toi nos peines sont soulagées, nos joies augmentées ; de notre aurore à notre couchant, tu embellis tous les instans de notre existence ; l'enfance balbutie déjà ton nom ; tu réjouis la jeunesse ; tu fortifies l'âge mûr ; tu consoles la

vieillesse ; et par un privilége peut-être unique, il n'est point jusqu'aux méchans que tu repousses, qui ne prétendent vivre sous tes saintes lois.

L'heureux Delorme faisait alors la bien douce expérience de la richesse de ses consolations. Quelque bien montée que fût sa ferme, quelque nombreux embarras que lui eût occasionés son malheur, jamais cependant il ne s'était trouvé dans une aussi grande abondance de tout ce qu'il pouvait désirer ; chacun tenait à honneur de lui être utile ; et pour voir tous ses besoins satisfaits, il n'avait que la peine de choisir entre les nombreuses offres de service qui lui étaient faites chaque jour. Trop discret pour en abuser, il savait cependant en profiter, et comme sa conscience lui rendait le témoignage que, dans une semblable circonstance, il en eût fait ou il en ferait autant pour ses amis, il ne se gênait pas pour leur demander ce qu'il eût été lui-même ou ce qu'il serait prêt à leur

donner; et ceux-ci, que sa conduite précédente avait pénétrés de la même conviction, n'hésitaient pas à lui rendre des services dont ils auraient peut-être un jour à réclamer la réciprocité. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, avaient déjà reçu de sa part, dans différentes occasions, les mêmes marques d'intérêt, et leur conduite avec lui n'avait que le mérite de la reconnaissance.

On ne s'étonnera donc pas si Delorme ne tarda pas à recouvrer son bonheur habituel : l'accident qu'il venait d'éprouver ne fut pour lui qu'une tempête passagère bientôt remplacée par un ciel pur et serein. Florville ne pouvait assez s'étonner de le voir triompher aussi promptement d'un malheur aussi grand. « Il compte sans doute beaucoup, disait-il un jour à Firmin, sur les offres de ses amis; mais s'ils se sont autant avancés dans un premier moment d'entraînement, il est bien à craindre qu'ils ne recu-

lent quand il s'agira d'en venir aux effets. »

Mais les effets avaient répondu aux promesses, et délivré de toute inquiétude, voyant ses provisions assurées pour toute l'année, et les travaux de la reconstruction de sa grange déjà commencés, Delorme, littéralement parlant, n'avait même pas eu de mérite à prendre aussi facilement son parti. « Comment aurait-il pu en être autrement? répondit-il un jour au nommé Lambert, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance; d'abord, je devais cette soumission au bon Dieu : ce n'est pas pour rien que je lui dis tous les jours : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel;* mais ensuite il aurait fallu que je fusse bien mal avisé pour oublier toutes les consolations que j'éprouve d'ailleurs; et ne penser qu'à la perte que j'ai faite, c'eût été vouloir me rendre moi-même malheureux.

LAMBERT.

Je suis bien aise de t'entendre parler comme ça, parce que c'est tout-à-fait aussi ma manière de penser : on voit des gens, vraiment, qui cherchent leur malheur eux-mêmes; la moindre contrariété qui leur arrive, les v'là tout de suite à pleurnicher comme si tout était perdu pour eux; tandis qu'ils ont souvent bien plus qu'il n'en faudrait pour se consoler, s'ils étaient le moins du monde raisonnables. Moi, je fais tout le contraire; quand je n'ai pas de chagrin pour le moment, je songe d'avance à ceux que je peux craindre, afin de ne pas me trouver plus tard pris au dépourvu; et quand il m'en arrive quelqu'un, je songe alors à tout ce qui me reste de bon pour m'en consoler. De c'te manière-là, je ne suis jamais ni trop joyeux, ni trop triste, et je me conserve dans un état de tranquillité que je perds bien rarement et pour bien peu de temps quand ça m'arrive.

DELORME.

Ta méthode est excellente, et il serait bien à désirer qu'elle fût plus généralement suivie.

LAMBERT.

Oui, n'est-ce pas ? J'ai bien fait, dans le temps, tout ce que j'ai pu pour la faire entendre à défunt grand Pierre ; mais je n'ai jamais pu y réussir ; il était riche comme un Crésus ; pas de chagrin, pas de tourment, bien portant ; il avait une bonne femme, de bons enfans, enfin tout ce qu'il fallait pour être heureux. Eh bien! avec tout ça, il était toujours à se plaindre, et souvent pour des bêtises qui n'en valaient pas la peine. C'était une vache qui ne donnait plus, un cheval qui s'était blessé, une couvée qui avait manqué ; et quand, par hasard, il n'avait pas de ces petits sujets de plainte-là, il se tourmentait par ses craintes : le temps sera mauvais ; la moisson ne se fera pas bien ; les grains ne rendront pas ; enfin, que sais-je,

moi? toujours trente-six bêtises comme ça en tête, qui le rendaient le plus malheureux des hommes.

DELORME.

Oui, c'est bien aussi comme cela que je l'ai connu; et malheureusement il y a beaucoup de gens qui, plus ou moins, partagent sa folie : car je ne vois pas quel autre nom donner à une disposition d'esprit qui nous fait trouver des sujets de chagrin partout.

LAMBERT.

Je crois, en vérité, que ces gens-là font tout ce qu'ils peuvent pour se créer des peines, parce qu'ils trouvent leur plaisir à se plaindre : et au fait, ça ne serait pas encore impossible, il y a des esprits si drôlement tournés!

DELORME.

Si c'est là leur plaisir, je ne le leur envie pas.

LAMBERT.

Ni moi non plus. »

Personne, en effet, n'était plus exempt de ce défaut que Delorme.

Chacun de mes lecteurs comprend bien sans doute qu'en traçant ici la peinture de son bonheur, je n'ai pas cependant prétendu faire entendre qu'il fût à l'abri de toutes ces petites contrariétés si fréquentes dans le cours ordinaire de la vie; ce n'est pas dans un abrégé aussi rapide que celui-ci, qu'il m'eût été possible d'entrer dans le détail de toutes les pertes plus ou moins fâcheuses qu'il eut à supporter, de tous les contre-temps dont il eut à souffrir, de toutes les causes de chagrin enfin, plus ou moins vives, qu'il eut à essuyer; mais, toujours guidé par sa foi et sa raison, il savait en triompher facilement, et la pensée qu'il pouvait les convertir, par sa soumission religieuse, en autant de mérites qui lui seraient comptés un jour, finissait toujours par les lui faire accepter avec plus de joie que de regret. « N'est-ce pas une chose bien consolante pour un chrétien, disait-il un jour à sa famille rassemblée le soir

au coin du feu, d'être assuré qu'il ne lui arrive rien qu'il ne puisse faire servir à augmenter son bonheur pendant l'éternité? c'est cependant la vérité; et par exemple, c'était dimanche aujourd'hui, il a fait un temps affreux, et nous avons été obligés de renoncer à la partie que nous avions projetée d'aller promener à la fête du village voisin : au fait, ce n'est là qu'une bagatelle; il n'y a certainement pas de quoi se désoler; dès demain il n'en sera ni plus ni moins que si nous nous étions bien amusés aujourd'hui : eh bien! néanmoins, si, au lieu de nous chagriner bien inutilement, puisque ça n'aurait pas fait luire le soleil davantage, nous avons su prendre notre parti par esprit de soumission à Dieu, et lui offrir cette petite contrariété en expiation de nos fautes, il n'y a pas de doute qu'il aura accepté le sacrifice, et qu'il nous en tiendra compte un jour. N'est-ce pas là un avantage qu'il faudrait ne pas avoir

de foi du tout pour méconnaître; et celui qui pense à un aussi bon parti qu'il peut tirer de tous ces petits chagrins auxquels chacun de nous est sujet, peut-il être encore tenté de s'en affliger ? »

C'était par de telles réflexions souvent répétées, quoique jamais prodiguées, que Delorme avait réussi à pénétrer ses enfans du même esprit religieux que lui, et à leur préparer, par conséquent, une vie aussi heureuse que la sienne. Le premier fruit qu'il en retirait, était une augmentation de son propre bonheur : quelle joie, en effet, pour un père et une mère, de voir croître autour d'eux une jeune famille dont l'amour, les respects, les attentions, vont au-devant de tous leurs désirs, et comblent leurs vœux les plus doux ! quelle satisfaction de voir des enfans si chéris et si dignes de l'être, se porter au bien de toute la force de leur âme, s'acquérir l'estime de tous ceux qui les connaissent, s'aimer entre eux, et s'as-

surer ainsi, par leur union, une force qui, plus tard, leur permettra de résister aux plus violens orages dont ils pourront être battus, en même temps qu'elle sera la joie et la consolation des vieux jours de leurs fortunés parens ! Tel était le bien doux spectacle que Delorme avait continuellement sous les yeux. O vous qui l'enviez, sachez donc mériter aussi d'en jouir; et pour arriver à cet heureux résultat de vos soins, n'oubliez jamais que des enfans à qui vous n'aurez pas appris à aimer et à servir Dieu seront toujours des enfans ingrats et désobéissans : il faut une cause surnaturelle à un effet surnaturel, et il le sera toujours qu'un enfant, quoi qu'il doive à ses parens, préfère leur bonheur au sien propre : la nature nous crie de tout rapporter à nous : il faut les enseignemens de la religion pour nous apprendre à nous sacrifier aux autres.

CHAPITRE XVII.

Cependant, au milieu des nombreuses occupations dont il était chargé, Delorme n'avait pas oublié l'engagement qu'il avait pris envers Florville : il aimait véritablement cette malheureuse victime de l'indifférence religieuse, et comme il lui semblait voir dans ses ennuis, dans ses chagrins, même quelquefois dans ses paroles, quelque chose qui lui promettait son retour à une conduite plus raisonnable, il n'avait garde de manquer cette occasion qui pouvait contribuer à avancer, peut-être même à déterminer de suite cette heureuse résolution. Pour mieux assurer le fruit de la conversation si importante qu'il devait avoir avec lui, il voulut s'y préparer en étu-

diant de nouveau dans ses livres, qu'il avait toujours soigneusement conservés, les principales raisons qu'il comptait faire valoir. Après avoir consacré quelques soirées à ce soin, il se rendit chez Florville, et fut aussitôt introduit. « Je croyais que vous aviez désespéré de votre cause, dit celui-ci dès qu'il le vit entrer; pour un homme qui paraissait aussi sûr de son fait, vous avez bien tardé.

DELORME.

Je demande bien pardon à monsieur de n'avoir pas pu venir plus tôt, mais il connaît mes embarras.

FLORVILLE.

Ils ne sont, en effet, qu'une trop légitime excuse; mais j'ai appris avec beaucoup de plaisir que tout se disposait de manière à vous en laisser voir bientôt la fin, et je vous en fais mon compliment. »

Après un quart-d'heure environ de conversation sur les affaires de Delorme, celui-ci ayant proposé de

s'acquitter de son engagement, son offre fut acceptée, et la discussion suivante s'engagea.

DELORME.

Si j'ai bonne mémoire, j'ai promis à monsieur de prouver que c'était le chrétien qui jouissait d'un bonheur présent et positif; et qu'on ne trouvait, au contraire, dans les plaisirs du monde, que chimère et illusion.

FLORVILLE.

Oui ; c'est bien là ce que vous avez avancé, et ce dont j'attends la preuve.

DELORME.

Elle sera facile. Monsieur m'accordera sans peine, je crois, que personne n'est meilleur juge que nous-mêmes du bonheur que nous éprouvons : on peut, en effet, se tromper sur tout autre point; mais ici l'erreur est impossible. Je puis me croire un homme d'esprit, et n'être qu'un sot; bien portant, et être malade ; respecté, et être méprisé; aimé, et être détesté : je puis

même mal connaître mes affaires, et me croire riche, lorsque réellement je serai pauvre; je puis enfin me croire des vertus, des talens, des qualités, des avantages que je n'ai pas; mais dès qu'il s'agit de bonheur, je ne puis pas plus me croire heureux, sans l'être effectivement, que l'être en me croyant malheureux. La première, et je dirai même, la seule condition indispensable de notre bonheur est donc dans notre imagination; elle seule a le pouvoir de le créer, comme celui de l'éloigner. La naissance, les richesses, les talens, la santé, les honneurs, les dignités, là gloire et mille autres circonstances semblables, sont bien, je l'avoue, des ingrédiens qui peuvent entrer dans sa composition; mais si l'imagination ne vient pas les mettre en valeur, en les acceptant pour tels, ils lui resteront totalement étrangers, et un homme qui les possèderait tous, s'il se croit malheureux, sera réellement malheureux, tandis qu'un autre

qui n'en possèderait aucun, s'il se croit heureux, le sera réellement.

FLORVILLE.

Ce que vous dites là est très-vrai, mais ne signifie absolument rien ; car il est aussi impossible de se croire malheureux en réunissant toutes les causes de bonheur que vous venez d'examiner, que de se croire heureux en n'en possédant aucune.

DELORME.

Je vous demande pardon, monsieur; l'expérience nous montre tous les jours le contraire. Combien de pauvres qui se contentent de leur état, et combien de riches qui se plaignent du leur? combien d'ouvriers qui mangent avec délices leur morceau de pain noir, et combien de voluptueux blasés qui goûtent sans plaisir les mets les plus délicats ? combien de misérables qui trouvent un sommeil doux et paisible sur une botte de paille, et combien de grands ambitieux qui ne trouvent, sur leurs lits de plume, que des craintes,

des soucis et souvent de déchirans remords ?

Je me rappelle avoir lu dans la *Théorie du bonheur*, par l'auteur du *Comte de Valmont*, un aveu à ce sujet que je n'ai jamais oublié : « Vous êtes témoin, dit un jour à cet auteur l'un de ces prétendus heureux du monde, de cet éclat de luxe et d'opulence qui brille autour de moi ; des parasites, des flatteurs assis à ma table, envient mon sort, me félicitent de ma prospérité, et je suis dévoré de chagrins et d'ennui. Nageant dans l'abondance, ne refusant rien à mes passions et à mes caprices, j'éprouve tous les dégoûts de la satiété ; je ne sens plus rien que le malaise ou la douleur ; je ne jouis plus de rien, pour avoir trop joui. Une sorte de consomption me mine insensiblement ; mes nerfs, devenus irritables à l'excès, me font souffrir des douleurs aiguës. Ah ! que je consentirais de tout mon cœur à perdre un de mes membres, et à me retrouver dans cet état

de contentement et de vigueur que j'éprouvais au sein de la médiocrité! Etonné de cet aveu, continue l'auteur, j'en fis part le même jour, sans nommer celui qui me l'avait fait, à un autre homme presque aussi riche que le premier; et combien redoubla ma surprise, lorsqu'il me tint le même langage! »

Ceci posé, il faut donc commencer par reconnaître que, pour apprécier le véritable bonheur de quelqu'un, on doit écarter tout son entourage, séduisant ou repoussant, n'importe, et allant droit à lui, lui demander à lui-même : *Êtes-vous heureux?* Eh bien! monsieur, je ne crains pas de le dire : si vous faites cette question à un véritable chrétien et à un homme du monde, le premier vous répondra oui; le second, s'il est sincère, vous répondra non.

FLORVILLE.

Vous faites parler les deux parties comme il vous convient, et c'est un

excellent moyen pour vous donner facilement gain de cause.

DELORME.

Je ne leur prête que des sentimens ou consignés dans des écrits autlrentiques, ou confirmés par les discours que nous leur entendons tenir chaque jour. Les saints que l'Eglise honore d'un culte public ont été, je pense, de véritables chrétiens, et nous ne pouvons pas trouver ailleurs d'exemples qui reviennent mieux au sujet qui nous occupe. Eh bien! si j'interroge l'histoire de leur vie, je les vois tous remplis d'une joie constante et ineffable, même au milieu des plus rudes épreuves auxquelles ils ont été soumis. Les apôtres, nous dit l'Esprit saint lui-même, *paraissaient comme tristes, et ils étaient toujours dans la joie* [1]. Saint Paul nous apprend *qu'il abonde d· joie au milieu des tribulations qui l'environnent* [2]. « Eloignez-vous de moi, s'é-

[1] II Cor. VI, 10.

criait saint Philippe de Néri; éloignez-vous, je suis un homme mortel, et par conséquent incapable de supporter une telle abondance de célestes délices. » Et ceci n'était point une exagération : son historien nous dit qu'il était persuadé qu'il serait mort d'un excès de joie, si, dans ces circonstances, Dieu n'eût modéré ou retiré ses consolations. Sainte Thérèse se plaignait de même à Dieu des trop grandes jouissances que lui faisait éprouver son amour : « Ou souffrir ou mourir, » s'écriait-elle dans l'excès de son ardeur. Saint François Régis goûtait une joie inexprimable lorsqu'il éprouvait les rigueurs de la faim, de la soif ou du froid : « Je vous avoue, disait-il une fois à ses compagnons, que la vie me serait insupportable, si je n'avais rien à souffrir pour Jésus-Christ; souffrir est ma seule consolation en ce monde. »

C'est une chose trop connue que la joie des saints, pour que j'en cite ici

plus d'exemples ; monsieur les connaît déjà sans doute mieux que moi, et je n'ai voulu que les rappeler à sa mémoire, pour pouvoir ensuite comparer le bonheur dont ils s'applaudissaient de jouir, avec les chagrins et les ennuis qui pèsent constamment sur celui qui cherche le sien dans les plaisirs du monde. De même que nous avons jugé les premiers par leurs propres discours, nous allons maintenant juger également les seconds par leurs propres discours, et, ce qui sera plus frappant et plus décisif encore, par leurs actions.

Monsieur le sait certainement mieux que moi ; c'est une phrase généralement reçue dans le monde, et il ne se sera peut-être pas passé un seul jour, sans que monsieur ne l'ait entendu répéter : « J'ai été dans tel endroit *pour tuer le temps ;* j'ai fait telle chose *pour tuer le temps ;* j'ai pris telle habitude *pour tuer le temps.* » Or, on ne tue pas ce qu'on aime, ce qui vous apporte un

plaisir quelconque : c'est donc que le temps pèse à ceux qui mettent tant de prix à pouvoir le tuer ; c'est donc qu'il ne leur apporte que des chagrins, ou au moins, des ennuis. Cette conclusion me semble forcée, et je ne sais comment on pourrait la récuser.

FLORVILLE.

Qu'on l'accepte ou qu'on la récuse, peu m'importe ; car c'est dans les plaisirs par lesquels on tue le temps que se trouve le bonheur.

DELORME.

Je ne le crois pas, monsieur ; car, sans parler des amères déceptions qui suivent si souvent ces plaisirs toujours si passagers, et pour ne nous arrêter qu'à une seule considération qui dispense de toutes les autres, n'est-ce pas parmi ceux qui recherchent ces plaisirs que l'on voit tant de suicides par suite d'espérances trompées, d'ambition déçue, de crimes découverts, de fortune perdue, de santé délabrée, ou même seulement pour cause d'un en-

nui qui rend fastidieuses toutes ces jouissances dont on s'était fait comme des divinités? Il y a peu d'années encore, tout Paris a connu la fin déplorable d'un jeune homme qui, à la fleur de son âge, possédant une fortune immense et une santé bonne encore, alla chercher dans la mort un remède contre les ennuis d'une vie qui n'avait plus à lui offrir que des plaisirs rendus insipides par un long usage.

FLORVILLE.

Il y a des fous partout, et leurs exemples ne prouvent rien.

DELORME.

Je demande pardon à monsieur; il n'y a pas, dans tous ces millions de vrais chrétiens qui ont existé depuis l'établissement du christianisme, un seul exemple de folie pareille; et il y a des millions de ces exemples fournis par ceux qui rejetaient leurs croyances. Il faut donc nécessairement convenir, après une expérience aussi convaincante, qu'il y a beaucoup plus de

déceptions, beaucoup plus de regrets, de remords, de chagrins et d'ennuis dans ce dernier parti que dans le premier. Toutes leurs victimes ne finissent pas, il est vrai, par un suicide; mais elles n'en portent pas moins en elles le ver rongeur qui les dévore, et leur fait de la vie un accablant fardeau qu'elles cherchent en vain à alléger par toutes les distractions et tous les plaisirs que le monde peut leur offrir. S'il en était autrement, d'où viendraient tant de plaintes continuelles sur la vie, sur ses contrariétés, sur ses souffrances, sur ses misères de tant de natures chez ceux qui, ne voulant rien voir au-delà d'elle, sont obligés de rechercher en elle seule leur joie et leur bonheur?

Ainsi, vous le voyez, monsieur, du côté du chrétien, joie, bonheur, satisfaction, contentement, ravissement; du côté de ceux qui ont le malheur de ne l'être pas, ennuis, dégoûts, illusions, déceptions continuels : à moins

de récuser les paroles et les actions des parties elles-mêmes, il me semble impossible de ne pas convenir que, ainsi que je l'ai avancé, ce sont les premiers qui jouissent d'un bonheur présent et positif, et que les seconds n'ont, au contraire, pour eux, que des chimères et des illusions sans durée comme sans vérité.

FLORVILLE.

Vous auriez raison si l'on pouvait accepter, dans une discussion aussi générale que celle-ci, les exemples des saints que vous m'avez cités, et qui ne sont évidemment qu'une rare, et même très-rare exception : car, pour un homme à qui son imagination exaltée ou toute autre cause a fait trouver tant de joie dans la pratique de la religion, combien d'autres qu'elle n'empêche pas de murmurer aussi haut, et souvent même plus haut que nous contre les misères de la vie? Vous ne pouvez le nier, le nombre en est immense; et il doit l'être, en effet;

car la religion ne met son disciple à l'abri d'aucune de ces peines qui affligent l'homme du monde, et elle le prive des plaisirs qui, au moins, en compensent pour celui-ci l'amertume.

DELORME.

Je répondrai d'abord à monsieur que les hommes dont il me parle ne sont réellement chrétiens que de nom, mais qu'ils n'en partagent ni la foi, ni les œuvres, ni les espérances. Je ne vois dans le grand nombre de leurs plaintes que la vérification de cette effrayante prophétie de notre Seigneur Jésus-Christ : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Il y a beaucoup d'appelés, c'est-à-dire beaucoup de chrétiens ou d'hommes appelés à le devenir : mais peu d'élus; c'est-à-dire peu d'hommes qui sachent l'être assez pour mériter les récompenses attachées non pas seulement à ce titre, mais encore aux actes qu'il commande. Que ces prétendus chrétiens commencent par faire tout ce que leur

religion leur prescrit, et alors seulement ils pourront être reçus à dire si elle est infidèle dans ses promesses.

FLORVILLE.

Mais tout le monde n'est pas appelé à être des saints comme ceux que vous m'avez cités.

DELORME.

J'en demande pardon à monsieur; mais c'est qu'au contraire nous y sommes tous appelés, sans exception aucune : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait*, nous a dit Jésus-Christ; et certes, ce commandement, qui s'adresse à tous indistinctement, est bien un appel à la sainteté.

FLORVILLE.

Et même à une sainteté tellement haute, que l'on peut dire à bon droit qu'il est impossible d'y arriver.

DELORME.

Nul doute que l'homme ne parviendra jamais à la perfection de la divinité; mais voilà notre modèle; c'est à nous de nous en approcher autant

qu'il est possible à notre faiblesse : la distance à laquelle nous en serons réglera la proportion dans laquelle nous participerons aux célestes consolations qui ont fait trouver aux saints un bonheur si pur et si constant au milieu même des épreuves les plus pénibles et les plus coûteuses.

FLORVILLE.

Mais si tous les hommes voulaient suivre l'exemple des saints, ce serait la fin du monde, puisque chacun irait alors s'ensevelir tout vivant comme eux dans les déserts, dans les grottes les plus reculées, et abandonnerait tout autre soin pour ne plus travailler qu'à son salut. Il n'y aurait plus personne pour labourer la terre, pour s'occuper du commerce, pour fabriquer les marchandises, pour rendre la justice, pour gouverner les Etats.

DELORME.

Il y a eu des saints dans toutes ces professions, et rien n'empêche que ceux qui les exercent aujourd'hui ne

le soient de même. Saint François de Sales vécut au milieu du monde; saint Victor, au milieu des armées; saint Charles Borromée, au milieu des affaires; saint Louis, sur un trône; et loin de voir la fin du monde dans une société qui serait toute composée de fidèles imitateurs des vertus de ces saints, je crois, au contraire, que celle-ci n'en serait que beaucoup plus sûre et plus agréable.

FLORVILLE.

Qu'importe que cette proposition soit vraie, si elle est impossible à réaliser? Et c'est ce dont on ne saurait douter quand on voit les saints en si petit nombre comparativement aux autres. Il faut bien convenir qu'il doit y avoir quelque chose qui s'oppose à l'imitation de leurs vertus.

DELORME.

Personne ne le conteste : oui, monsieur, il y a effectivement quelque chose, et ce sont nos passions; mais ce n'est là qu'une difficulté et nulle-

ment une impossibilité, puisque nous avons les exemples de tant de saints qui en ont triomphé.

FLORVILLE.

Par suite d'une organisation particulière ou d'une réunion de circonstances fortuites qui leur ont fait trouver leur bonheur où tant d'autres auraient trouvé leur malheur.

DELORME.

Les saints n'étaient point autrement organisés que nous : c'étaient des hommes vivant comme nous, beaucoup d'entre eux, même au milieu de nous; partageant nos misères, nos infirmités, nos besoins; mais sachant les dominer par la vivacité de leur foi et de leur amour pour Dieu. Ils nous ont été donnés comme de seconds modèles plus appropriés à notre faiblesse, et destinés à nous servir de règle et d'encouragement dans la pratique de la vertu. La hauteur de celles qu'ils ont pratiquées peut bien, je l'avoue, nous étonner; étrangers à leurs sentimens, nous

pouvons aussi ne pas comprendre les heureux effets qu'ils produisaient en eux, et chercher à les expliquer par des causes plus satisfaisantes pour notre tiédeur; mais, après toutes les recherches et toutes les explications possibles, il n'en restera pas moins toujours un fait incontestable, c'est que, plus nous approchons de l'imitation de leurs vertus, plus nous nous sentons dans la paix et dans la joie; et plus nous nous en éloignons, plus nous tombons dans toutes les déceptions et les misères qui font le désespoir de ceux qui veulent demander leur bonheur aux plaisirs du monde.

FLORVILLE.

Vous aurez beau faire, Delorme, vous ne me persuaderez jamais que je doive trouver mon bouheur à coucher, comme les saints, sur la terre nue, à m'interdire toute espèce de plaisirs, à me condamner aux plus coûteuses privations, à m'exténuer par des jeûnes

prolongés, et à me déchirer le corps par de pieuses flagellations.

DELORME.

Je viens de dire à monsieur la cause de son opinion, et j'y reviendrai d'autant moins que toutes ces saintes et louables pratiques ne sont pas d'une indispensable nécessité. De même que les saints, sans avoir atteint à la perfection absolue de Dieu, ont cependant joui dans ce monde d'un bonheur et d'une paix inaltérable au milieu même des humiliations, des souffrances, des mortifications, des privations qu'ils ont eues à supporter, et qu'ils jouissent aujourd'hui dans le ciel d'une récompense proportionnée à la grandeur de leurs vertus, de même aussi nous pouvons, sans nous élever à la même hauteur à laquelle ils sont parvenus, obtenir néanmoins une part du bonheur dont ils ont joui dans ce monde, et dont ils jouissent maintenant dans l'autre.

FLORVILLE.

Ce sera ma faute, si vous voulez; mais je ne comprends absolument rien à ce que vous appelez le bonheur des saints dans ce monde, et je ne puis pas en envier la plus petite partie.

DELORME.

Eh bien! monsieur, j'y consens, prenons des exemples plus rapprochés de notre faiblesse; examinons la vie d'un chrétien qui, sans être à la hauteur de la vertu des saints, remplit cependant fidèlement les devoirs de sa religion. Vous disiez tout-à-l'heure que celle-ci ne le mettait à l'abri d'aucune des peines qui affligent l'homme du monde, et qu'elle le privait des plaisirs qui en compensent pour celui-ci l'amertume. Je crois, au contraire, facile de prouver qu'il est à l'abri de toutes ces peines, et qu'il remplace tous ces plaisirs par d'autres beaucoup plus vrais et plus durables.

D'où viennent, en effet, toutes les peines qui affligent l'homme du

monde ? ne les doit-il pas presque toujours à de folles espérances que l'événement dément ; à des pensées d'ambition, d'orgueil, de haine, de jalousie ou d'envie ? N'est-ce pas pour satisfaire à ses désirs insatiables qu'il prodigue et perd sa fortune ? N'est-ce pas par suite de ses excès en tout genre qu'il ruine sa santé ? par suite de ses calomnies ou de tout autre mauvais procédé qu'il se fait des ennemis ? par suite de son trop d'attachement aux biens de la terre, qu'il en regrette la perte avec tant d'amertume ; par suite enfin de ses vices ou de ses crimes, qu'il se voit incessamment poursuivi par les aiguillons cuisans du remords ? Analysez tous ses chagrins, toutes ses peines, tous ses ennuis, je crois pouvoir dire d'avance que vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait sa cause première dans quelque action ou quelque sentiment réprouvé par la religion. Et, s'il en est ainsi, loin de pouvoir dire que les plaisirs du monde sont la compensation

de ses peines, il faudra, au contraire, convenir que ses peines sont les inévitables résultats de ses plaisirs; et puisque, d'après les plaintes générales, celles-là l'emportent de beaucoup sur ceux-ci, il s'ensuivra nécessairement qu'on ne peut que perdre en les recherchant.

Ceux du chrétien n'ont pas le même inconvénient, monsieur; loin de là, ils s'accroissent par l'usage; chaque jour nous les rend plus précieux; à l'abri de toute vicissitude et de tout changement, ils sont notre immuable propriété; nous ne pouvons les perdre que par notre faute; et si ce malheur nous arrive, nous ne sommes jamais privés de l'espoir de les recouvrer. Toujours content de lui, toujours content des autres, aucun événement humain n'a le pouvoir de troubler la paix dont jouit le vrai chrétien, parce que ce n'est pas sur la terre qu'il a placé ses plus chères affections. Si la fortune le favorise, il en profite avec reconnais-

sance; si elle lui est contraire, il se réfugie avec plus de joie encore dans la pensée des biens éternels qu'il attend; et de là, comme d'un fort inexpugnable, il voir mourir à ses pieds les vains efforts de toutes les adversités conjurées contre lui.

FLORVILLE.

Voilà où je vous attendais : vous voyez bien qu'il n'y a rien de présent et de positif dans son bonheur, puisque, pour me le faire comprendre, vous êtes obligé d'opposer à son malheur actuel un bonheur futur.

DELORME.

Sa récompense est future, il est vrai; mais la joie que lui en inspire la pensée est présente. Que monsieur veuille bien supposer deux mendians, là, devant nous. Je donne à l'un un sou, et j'assure à l'autre, d'une manière qui ne puisse lui laisser aucun doute sur l'exécution de ma promesse, cent mille francs pour demain; certes, monsieur conviendra bien avec moi que ce second

sera, dès ce moment-ci, plus heureux que le premier. Eh bien! il en est de même du chrétien comparé à l'homme du monde, avec cette différence même encore que le pauvre à qui je donne un sou a réellement quelque chose, tandis que l'homme du monde avec ses plaisirs a moins que rien, puisque c'est à ces mêmes plaisirs qu'il doit ses malheurs.

Mais si ces considérations touchent peu monsieur, j'en ai encore une dernière à lui présenter, qui sera plus sensible. Quelle abondante source de prospérité, même temporelle, le chrétien ne trouve-t-il pas dans la conduite que lui commande sa foi? Mettons de côté tout ce qui sort des règles ordinaires de la vie commune; envisageons-le d'après l'expérience journalière. N'est-il pas vrai que, sobre, rangé, économe, laborieux, sa fortune sera bien plus assurée et s'accroîtra bien plus facilement que celle d'un homme chez qui les mêmes vertus ne seront pas for-

tifiées par un aussi puissant motif? N'est-il pas vrai encore qu'ayant toujours fui les excès en tout genre, il conservera sa gaîté, sa force, sa santé beaucoup plus long-temps qu'un débauché et un libertin ? Quelle différence aussi dans l'intérieur de l'un et dans l'intérieur de l'autre! Est-ce dans un ménage chrétien que l'on verra ces querelles, ces reproches, ces injures, ces violences qui transforment ailleurs tant de maisons en un véritable enfer anticipé? Sera-ce un père qui aura élevé ses enfans chrétiennement, et avec toute la vigilance que sa religion lui recommande, qui trouvera en eux souvent la ruine de ses projets, l'opprobre de sa famille et le désespoir de ses vieux jours ? Certainement, au moins en thèse générale, un vrai chrétien n'a à craindre aucun de ces malheurs, et tous les biens contraires lui sont comme assurés ; c'est par exception quand il n'en jouit pas. Aimé et estimé de tous ceux qui le connaissent, quelque part

qu'il se présente, il inspire la confiance; sa parole est une garantie ; c'est avec lui qu'on aime à traiter; c'est à lui qu'on aime à confier ses peines et à demander des consolations : sans remords pour le passé, sans inquiétude pour le présent, sans crainte pour l'avenir, heureux chez lui, heureux hors de chez lui, heureux dans la prospérité, plus heureux encore dans l'adversité, il arrive ainsi au terme désiré de sa carrière, et la mort n'est pour lui que le soir d'un beau jour qui le met en possession de tous les biens dont l'attente a fait sa joie et sa félicité.

FLORVILLE.

Tout cela serait fort beau et fort séduisant, s'il n'était en contradiction manifeste avec l'Evangile, qui ne parle que de pénitence, de croix, de privations, de renoncement à soi-même. Le bonheur dont vous me parlez me paraît tout-à-fait inconciliable avec de tels principes.

DELORME.

Il ne l'est nullement cependant, monsieur; et s'il n'était aussi tard, je pourrais vous en apporter de suite la preuve.

FLORVILLE.

Eh bien! si vous en avez le temps, nous pourrons reprendre demain cette conversation.

DELORME.

Je serai toujours aux ordres de monsieur.

CHAPITRE XVIII.

Delorme avait pu remarquer l'impression que ses discours faisaient sur Florville, et il en avait conçu l'espoir de le ramener à la vérité; il ne se fit donc pas attendre le lendemain ; et quoique ses enfans voulussent le retenir pour passer le reste de la soirée avec eux et avec Ursule, qui avait promis de venir, il se rendit au château dès qu'il put s'y présenter : il y fut reçu aussi bien que la veille, et la discussion suivante s'engagea presque aussitôt.

FLORVILLE.

J'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'avez dit hier, Delorme, et j'ai reconnu que vos paroles contenaient, en effet, un grand fonds de vérité.

Dans le tumulte du monde et des affaires, on a rarement la liberté de penser mûrement à toutes ces choses ; on se trouve entraîné par le torrent, et l'on va en avant sans savoir, et souvent même sans s'inquiéter où l'on arrivera ; mais, dans le calme de la solitude, la raison reprend son empire et découvre facilement à l'homme ses erreurs. C'est ce que j'éprouve depuis que je suis ici, et notre conversation d'hier n'a pu que me confirmer dans les observations que j'avais déjà faites. Mais si j'étais d'avance presque d'accord avec vous, il n'en est pas de même pour aujourd'hui, et je crois que vous aurez plus de peine à me convaincre sur le sujet que nous devons traiter ce soir.

DELORME.

Cependant, si monsieur convient déjà qu'il n'est possible de trouver de véritable et solide bonheur sur la terre que dans la pratique de la religion,

comment peut-il s'effrayer autant des obligations qu'elle lui impose?

FLORVILLE.

Il en est pourtant ainsi; nous avons vu hier le beau côté de la religion, et j'avoue qu'il me flatte; mais elle en a un second qui est loin d'être aussi séduisant, et qui m'effraie peut-être plus que le premier ne me plaît.

DELORME.

C'est parce que monsieur se fait une idée exagérée des actes et des sentimens de pénitence que lui demande la religion. Je vais essayer de lui expliquer combien peu cependant ils sont de nature à l'effrayer autant.

D'abord je ferai observer à monsieur que la partie la plus essentielle de la pénitence, celle que toutes les autres réunies ne sauraient suppléer, c'est un cœur sincèrement et profondément pénétré de regret pour ses fautes : il ne s'agit donc là d'aucun acte qui puisse effrayer la susceptibilité la plus délicate, et personne, je crois, ne

contestera la nécessité de ce sentiment : il est bien clair que Dieu ne doit me donner aucune part à ses récompenses, si je ne l'aime pas. Et comment pourrai-je dire que je l'aime, si je ne suis pas fâché de l'avoir offensé ?

FLORVILLE.

Oui, d'accord pour le sentiment intérieur ; mais, pour les actes extérieurs, c'est là que se trouve la grande difficulté.

DELORME.

Ne nous exagérons pas, monsieur, de prétendues difficultés. Sans vouloir nier ce que ces actes ont de coûteux à notre nature rebelle, je dis cependant qu'ils ne sont pas ce que se les représente notre imagination prévenue : porter sa croix, par exemple, paraît une obligation bien pénible, et néanmoins, quelle différence y a-t-il sur ce point entre le chrétien et le mondain ? Le premier la porte avec courage, le second la traîne avec dépit,

voilà tout ce qui les distingue l'un de l'autre ; car qui de nous n'a ses croix ? Suffit-il de rejeter la religion pour en être à l'abri ? Au contraire, c'est presque toujours le moyen le plus sûr pour en avoir davantage encore, et toujours celui de ne trouver en soi ni hors de soi aucun motif de consolation qui aide à les supporter. Ma grange vient de brûler ; certes, voilà une croix bien grande ; mais est-ce parce que je remplis les devoirs de ma religion qu'elle a brûlé ? Personne ne le dira ni ne le croira ; évidemment ce malheur me fût également arrivé si j'eusse été un impie, et il en arrive journellement de semblables à des gens sans religion : toute la différence qu'il y a donc entre eux et moi, c'est que cette perte est sans compensation pour eux, et que moi je sais comment en retirer un riche dédommagement si je l'accepte avec résignation, et si j'offre à Dieu, en expiation de mes péchés, le mal passager qu'elle m'apporte. Il en est de même dans tous

les événemens fâcheux qui peuvent nous survenir. Supposez que je me casse demain la cuisse, c'est un malheur comme un autre, et qui peut arriver à tout le monde indistinctement : l'homme sans religion va murmurer, blasphémer, se désespérer et augmenter probablement son mal par son impatience. Il n'en sera pas de même du chrétien ; car sa religion vient lui dire : « Prends ton mal en patience ; offre à Dieu les douleurs que tu endures, en expiation des fautes que tu as commises, et il acceptera cette réparation, et il te tiendra quitte des châtimens qu'avaient mérités tes fautes : non-seulement, pour quelques douleurs d'un moment, tu échapperas à des punitions mille fois plus terribles, mais ta résignation te donnera encore droit à des récompenses plus grandes pendant l'éternité. » Est-il étonnant qu'avec de telles pensées les saints aient trouvé tant de joie dans les souffrances ? Et l'obligation de porter sa croix,

ainsi envisagée, peut-elle encore paraître aussi dure?

FLORVILLE.

Non, si elle se bornait là; mais il n'en est pas ainsi.

DELORME.

Effectivement, elle comprend aussi le devoir de résister à nos passions; mais, quelque coûteux que puisse paraître et que soit réellement ce commandement, puisqu'il est reconnu que c'est à nos passions que nous devons tous nos maux, il est donc tout entier dans l'intérêt de notre bonheur, même ici-bas; et s'en plaindre et le mépriser, c'est évidemment aller contre toute raison; c'est préparer soi-même son malheur.

Si nous examinons de même toutes les autres obligations que nous impose la religion, et dont nous nous faisons une si grande frayeur, nous reconnaîtrons qu'elles ont toutes également notre bonheur pour résultat. Prenons pour second exemple le renoncement

à nous-mêmes; qu'est-il autre chose que la remise de tous nos intérêts entre les mains de Dieu? et quoi de plus naturel? quoi de plus raisonnable? quoi de plus consolant? Il ne nous interdit pas de suivre nos inclinations, nos goûts, nos penchans, lorsqu'ils n'ont rien de contraire à ses saintes lois; il ne nous empêche pas de jouir des biens de ce monde, lorsqu'il nous les a donnés; mais il nous défend d'y attacher notre âme, d'en faire l'objet unique de nos affections, dont il conserve ainsi toute la vivacité pour des biens qui ne trompent pas; et, prévenant par ce moyen de nombreuses et d'amères déceptions, il assure à notre âme une paix continuelle et un contentement inaltérable. Au défaut de la religion, la raison toute seule, quoique avec beaucoup moins d'autorité, nous imposerait également les deux obligations que nous venons de discuter; et cela est si vrai, que les fameux sages de la Grèce n'ont mérité ce titre

que parce qu'ils se sont éloignés de leur accomplissement un peu moins que les autres.

FLORVILLE.

J'accorde volontiers tout ce que vous venez de dire, car ce n'est pas là que je vois la grande difficulté, mais bien plutôt dans ces pénitences, ces mortifications, ces privations que l'Évangile recommande à chaque page.

DELORME.

Si monsieur veut l'envisager sans supposer le secours de la grâce de Dieu, j'avoue que cette difficulté sera plus que grande, car elle sera même tout-à-fait insurmontable; mais dans la supposition contraire, la grâce de Dieu vient au secours de la faiblesse de l'homme; elle le soutient, elle le porte, pour ainsi dire, et lui donne au moins un courage égal aux obstacles, quand ce n'est pas même une abondance de joie supérieure à ses peines, ainsi que dans les exemples des saints que j'ai cités hier. *Je puis tout en celui qui me*

fortifie [1], a dit saint Paul. Voilà le principe de notre force; avec lui nous pouvons tout; sans lui, nous ne pouvons rien. Mais il y a, de plus, une importante observation à faire ici : l'Evangile a des préceptes dont l'accomplissement est d'une absolue nécessité pour le salut; il a aussi des conseils pour nous guider dans la voie de la perfection. De ce nombre sont toutes les exhortations à ces actes éclatans de pénitence auxquels se sont portés tant de saints, mais que nous ne sommes pas rigoureusement obligés d'imiter. La seule obligation véritable qu'il nous impose à ce sujet est de faire quelque chose : commençons par peu ; demandons en même temps à Dieu la grâce de son saint amour. Comme son divin fils nous a promis que tout ce que nous demanderions en son nom nous serait accordé, nous l'obtiendrons ; alors toutes ces pratiques

[1] Ad Philip., cap. 4, v. 13.

qui nous paraissent aujourd'hui si coûteuses n'auront plus pour nous que des charmes. Parce que nous aimerons Dieu, nous haïrons les péchés qui l'ont offensé en nous ; nous aimerons à nous en punir pour le venger ; et plus nous avancerons dans les voies de la sainteté, plus les consolations célestes viendront nous soutenir et nous encourager.

FLORVILLE.

Mais, enfin, quel est ce peu que vous donnez comme si facile ?

DELORME.

Je suis presque honteux de le dire, tant c'est peu de chose ! Dieu est si bon qu'il nous tient compte de tout ce que nous faisons pour lui. Une prière de quelques minutes, la privation volontaire d'un plaisir de quelques instans, la répression d'une curiosité, une légère mortification ; tout cela, certes, n'a rien de bien effrayant, et cependant tout cela, s'il est fait en état de grâce, est écrit dans le livre de vie ; tout cela

sert à l'expiation de nos fautes, à nous obtenir de nouvelles grâces avec lesquelles nous pourrons faire des œuvres plus méritoires et acquérir des récompenses plus grandes. En religion comme en bien d'autres choses, monsieur, c'est le premier pas qui est le plus coûteux ; mais la religion a cet avantage qui n'appartient qu'à elle seule, c'est qu'elle ne trompe jamais que pour donner plus que nous n'attendions.

FLORVILLE.

J'admire vraiment comment, à vous entendre, rien n'est plus facile ni plus doux que de pratiquer sa religion, lorsque c'est cependant un fait constant et avoué même par les théologiens, qu'elle exige une vigilance, des résistances, des soins et des combats continuels.

DELORME.

C'est aussi ce que je suis bien loin de nier.

FLORVILLE.

Comment donc arrangez-vous cette contradiction ?

DELORME.

Parce que je ne mets au compte de la religion que ce qui est véritablement de son fait, et que cette vigilance, ces résistances, ces soins et ces combats continuels sont une nécessité de notre nature, si nous voulons vivre heureux, autant qu'une obligation religieuse. Je ne vois dans le commandement qui m'en est fait par la religion qu'un service de plus rendu par elle à l'humanité, qui avait oublié ce devoir, et à qui elle est venue le rappeler en même temps que fournir des moyens suffisans pour son accomplissement.

Florville ne savait plus que répondre; il balbutia encore quelques objections trop insignifiantes pour être rapportées ici; bientôt la conversation languit, et la soirée, se trouvant avancée, Delorme rentra chez lui.

CHAPITRE XIX.

Les sages paroles et les raisonnemens aussi clairs de Delorme avaient été pour l'esprit de Florville ce qu'est, pour la terre desséchée, une pluie douce et bienfaisante qui la pénètre insensiblement, s'infiltre dans toutes ses veines, et rend à tous les germes qu'elle renferme une nouvelle vie et une nouvelle fécondité. Honteux de ses préjugés, si facilement détruits par un homme qu'il regardait comme tellement au-dessous de lui, surpris de la simplicité des vérités qu'il venait de lui révéler, il s'étonnait d'avoir pu s'en faire aussi long-temps des monstres chimériques, et se sentait humilié du long et entier crédit qu'il avait accordé à d'aussi déraisonnables préventions. Mais c'est en vain que l'esprit est con-

vaincu, si le cœur n'est touché, et celui de Florville ne l'était pas encore. Il lisait et relisait avec avidité les ouvrages les plus propres à le confirmer dans sa foi nouvelle; il approuvait tout, il ne contestait rien, et n'en restait pas moins toujours le même.

Il était dans ce désolant état de perplexité, lorsqu'un jour, assis près de la fenêtre de sa bibliothèque, il vit entrer dans la cour du château, et se dirigeant vers le perron, M. Vincent, le curé de Blaquemont. « Oh! je n'en puis douter, dit-il aussitôt en lui-même, c'est un tour de Delorme, qui me dépèche un adversaire plus persuasif que lui, afin d'achever ce qu'il a commencé. » Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'après les premiers complimens d'usage, M. Vincent, tirant de sa poche trois rouleaux, lui dit : « Monsieur, voilà trois mille francs que je suis chargé de vous remettre, à titre de restitution, par quelqu'un qui vous a fait un tort qu'il estime égal à cette somme. »

Florville resta un moment interdit. « Mais, monsieur, dit-il enfin, d'où peut me venir cette restitution inattendue?

M. VINCENT.

Vous devez comprendre, monsieur, qu'il m'est impossible de répondre à une question semblable : le silence le plus absolu est un devoir rigoureux pour moi dans cette circonstance.

FLORVILLE.

Cependant, monsieur, je désirerais savoir.....

M. VINCENT.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que cet argent vous appartient légitimement, et que vous pouvez en disposer sans aucun scrupule. »

M. Vincent ayant aussitôt changé le sujet de la conversation, Florville comprit qu'il insisterait inutilement et cessa toute nouvelle question. Un livre était ouvert sur la table près de laquelle le curé était assis, et c'était un livre de polémique religieuse ; M. Vincent en fit compliment à Florville, et

se mit naturellement à parler religion. « C'est une bien grande consolation, dit-il, pour ceux qui l'aiment, et un bien puissant motif pour lui accorder toute confiance, de la voir expliquée, soutenue, défendue, et très-souvent même pratiquée par les plus beaux génies que la terre ait portés dans tous les temps et tous les lieux.

FLORVILLE.

Oui, certainement, monsieur le curé; mais cependant il faut convenir aussi qu'il y en a eu bien d'autres qui ne valaient pas moins que ceux dont vous parlez, et qui n'ont pas partagé les mêmes opinions.

M. VINCENT.

Quelle différence, monsieur ! les uns parlaient d'une chose qu'ils avaient étudiée dans toute la sincérité de leur âme, et qu'ils connaissaient dans tous ses détails; les autres parlaient d'une chose qu'ils n'avaient étudiée qu'avec l'intention prise d'avance de la critiquer, qu'ils ne connaissaient que superficiel-

lement, et sur laquelle leur ignorance perce de toutes parts dans leurs écrits.

FLORVILLE.

Vous parlez de gens que vous ne devez nécessairement pas aimer, monsieur le curé; vous me permettrez de croire qu'il y a un peu de précipitation dans un jugement aussi sévère.

M. VINCENT.

Les faits sont là qui prouvent ce que j'avance, et qui prouveraient même beaucoup plus encore s'il en était besoin. Pour ne citer que celui des incrédules qui, au siècle dernier, a obtenu la plus grande réputation: « Ce Voltaire, aujourd'hui si méprisé des principaux savans, et si digne de l'être de tout le monde, n'était guère plus docte en matières profanes qu'en choses sacrées. On a fait des volumes de ses erreurs et de ses bévues. Il n'y a pas long-temps qu'un des plus illustres érudits de notre siècle remarquait encore, en traitant de l'histoire indienne, l'ignare impudence de cet homme :

« Qu'on examine, disait M. Rémusat, les allégations de Voltaire relatives à l'Inde, dont il aimait à appuyer ses opinions systématiques : le plus souvent on les trouvera ou démenties par la chronologie, ou positivement contredites par les faits [1]. »

FLORVILLE.

Il a pu commettre des erreurs ; mais d'autres aussi ont pu dire de grandes vérités.

M. VINCENT.

Je le crois d'autant moins que plusieurs fameux incrédules se sont précisément plaints du contraire : « De nos jours, disait le trop fameux auteur de l'Origine de tous les cultes, les philosophes sont moins crédules que le peuple, mais ils ne sont pas plus instruits [2]. »

« Les auteurs du dix-huitième siècle,

[1] *La Religion constatée universellement à l'aide des sciences et de l'érudition modernes*; par M. de La Marne. T. 1, p. 403, note 2.

[2] *Origine de tous les cultes*, t. 5, ch. 1.

écrivait aussi Benjamin Constant, qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un mépris mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une manière misérablement superficielle ; et les Juifs sont, de toutes les nations, celle dont ils ont le plus mal connu le génie, le caractère et les institutions religieuses. Pour s'égayer avec Voltaire aux dépens d'Ezéchiel ou de la Genèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaîté assez triste : la plus profonde ignorance et la frivolité la plus déplorable [1]. »

C'est ainsi, vous le voyez, monsieur, que Dieu a voulu que la nudité des ennemis de sa religion fût mise au grand jour par ceux-là même qui avaient le plus intérêt à la cacher, afin que personne ne pût la contester.

FLORVILLE.

Cependant vous conviendrez que

[1] *De la Religion considérée dans ses formes*, l. 4, ch. 11.

leur grand nombre a quelque chose de bien imposant.

M. VINCENT.

Nullement, monsieur; car, pour qu'il signifiât quelque chose, il faudrait qu'ils fussent convaincus, et ils ne le sont pas. Nous avons là-dessus également leurs aveux les plus formels et les plus nombreux : « Presque tous ceux qui vivent dans l'irréligion, dit Bayle, ne font que douter; ils ne parviennent pas à la certitude [1]. »

L'impie Boulanger, dont le témoignage est, à cet égard, d'un grand poids, écrivait : « Jamais l'incrédulité que les plus grands hommes (d'entre les impies) ont témoignée sur tout ce qui captive le reste de la terre, n'a été la suite d'une conviction motivée sur des faits et sur des preuves évidentes et palpables [2]. »

Dans le testament du célèbre médecin Georget, qui avait, dans son prin-

[1] *Dict. hist. et crit.*, art. *Bion*, note E.

[2] *Dissert. sur Elie et Enoch*, avant-propos.

cipal ouvrage, parlé contre la religion, on trouve cette phrase remarquable : « Étais-je bien convaincu de ce que j'écrivais en 1821 ?.... Je me rappelle avoir été plus d'une fois agité par une grande incertitude [1]. »

Raynal nous apprend, dans ses derniers momens, que l'impiété chez lui ne fut jamais que la mauvaise foi du cœur, et que jamais il ne douta dans sa conscience des vérités blasphémées dans ses écrits [2].

Mais voici quelque chose de plus curieux encore que les faits que je viens de vous citer : « Un bel-esprit, fameux par son zèle pour étendre l'impiété, m'a avoué, rapporte Tournemine, qu'il n'omettait rien pour persuader aux autres ce qu'il ne pouvait croire lui-même. Il

[1] Extrait de son testament, et publié dans les *Archives générales de médecine*, numéro de mai 1828.

[2] Proyart, *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, liv. 9, note 14.

se flattait du vain espoir qu'il croirait enfin ce qu'il verrait cru de plusieurs, et que le nombre de ceux qu'il aurait convaincus serait pour lui une espèce nouvelle de démonstration [1]. »

Peut-être ignorez-vous une petite anecdote sur Volney, ce grand oracle des athées de nos jours; il faut que je vous la rapporte : « Se trouvant à Baltimore, il était allé avec plusieurs personnes faire une promenade sur mer, lorsqu'un si violent coup de vent s'élève, que la barque était à chaque instant sur le point d'être engloutie dans les flots, et que tous les voyageurs, s'attendant à une mort qui leur semblait inévitable, s'étaient déjà mis en prières. Cependant, contre toute espérance, le calme renaît. Alors un des voyageurs, qui connaissait particulièrement Volney, et qui, pendant le danger, l'avait vu saisir un chapelet et prier avec la plus grande ferveur, s'approche de lui

[1] *Réflexions sur l'athéisme.*

aussitôt et lui demande : « A qui donc vous adressiez-vous tout-à-l'heure ? — On est philosophe dans son cabinet, répond avec confusion Volney ; mais on ne l'est plus dans une tempête [1]. »

FLORVILLE.

Peut-être y a-t-il beaucoup à critiquer sur l'exactitude de tous ces récits ; je le croirai même d'autant plus volontiers que je ne concevrai jamais comment on peut feindre, surtout dans une matière aussi importante, une conviction que l'on n'a pas.

M. VINCENT.

Le fameux Jean-Jacques va vous en apprendre lui-même la cause : « Chacun sait bien, dit-il en parlant des philosophes, que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé, à la vérité découverte par

[1] *Mémorial catholique*, numéro d'octobre 1824.

un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrens, que demande-t-il de plus[1] ? »

S'il vous restait encore quelque doute sur le peu de conviction de ceux-là mêmes qui ont prêché le plus ouvertement l'incrédulité, leur conduite et leurs discours, aux approches de la mort, ne pourraient plus vous laisser aucune incertitude à ce sujet. Car, à ce dernier des momens, où tout intérêt humain s'efface, ce sont bien la raison et la conscience qui parlent seules au cœur de l'homme; et s'il avait eu véritablement la conviction qu'il a affichée dans sa vie, il serait sans motif pour se rétracter alors. C'est cependant ce qu'ont fait beaucoup des plus célèbres oracles

[1] *Emile*, l. 4.

du philosophisme. C'est de Montesquieu lui-même qu'on a su que, « toujours chrétien dans le cœur, pénétré, au fond, de respect pour la religion, le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes, l'envie de plaire et de compter parmi ses admirateurs et ses partisans ces hommes qui, après avoir secoué le joug de toute dépendance, s'arrogent un droit suprême à l'estime publique et semblent distribuer à leur gré la gloire et l'immortalité, l'avaient engagé à tenir le même langage qu'eux [1]. »

Le philosophe Toussaint, qui s'était laissé égarer par une semblable vanité, en témoigna un égal repentir : « La veille de sa mort, il invita Thiébault, son collègue, à passer le lendemain à six heures du matin chez lui, pour y être témoin d'une cérémonie religieuse qui y aurait lieu. Avant de recevoir le

[1] *Le Comte de Valmont*, lett. 31, note Y.

viatique des mains du curé, Toussaint, en présence de sa femme et de ses enfans qui étaient à genoux, ainsi que Thiébault, demanda pardon à Dieu du scandale qu'il avait pu donner par sa conduite et par ses écrits, déclarant que, si dans ses ouvrages et ses discours il s'était montré peu chrétien, ce n'avait jamais été par conviction, mais par vanité et pour plaire à quelques personnes [1]. »

Un pareil exemple fut également donné par l'impie Boulanger : « Tombé malade, il permet qu'on aille chercher le vicaire de sa paroisse ; il confère avec lui à plusieurs reprises ; il s'instruit ; il s'éclaire ; il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages, plutôt qu'une véritable incrédulité, et que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans les sociétés philosophiques l'ont plus animé, plus séduit que tout le reste. Il se con-

[1] *Biographie universelle*, art. *Toussaint.*

fesse avec les témoignages du plus vif repentir; fait, en recevant les derniers sacremens, une réparation authentique de son irréligion, et exprime de la manière la plus touchante et la plus persuasive ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire [1]. »

Voltaire lui-même, le trop fameux Voltaire, « durant le séjour qu'il fit en Saxe, tomba dangereusement malade. Dès qu'il connut son état, il demanda un prêtre, lui fit sa confession, et le pressa de lui administrer le sacrement, qu'il reçut en effet avec des actes de pénitence qui durèrent autant que le danger [2]. » On sait aussi que pendant sa dernière maladie, à Paris, il réclama les secours spirituels d'un ecclésiastique de Saint-Sulpice.

[1] *Le Comte de Valmont*, lett. 31, note Y.

[2] De Luc, *Lettre à Barruel*, imprimée dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*; par Durand, t. 3.

Vous citerai-je encore, après ces exemples si remarquables, ceux de Bouguer, de Du Marsais, de d'Argens, d'Helvétius, de Lamétrie, de Boulainvilliers, qui tous, ainsi que bien d'autres dont les noms m'échappent, se hâtèrent de rétracter avant de mourir les sentimens irréligieux qu'ils avaient fait paraître pendant leur vie? Sont-ce là des gens qu'on peut suivre avec assurance? et nos martyrs, qui mouraient, au contraire, dans les supplices les plus cruels et les plus prolongés, plutôt que de démentir leur foi, ne méritent-ils pas évidemment une toute autre confiance? »

Dans l'impossibilité de répondre à une masse aussi accablante de faits positifs, Florville cherchait en vain à déguiser son embarras ; chaque phrase qu'il prononçait le trahissait : M. Vincent, certain d'avoir fait impression sur son esprit, ne voulut pas pousser plus loin son avantage, et changea de conversation. Comme il avait beau-

coup voyagé, il raconta plusieurs particularités de ses voyages, cita plusieurs faits dont il avait été le témoin, et sut intéresser tellement Florville, que celui-ci, enchanté d'avoir trouvé une telle ressource contre l'ennui qui le menaçait, ne le laissa pas partir sans lui avoir fait promettre de le venir revoir.

CHAPITRE XX.

Tout concourait ainsi à faire rentrer Florville dans la voix de la vérité : s'il descendait maintenant en lui-même, il ne trouvait plus dans son esprit aucune objection qui le satisfît ; s'il regardait autour de lui, il ne voyait que des exemples engageans, et s'il ouvrait quelque livre, il y trouvait la condamnation la plus formelle de ceux sur l'autorité desquels il s'était jusqu'alors rassuré. Ce qui lui faisait le plus d'impression surtout, c'était de lire cette condamnation écrite dans les ouvrages mêmes des chefs du parti philosophique. Ce n'était pas sans une honte salutaire qu'il se reconnaissait lui et ses amis dans les peintures aussi fidèles que peu flatteuses qu'ils ont faites de

(

leurs inconséque
lui montait au
qu'il lisait ces
bert : « Le désir d
dans les passions
penser comme l
bien plus d'inc
des sophismes ; s
appeler incrédul
d'impies qui ne v
et qui, selon l'ex
gne, « tâchent
peuvent[1] ; »

Ou ces autres d
apparent que ce
les compagnies d
tés les plus com

Ils se font peu à peu une hab
tenir des discours impies, et
voluptueuse se joint à leur v
marchent encore plus vite dan
min [1]; »

Ou enfin ces autres plus acc
encore : « Sera-t-elle donc (la
phie) bien flattée des homma
ressés ou des applaudissemens
d'une troupe de débauchés, de
publics, d'intempérans, de volu
qui, de l'oubli de leur Dieu et
pris qu'ils ont pour son culte, c
qu'ils ne se doivent rien à eux
ni à la société [2]?.... »

«Quoi donc! se disait-il alors.

pas entre eux, qui s'accusent, qui se déchirent, qui s'attaquent réciproquement; qui n'ont jamais su rien fonder de stable; qui prêchent indifféremment le vice et la vertu, et qui sont si peu certains de ce qu'ils avancent, que, au lit de la mort, ils s'empressent presque tous de se rétracter : quelle folie de les croire ! quelle inconséquence de les imiter ! »

Florville, ainsi convaincu, hésitait cependant encore. Hélas! il ne faut souvent qu'une seule faiblesse d'un moment pour nous entraîner dans le vice et dans l'incrédulité; il faut presque toujours de longs combats pour nous ramener ensuite à la foi et à la vertu. C'est ce que Florville avait éprouvé lors de son éloignement de la religion; c'est aussi ce qu'il éprouvait maintenant qu'il voulait y revenir. Une considération dont il rougissait lui-même, qu'il n'osait s'avouer, et à laquelle néanmoins il cédait, tout en la niant, l'écartait de cette généreuse résolution qu'il

désirait et qu'il craignait de prendre. Firmin était son valet-de-chambre depuis quinze ans, et très-souvent il lui était arrivé de se vanter devant lui de son incrédulité et de rire de ceux qui ne la partageaient pas : celui-ci avait applaudi à ses discours et aidé à ses désordres dont il tirait vanité; il était bien dur aujourd'hui de revenir sur des antécédens aussi longs, sur des opinions aussi souvent et aussi fortement exprimées ; d'avouer qu'on avait eu tort pendant quinze ans, qu'on n'avait été qu'un insensé et un libertin, lorsqu'on se disait un philosophe ! Et cependant, changer ouvertement de principes et de conduite, pratiquer tout ce qu'on avait fui, fuir tout ce qu'on avait pratiqué, n'était-ce pas bien positivement faire cet aveu humiliant ! O déplorable inconséquence de l'homme ! ce Florville, qui n'avait pas craint d'insulter à ce que tout le monde connaît de plus sacré, qui n'avait pas craint de renier son Dieu, redoute aujourd'hui

la censure de son domestique, et compromet, pour l'éviter, les intérêts les plus chers que son imagination puisse concevoir! Plusieurs fois il lui était venu à l'esprit de congédier ce témoin importun; mais il avait toujours rejeté cette pensée comme déshonorante pour lui, et une voix intérieure lui criait aussi qu'après avoir contribué à égarer Firmin, c'était un devoir pour lui de travailler à le détromper.

Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde, vint encore cette fois lui lever cet obstacle. La restitution si inattendue qu'il avait reçue l'intriguait beaucoup ; il se mettait l'esprit à la torture pour deviner de qui elle pouvait venir, et, malgré tous ses soins, il en restait toujours à des conjectures; il ne pouvait sortir de ses doutes. Après avoir passé en revue toutes les personnes qu'il croyait avoir pu lui faire quelque tort, il trouvait des raisons pour refuser à toutes l'honneur d'un pareil remords, — Mélanie ne pouvait être sitôt con-

vertie à ce point; et d'ailleurs, d'où lui serait venu cet argent? — un tel pouvait bien avoir abusé de sa confiance; — tel autre, de son inexpérience; mais dans ce cas, ils lui auraient fait un tort plus considérable. — Cette somme, d'ailleurs, remise par le curé du village, n'annonçait-t-elle pas que le coupable repentant habitait le même endroit? Mais cependant qui pouvait lui avoir déjà fait un tel tort depuis le peu de temps qu'il l'habitait? de plus, n'est-ce pas une chose connue qu'un prêtre reçoit souvent de fort loin de pareilles commissions transmises par un confrère?— Cette opinion cependant était celle à laquelle il s'arrêtait le plus volontiers, et plusieurs fois, pour la revêtir de quelque apparence de vérité, il songeait à Firmin, qui, près de lui en ce moment et depuis long-temps, avait eu tout le loisir de lui faire ce tort; mais aussitôt il ajoutait : « S'il m'a trompé, il n'est certainement pas homme à se dessaisir ainsi du fruit de

ses vols; » et il retombait dans les mêmes incertitudes.

Ce n'était pas sans une intention marquée de la Providence que les pensées de Florville étaient aussi souvent ramenées sur l'auteur de la restitution ; car il lui était alors impossible de ne pas porter également ses réflexions sur les motifs qui l'avaient déterminé à une démarche aussi coûteuse, et de ne pas comprendre l'heureuse influence pour le bonheur général, d'une religion qui sait inspirer de tels sacrifices : ses bonnes dispositions pour elle en recevaient un notable accroissement, et il se reprochait plus vivement chaque jour la déplorable faiblesse qui l'empêchait d'embrasser ouvertement la vérité. Une circonstance imprévue vint bientôt encore lui faciliter cette résolution.

Dans l'impossibilité de s'assurer de ce qu'il désirait cependant si ardemment savoir, il avait résolu d'attendre du temps quelque révélation qui pût

le mettre sur la voie ; seulement il s'était promis de vérifier si, dans la conduite ou dans les discours de Firmin, sur lequel il avait définitivement le plus de soupçons, il ne trouverait pas quelque indice qui pût les tourner en certitude : « Qui sait, se disait-il ? peut-être a-t-il été plus courageux que moi ? peut-être est-il tout récemment converti ? Depuis quelque temps il me paraît plus réservé dans ses discours ; Delorme est bien homme à avoir opéré ce changement en lui. S'il en est ainsi, je ne puis tarder à en être positivement instruit, et alors il sera bien probable que les mille écus sont la restitution de tout ce dont il aura pu me faire tort volontairement depuis qu'il est à mon service : je ne lui en accorderai que plus de confiance encore, et ne l'en estimerai que davantage ; car une telle réparation du passé sera une garantie bien sûre de l'avenir. »

En attendant la confirmation de ses doutes, il voulut s'occuper de suite

d'une dette dont il rougissait intérieurement de n'avoir pu encore s'acquitter. On se rappelle la promesse qu'il avait faite à Delorme d'un cadeau de mille francs pour sa fille : le don qu'il avait fait depuis du bois nécessaire pour la reconstruction de la grange, le consolait bien un peu de l'humiliation du retard; mais il ne se dissimulait pas que c'était une générosité tout-à-fait étrangère à sa promesse, et nécessitée par le malheur arrivé à Delorme. Possesseur d'une somme sur laquelle il avait aussi peu compté, il voulut faire enfin honneur à son engagement, et fit venir de Lille pour mille francs d'étoffes et de bijoux qu'il crut les plus capables de plaire à Ursule. Rose fut chargée, aussitôt leur arrivée, de les porter à leur adresse, et dès le même jour il reçut la visite de toute la famille qui venait lui faire ses remercîmens.

Ce fut à cette circonstance qu'il dut de pouvoir triompher enfin de la fausse honte qui le retenait; car elle fut l'occa-

sion de la conversation suivante qu'il eut le soir avec Firmin, en se couchant.

FLORVILLE.

Je crois que Nicolas et Ursule feront bon ménage; ils ont l'air de bien s'aimer?

FIRMIN.

Et ils ont tous deux des vertus qui doivent assurer leur bonheur.

FLORVILLE.

Oui, on en dit beaucoup de bien, et je suis persuadé qu'ils le méritent; je les ai vus à la messe de leur mariage, ils avaient l'air de deux anges.

FIRMIN.

Ils ont été à assez bonne école pour cela; Delorme et Genssion sont les deux hommes les plus respectables que je connaisse.

FLORVILLE.

J'ai peu vu ce dernier, mais le premier a réellement quelque chose qui prévient de suite en sa faveur.

FIRMIN.

Oui, sa figure annonce tant de bonté,

tant de douceur et de contentement, qu'il est impossible de ne se pas sentir pénétré de vénération pour lui ; c'est du moins l'effet qu'il m'a fait dès les premiers jours de notre arrivée ici.

FLORVILLE.

Et vraiment plus on le connaît, plus on l'admire ; j'ai plusieurs fois causé avec lui, et j'ai été tout surpris de le trouver, non pas seulement un homme de bon sens, mais même un homme beaucoup plus instruit que son état ne paraît le permettre.

FIRMIN.

Et surtout en matière de religion, n'est-ce pas, monsieur? Oh! il en sait long sur ce chapitre-là.

FLORVILLE.

Vous avez donc causé religion avec lui?

FIRMIN.

Un jour que je m'étais avisé de plaisanter un peu sur je ne sais plus quoi qui y avait rapport, il m'a demandé si je savais ce que je disais ; je n'ai pas

voulu passer pour un homme qui parle de ce qu'il ne connaît pas, et je lui ai répondu du mieux que j'ai pu : il m'a d'abord laissé dire tout ce que je voulais; mais il m'a ensuite si bien remontré en quoi j'avais tort, qu'il n'y a pas eu moyen de dire non.

FLORVILLE.

Et vous n'avez causé religion que cette seule fois-là avec lui?

FIRMIN.

Oh! plusieurs autres fois encore : comme il m'avait fait comprendre qu'un homme qui veut pouvoir se dire raisonnable ne doit pas rejeter, sans au moins la connaître, une religion à laquelle ont cru depuis si long-temps et à laquelle croient encore un si grand nombre de personnes, et qui lui fait de si terribles menaces à côté de si consolantes promesses, j'ai voulu suivre un avis aussi sage, et j'ai cherché à savoir au juste ce que je devais croire ou ne pas croire.

FLORVILLE.

Et qu'avez-vous fait pour cela?

FIRMIN.

J'ai eu quelques conversations avec lui à ce sujet, et j'ai lu plusieurs livres qu'il m'a prêtés.

FLORVILLE.

En définitive, qu'avez-vous fini par croire?

FIRMIN.

J'avouerai franchement à monsieur que j'ai fini par croire que j'avais eu tort, et que je me suis déterminé à changer d'opinion et de conduite.

FLORVILLE.

Y a-t-il long-temps de cela?

FIRMIN.

Non, monsieur, il n'y a que peu de jours encore.

FLORVILLE.

Vous avez donc exécuté votre résolution aussitôt qu'elle a été conçue?

FIRMIN.

Oui, monsieur, tout aussitôt : dans

ces sortes de choses-là, les retards ne font que rendre les difficultés plus grandes.

FLORVILLE.

Mais, cependant, une détermination comme celle-là mérite de mûres réflexions.

FIRMIN.

Ces réflexions-là ne sont que des prétextes qui ne finiraient jamais si on voulait les écouter. Le mieux à faire, une fois qu'on est suffisamment convaincu, c'est de laisser là de côté toutes les autres considérations, de prendre bravement son parti, et de le mettre de suite à exécution : retarder, dans de telles circonstances, c'est reculer; c'est mépriser la grâce que Dieu vous fait de vous en inspirer la pensée, et le forcer peut-être à vous la retirer; car, en définitive, c'est lui qui est le maître; ce n'est pas à lui à attendre notre bon plaisir et notre commodité.

Instruit maintenant de ce qu'il dé-

sirait savoir, Florville ne poussa pas plus loin la conversation, et, resté seul, il repassa long-temps dans son esprit, avant de s'endormir, ces paroles de Firmin : *Retarder, c'est reculer.* Que fais-je, effectivement, autre chose maintenant? se dit-il. Jamais je n'ai eu contre la religion que des préventions qui sont aujourd'hui détruites; je sens le besoin de rentrer dans son sein; je le désire, et j'ai l'indigne faiblesse de m'arrêter à de misérables considérations d'amour-propre que, depuis long-temps déjà, je devrais avoir foulées aux pieds; mais les voilà qui sont même disparues! Plus raisonnable et plus courageux que moi, celui dont je devais être le guide est devenu le mien, et je n'ai retiré, de ma sotte vanité, que l'humiliation de recevoir l'exemple de celui à qui je devais le donner : mais elle cessera, cette humiliation; oui, elle cessera; je saurai aussi *prendre mon parti*; la raison, mon honneur, mon repos, mon bonheur, mes intérêts les

plus chers en ce monde et en l'autre, me le commandent ; ce ne sera pas en vain que leur voix se sera fait entendre.

CHAPITRE XXI.

Oh! qu'elle est pleine de vérité cette touchante parabole dans laquelle notre divin Rédempteur se peint lui-même sous les traits d'un bon pasteur courant après la brebis égarée, et la rapportant sur ses épaules au bercail! L'heureux Florville en avait fait la douce épreuve. Comme une mère prévoyante éloigne de son fils, même malgré ses pleurs et ses cris, les objets qui pourraient lui nuire; ainsi la bonté de Dieu l'avait retiré des dangers d'une vie trop dissipée, lui avait fait reconnaître la vanité des plaisirs dans lesquels il plaçait toutes ses affections; et lorsque, forcé par une dure expérience, il avoue enfin son erreur et ses torts, voilà encore que cette même bonté vient lever

le dernier obstacle qui retardait son retour, et le force à être le plus ingrat et le plus coupable des hommes s'il ne veut accepter le bonheur dont elle lui a ainsi aplani tous les abords! O inaltérable patience! ô douce compassion! ô inépuisable miséricorde de mon Dieu! soyez bénies à jamais : que le ciel et la terre s'unissent pour célébrer vos louanges; que tout ce qui a une voix la consacre à les chanter, tout ce qui a un cœur, à vous aimer!

Le lendemain du jour dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, Florville, honteux de ses hésitations, et ne voyant autour de lui que des gens qui applaudiraient à sa résolution, voulut faire enfin un pas qui ne lui permît plus de reculer, et pendant que Firmin l'habillait, il lui annonça que lui aussi allait revenir à la religion. La joie de ce bon serviteur fut grande, mais il n'en témoigna aucune surprise. « C'est ce que m'avait toujours prédit M. Delorme, répondit-il à son maître;

et je vois avec plus de plaisir aujourd'hui que jamais qu'il ne s'est pas trompé.

FLORVILLE.

Comment! Delorme vous avait prédit que j'en viendrais là aussi ?

FIRMIN.

Oui, monsieur; il n'en faisait aucun doûte.

FLORVILLE.

Mais sur quoi fondait-il son opinion ? je ne lui avais jamais rien dit qui pût la lui donner.

FIRMIN.

Monsieur a un trop bon esprit, me disait-il, pour rester dans l'état d'incrédulité où il est maintenant. On n'est incrédule que par intérêt ou par bêtise, et souvent par les deux causes réunies. Monsieur n'a plus aujourd'hui d'intérêt à l'être, et certainement ce ne sera pas par bêtise qu'il le restera. De vieilles habitudes ne se détruisent pas aussi facilement que l'on voudrait, et c'est ce qui le retient encore en ce mo-

ment; mais la raison finira par triompher.

FLORVILLE.

Delorme, à ce que je vois, n'a pas une idée bien avantageuse des incrédules ?

FIRMIN.

Non, monsieur; et, au fait, il appuie son opinion sur des preuves auxquelles je ne vois rien à repondre.

FLORVILLE.

Et quelles sont-elles ces preuves ?

FIRMIN.

Mais c'est tout ce que l'on voit journellement dans le monde : des jeunes gens qui se font incrédules pour être libertins plus à leur aise ; des savans qui prennent la même voie pour faire parler d'eux ; des ignorans qui la suivent, parce qu'ils n'en connaissent pas d'autres. Et, à ce sujet de l'ignorance pour cause de l'incrédulité, il me citait un fait qui est au vu et au su de tout le monde, et auquel on ne fait pas assez d'attention : « Vous qui avez

habité Paris, me disait-il, vous avez pu y faire une remarque qui confirme bien mon opinion : c'est que ce sont précisément les paroisses les plus pauvres dans lesquelles on trouve le moins de piété. Allez dans les grandes paroisses, vous y verrez les églises continuellement pleines à tous les offices, parce qu'elles sont habitées par bon nombre de gens qui ont reçu de l'instruction, et qui peuvent comprendre, et qui comprennent en effet la nécessité et la vérité de la religion : mais allez ensuite dans ces paroisses dont les notables habitans sont des artisans et de petits marchands, vous y verrez les églises presque désertes, parce que ces gens-là n'ont reçu que tout juste ce qu'il leur faut d'instruction pour leur état, et qu'ils sont incapables de raisonner leur religion ; à peine savent-ils même qu'elle a des preuves. Les plus instruits et les plus raisonnables d'entre eux la regardent comme un objet de convention inventé pour effrayer les malfai-

teurs et les enfans; et tous les autres, en beaucoup plus grand nombre, semblables à ces chiens enragés qui mordent le maître qui les a élevés aussi bien qu'un étranger, n'en parlent que pour l'injurier, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'elle est. »

Cette observation était trop vraie pour ne pas frapper Florville, et, comme elle flattait en même temps son amour-propre, il sut bon gré à Delorme de l'avoir faite, et à Firmin de la lui avoir répétée. Soulagé enfin du poids importun qui l'accablait, il lui sembla renaître à une vie nouvelle : ses actions allaient être d'accord avec ses pensées; plus de doutes, plus d'hésitations, plus de sottes craintes, plus de ridicules appréhensions; en secouant le joug des hommes, il allait rentrer dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu ; il allait ne plus reconnaître que dans le ciel son maître véritable.

Ne voulant pas tarder davantage à s'assurer ces biens, dont il désirait de-

puis si long-temps s'assurer la jouissance, il alla, dès le jour même, faire part de ses dispositions véritables à M. Vincent, et lui demander de vouloir bien être son guide dans la nouvelle voie qu'il se proposait de suivre. Oh! combien, dans les conversations qu'il eut à ce sujet avec ce vénérable pasteur, ses objections, s'il lui en fût resté encore, eussent été facilement dissipées! combien il apprit à envisager d'un œil différent cette religion qui ne demande qu'à être connue pour être aimée! « Sa sévérité, lui dit son digne ministre, n'est qu'une preuve de plus de sa vérité : sortie de la main des hommes, elle se fût montrée plus complaisante pour leurs faiblesses, et les concessions lui eussent peu coûté pour acheter leurs hommages; mais, parce qu'elle est divine, elle est appropriée à notre nature et immuable comme elle. Que signifient tous ces reproches que l'on adresse à l'austérité de ses préceptes, s'il est constant que le penchant au mal avec

lequel nous naissons nous les rend nécessaires? Et qui oserait le nier? Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur tous ceux qui refusent de s'y soumettre. Les peuples assez malheureux pour s'être laissé entraîner à d'aussi coupables pensées ont toujours vu les passions des hommes remplacer sa bienfaisante influence, et changer en troubles, en dissensions, en guerres intestines, en maux de toute nature la paix, la sécurité, la confiance, la prospérité dont ils jouissaient sous l'empire de ses lois prétendues trop sévères. Ce que je dis là n'est pas une pieuse fiction, c'est de l'histoire, et non-seulement de l'histoire écrite dans tous les livres, mais tout récemment encore, et en caractères de sang, dans nos propres souvenirs.

» Une pareille cause a également et toujours produit de semblables effets chez les individus considérés séparément. C'est pour n'avoir pas voulu accepter la religion tout entière que tant

de malheureux ont fini par tomber, de chute en chute, dans une complète incrédulité et dans tous les désordres qui en sont la suite inévitable. Il n'en est pas un seul peut-être qui ait, dès le premier abord, renoncé à toute la religion ; aujourd'hui il aura enfreint l'une de ses règles, demain une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, les ayant toutes transgressées, il se sera fait incrédule pour rester vicieux ou criminel.

» Toutefois, continue M. Vincent, que cette sévérité ne vous effraie pas : si la religion a des commandemens coûteux, elle a aussi des encouragemens et des consolations qui surpassent en force et en douceur ce que les premiers ont de pénible à notre nature. Il faut les avoir connus déjà pour pouvoir les apprécier, et je vous les peindrais inutilement aujourd'hui ; mais vous les connaîtrez bientôt, j'espère, monsieur ; et c'est alors que vous éprouverez combien ce joug du Seigneur, qui vous a jusqu'à ce

jour paru si accablant, est, au contraire, agréable et léger. Les abords de la piété peuvent paraître durs et repoussans aux cœurs épris des faux plaisirs du monde; mais, dès qu'ils sont franchis, elle n'offre plus que contentemens indicibles, joies constantes et délices inexprimables. »

Fortifié par de telles paroles, Florville avança à grands pas dans l'œuvre de sa conversion; chaque progrès qu'il faisait lui apportait une nouvelle consolation. Déjà il ne voyait plus qu'avec mépris ces objections qu'il regardait jadis comme si formidables, et, en pensant aux futiles raisons qui l'avaient si long-temps égaré loin de son devoir et de la vérité, il s'indignait d'avoir pu céder à d'aussi honteux motifs. Guidé par le sage pasteur à qui il avait donné sa confiance, il triompha, sans autant de peine qu'il se l'était imaginé, du peu d'obstacles qui lui restaient encore à vaincre; et son retour à Dieu fut si sincère, sa ferveur si grande, que, pour

réparer publiquement le scandale public de son éloignement de la religion, il choisit la grand'messe d'un jour de dimanche pour approcher la première fois de la sainte table.

Quoique prévenu par Firmin, Delorme, cependant, à la vue de cet heureux changement, ne fut pas le maître de sa sensibilité : plus sa foi était vive, et plus sa joie devait être grande; aussi ne put-il retenir des larmes d'attendrissement, et ses yeux, encore humides lorsqu'il sortit de l'église, attestaient à tous la part qu'il avait prise au bonheur de Florville.

L'on comprend facilement qu'un événement aussi remarquable dut être le sujet des conversations de toute la journée dans la ferme, et même dans tout le village. Plusieurs de ses habitans vinrent en causer et s'en réjouir avec Delorme; et cette action, dont Florville avait tant redouté les suites pour son amour-propre, fut, au contraire, l'occasion de mille réflexions

flatteuses pour lui. « Il était trop brave homme, disait-l'un, pour ne pas finir par là. — Sans doute, ajoutait un autre, ça ne va qu'à des mauvais sujets de vivre sans religion. — Il ne s'en est pas caché, continuait un troisième, et il a montré qu'il avait autant de cœur que d'esprit. » Tous exprimaient leur approbation de sa conduite, et la manifestaient par des éloges d'autant plus sincères qu'ils étaient désintéressés.

Cet événement que Delorme avait désiré avec tant d'ardeur, mettait le comble au bonheur dont il jouissait déjà. Les travaux de sa grange avançaient rapidement; ses pertes se réparaient chaque jour davantage, grâce à la bonne volonté de ses amis ; Ursule était heureuse en ménage; ses enfans lui donnaient toute la satisfaction qu'il était en droit d'attendre de l'excellente éducation qu'il leur avait donnée; Florville, depuis son changement, lui accordait plus de confiance encore, et

semblait l'accabler de soins et d'égards : estimé et chéri de tous ceux qui le connaissaient, il n'avait autour de lui que des images de paix, de contentement, de satisfaction. Heureux Delorme ! que de riches dont nous envions sottement le sort, et qui n'ont que les apparences du bonheur dont tu possèdes la réalité !

Pour ajouter encore à la joie qui régnait alors dans tous les cœurs, Florville, se rappelant la conduite prudente de Rose et de Firmin dans l'affaire de Mélanie, voulut les en récompenser. Il savait que tous deux avaient de l'estime l'un pour l'autre, et que la seule cause qui avait empêché Firmin de rechercher la main de Rose, c'était la pauvreté de celle-ci, dont tous les gages étaient employés au soutien de sa mère vieille et infirme : la restitution qu'il avait reçue, et dont il se croyait certain de connaître maintenant l'auteur, lui parut un heureux moyen de lever cet obstacle. « Il n'est pas juste, pensa-t-il,

de faire rentrer le coupable, quoique repentant, dans la possession d'un bien aussi mal acquis; cependant il serait dur à moi de profiter de sa délicatesse, et de l'exposer peut-être à la tentation de la regretter un jour ou l'autre: donnons les mille écus en dot à Rose, en annonçant comment ils me sont venus, afin qu'il sache quel est cet argent, mais en taisant mes soupçons, pour ne pas lui donner à rougir : de cette manière, il en profitera, mais ils ne seront pas à lui, et ils feront le bonheur de Rose en même temps que le sien. »

Cette bienfaisante pensée était trop d'accord avec les sentimens nobles et généreux de Florville, pour qu'il hésitât long-temps à la mettre à exécution. Dès le jour même, il en parla à Firmin, qui reçut cette proposition avec toute la vivacité de la reconnaissance la plus profonde. Le consentement de Rose ne fut pas plus difficile à obtenir,

et, quinze jours après, l'heureux couple avait reçu la bénédiction nuptiale des mains de M. Vincent.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

Pages.

Pages.

